John Carter Brown.

Harold Brown.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

CRUAUTÉS HORRIBLES

DES CONQUÉRANTS DU MEXIQUE.

MÉMOIRE

DE DON FERNANDO D'ALVA IXTLILXOCHITL.

MEXICO — 1829.

Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVIII.

RPJCB

CRUAUTÉS HORRIBLES

DES CONQUÉRANTS DU MEXIQUE,

ET

DES INDIENS QUI LES AIDÈRENT A SOUMETTRE CET EMPIRE
A LA COURONNE D'ESPAGNE,

MÉMOIRE

DE DON FERNANDO D'ALVA IXTLILXOCHITL;

SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE DU PÈRE SAHAGUN,

Publié et dédié au gouvernement suprême de la confédération mexicaine,

PAR

CHARLES-MARIE DE BUSTAMANTE.

Mexico,

DE L'IMPRIMERIE DU CITOYEN ALEXANDRE VALDÈS,

1829.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Avant la découverte du Mexique, les Indiens de ce pays conservaient le souvenir des événements de leur histoire dans des manuscrits hiéroglyphiques et dans des chants héroïques. Les premiers conquérants, voulant étouffer en eux jusqu'au sentiment de leur nationalité, détruisirent tous les monuments de ce genre dont ils purent s'emparer. Ils furent puissamment aidés par le clergé, qui voyait de la sorcellerie dans ces figures étranges qu'il ne comprenait pas. Quelques-uns, qui échappèrent à cette double persécution, furent envoyés en Europe comme des curiosités, et déposés dans diverses bi-

bliothèques publiques. Lord Kingsborough a dernièrement donné, en Angleterre, une superbe édition de tous ceux qu'il a pu découvrir.

Les Indiens parvinrent aussi à en cacher un certain nombre ; et quand plus tard, l'on eut connaissance de leur véritable objet, les vice-rois et les missionnaires cherchèrent à se les faire expliquer. Ils eurent recours à des Indiens nobles qui avaient appris la langue espagnole. Ceux-ci rédigèrent les annales de leur patrie, soit en cette langue, soit en mexicain.

Avant de parler d'Ixtlilxôchitl, l'un des plus distingués d'entre eux, et que M. de Bustamante ne craint pas d'appeler le Cicéron du Mexique, il n'est pas hors de propos de donner une courte notice sur plusieurs de ses compatriotes, qui ont composé des ouvrages du même genre.

Fernando Pimentel Ixtlilxôchitl et Antonio de Tobar Cano Motezuma Ixtlilxôchitl, descendants des maisons royales d'Aculhuacan et de Mexico, ont écrit, à la prière du vice-roi, comte de Benavente, plusieurs mémoires sur les antiquités de leur patrie : on les conservait dans la bibliothèque des jésuites de Mexico.

Antonio Pimentel Ixtlilxôchitl, fils de D. Fernando Pimentel, a composé, sur l'histoire de Culhuacan, plusieurs mémoires, dont s'est servi Torquemada· (Clavigero, p. 9.)

Tadeo de Niça, Indien de Tlaxcala, écrivit, en 1548, par ordre du vice-roi du Mexique, une his-

toire de la conquête, qui fut signée par trente seigneurs Tlaxcaltèques.

Gabriel d'Ayala, Indien noble, de Tezcoco, est auteur d'une histoire du Mexique en langue aztèque, depuis l'an 1243 jusqu'à l'an 1562. (Clavigero, p. 10.)

Dona Maria Bartola, princesse d'Ixtapalapan, a écrit en mexicain et en espagnol plusieurs histoires de l'ancien Mexique.

Juan Ventura Zapata y Mendoza, Indien noble de Tlaxcala, a composé, dans la langue du Mexique, une histoire des Tlaxcaltèques, depuis leur arrivée dans le pays d'Anahuac jusqu'à l'an 1589.

Pedro Ponce, Indien noble de Tzompahuacan, a écrit en espagnol un recueil sur les dieux et les rites du paganisme mexicain. (Clavigero, p. 10.)

Des seigneurs de Culhuacan, qui ne se nomment pas, sont auteurs d'une histoire de Culhuacan. Cet ouvrage était dans la bibliothèque des jésuites de Mexico. (Clavigero, p. 10.)

D. Fernando d'Alvarado Tezozomoc composa, vers 1598, une chronique mexicaine, dont nn exemplaire se trouve dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid. L'on m'en promet une copie que je publierai dans cette collection.

Cristophe del Castillo, métis mexicain, a écrit l'histoire de la migration des Aztèques au pays d'Anahuac. Le manuscrit se conservait dans la bibliothèque du couvent des jésuites de Tepozotlan. (Clavigero, p. 10.)

D. Juan Bautista de S. Anton Muños Chimal-

pain a donné, en mexicain, en corrigeant le texte, l'histoire de la conquête du Mexique de Lopez de Gomara. Une édition de cette traduction a été publiée à Mexico, en 1826, par M. Bustamante (2 v. in-4°). Chimalpain était natif d'Ameca, et descendait des anciens rois de Tezcoco. Selon M. Bustamante, il termina cet ouvrage vers l'an 1616. Il a écrit sur l'histoire ancienne de son pays plusieurs autres livres, que l'on croit perdus aujourd'hui.

Diego Munoz Camargo, métis noble de Tlascalla, est auteur d'une histoire de cette république. Boturini en avait une copie incomplète au commencement, comme celle que je possède, qui paraît avoir été faite sur celle de Boturini.

Juan Bautista Tobar, de Tezcoco ou de Cholula, descendant d'un bâtard de la maison royale de Tezcoco, a écrit sur ce royaume des mémoires, dont s'est servi le P. Torquemada. (Clavigero, p. 11.)

Comme on le voit par la préface de M. Bustamante, Ixtlilxôchitl descendait des rois de Tezcoco, et remplissait les fonctions d'interprète de la vice-royauté. Voici sa généalogie telle que je l'ai trouvée dans les extraits de Muños :

D. Fernando Cortès Ixtlilxôchitl, le héros de cette histoire, était fils de Nezahualpilzintli, et de Tenancazihuatzin, fille légitime d'Axacatzin, roi de Mexico. Il épousa Dona Beatrice Papantzin, sa cousine, fille de Quitlahuatzin, seigneur d'Iztapalapan, qui fut plus tard roi de Mexico. Il eut de ce mariage deux filles, Anna et Luisa : cette dernière n'eut pas

d'enfants de son union avec le seigneur de Tepcapulco. Anna, l'aînée, épousa D. Francisco Verdugo Quetzalmamalictzin, seigneur de Teotihuacan, et n'en eut qu'une fille, Francisca, qui se maria à un Espagnol nommé Juan Grande; elle en eut trois enfants, dont deux filles, Anna et Juana, et un fils nommé D. Luis. Anna, l'aînée, fut mariée à D. Juan Perez de Peraleda y Navas, et en eut, entre autres enfants, D. Francisco de Navas Huetzin et D. Fernando de Alva Cortès Ixtlilxôchitl, auteur de l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui la traduction. Son frère aîné étant mort sans enfants, il fut déclaré, par un décret royal donné à Aranjuez, le 16 mai 1602, héritier des titres et des biens de sa famille.

D. Francisco Verdugo Quetzalmamalictzin descendait des anciens seigneurs de Teotihuacan, dont voici la généalogie :

Xolotzin, roi des Chichimèques, donna à sa sœur Tomeyautzin le district de Teotihuacan, et la maria à Tochintecuhtli. Celui-ci en eut deux fils, Huetzin, qui mourut sans enfants, et Quetzalmamalictzin, qui lui succéda. Il fut dépouillé de ses états par Netzahualcoyŏtl, roi de Tezcoco, qui les lui rendit plus tard en le mariant avec sa fille Tzinquetzaltpozteczin.

Cotzatzitzin, son fils aîné, lui succéda. Il épousa Quauhyhuitzin, fille de Nezahualpilzintli. Il en eut deux fils, Amaxolotzin et Teheuzihuazin.

Amaxolotzin, qui avait épousé Xiuhhiotozin, en eut un fils nommé Manahuatzin. Ayant perdu sa

première femme, il épousa sa belle-sœur Teuhzihuatzin. Ce fut vers cette époque qu'arrivèrent les Espagnols. Cette princesse se convertit au christianisme, et fut baptisée sous le nom de Magdalena. Amaxolotzin en eut un fils nommé D. Francisco Verdugo Quetzalmamalictzin, qui hérita de son frère, mort sans enfants, et épousa Dona Anna Cortès Ixtlilxôchitl, comme nous l'avons vu plus haut.

L'ouvrage entier d'Ixtlilxôchitl comprend treize relations, et commence aux temps les plus anciens. M. Bustamante n'a cru devoir publier que la treizième, qui a rapport à la conquête du Mexique. On trouvera, dans le catalogue placé à l'appendice sous le numéro IV, le titre complet de cet ouvrage.

La relation, dont nous publions aujourd'hui la traduction, est du plus haut intérêt; mais il faut bien se garder d'ajouter une foi aveugle à tout ce que dit l'auteur; il ne semble occupé qu'à faire briller de toutes manières ses compatriotes, surtout son aïeul, et à rabaisser les Espagnols. Il est remarquable que ceux-ci, au contraire, qui parlent souvent, et avec une impartialité louable, des nombreux services que leur rendirent les Tlaxcaltèques, soient presque entièrement muets sur les naturels de Tezcoco. Cortès n'aurait pas été homme à souffrir les bravades qu'Ixtlilxôchitl prête plusieurs fois à son héros.

M. Bustamante n'en a pas moins rendu un grand service en publiant cet ouvrage, que les Espagnols avaient tenu secret si longtemps, avec bien d'autres

documents curieux. Ce n'est pas d'hier qu'ils ont cette habitude, car voici ce que dit d'eux un auteur du XVI^e^ siècle, pour expliquer la difficulté que l'on éprouvait déjà à se procurer des renseignements sur l'Amérique :

In hispanicis bibliothecis multa supersunt manuscripta, sed ut dracones opibus suis incubant, neque tamen iis uti vel possunt vel volunt.

Morhofius. Polyhistor, lib. I, cap. VII, p. 66.

Je dois faire observer que le titre qui précède aujourd'hui cet ouvrage est de M. Bustamante. Il a cru devoir le substituer à celui-ci *Treizième relation, de l'arrivée des Espagnols et du commencement de la loi évangélique.*

Quant aux notes historico-politiques que M. Bustamante a jointes à son texte, j'ai cru devoir les conserver pour donner l'ouvrage complet, en ayant soin cependant de les distinguer des miennes par ces mots : *Note de l'éditeur mexicain.* J'ai aussi conservé son orthographe des noms propres, quoiqu'il ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, mais mon peu de connaissance de la langue mexicaine ne me permet pas de la corriger.

PRÉFACE

DE L'EDITEUR MEXICAIN.

Aussitôt que j'eus le désir de publier ce manuscrit inédit, j'ai reconnu qu'il était indispensable de donner à mes lecteurs une idée claire de l'auteur, et de l'ancien prince de Tezcoco, qui est le héros de cet ouvrage; autrement ils ne pourraient être complétement satisfaits de la lecture de ce livre, et ne sauraient l'apprécier comme il le mérite.

Le célèbre don Francisco Xavier de Cla-

vijero m'a prévenu, à cet égard, dans la notice qu'il a donnée sur les écrivains mexicains du quinzième siècle. Voici ce qu'il dit d'Ixtlilxôchitl (1) : « Fernando d'Alva Ixtlilxôchitl de Tezcoco, descendant en ligne directe des rois d'Aculhuacan. Ce noble Indien, un des plus versés dans les antiquités de sa nation, composa, sur la demande du vice-roi du Mexique, un grand nombre d'ouvrages inédits et estimables, savoir : *Une histoire de la Nouvelle-Espagne, une histoire des Seigneurs chichimèques, une histoire du royaume de Tezcoco, mémoires historiques sur les Toltèques et plusieurs autres nations de l'Anahuac.* Tous ces ouvrages, écrits en espagnol, se conser-

(1) M. de Bustamante écrit Ixtlilxôchitl de deux manières ; tantôt avec un *ó*, tantôt avec un *u*. Nous avons cru devoir suivre constamment la première orthographe. Quant aux noms patronymiques, les Indiens qui recevaient le baptême, prenant d'ordinaire ceux de leurs parrains, on ne doit pas être surpris de l'alliance d'un nom chrétien à un nom indien.

vent dans la bibliothèque des jésuites de Mexico, et j'en ai retiré de nombreux matériaux pour mon histoire. »

« L'auteur a pris tant de précautions en écrivant, que, pour écarter le moindre soupçon de fausseté, il a fait constater légalement la conformité de ces récits avec les peintures historiques qu'il avait reçues en héritage de ses illustres ancêtres. »

Dans la *Galerie des Princes mexicains*, que j'ai publiée à Puebla en 1821, à l'imprimerie du gouvernement impérial, j'ai donné une idée d'Ixtlilxôchitl, en me conformant aux précieux manuscrits du licencié don Mariano Veytia (1).

J'ai dit qu'il avait écrit ses relations de sa propre main en 1608, et j'ai même copié un long passage, dans lequel il se plaint du dé-

(1) Voyez à l'appendice la note sous le n. 1.

plorable état de misère où étaient réduits les descendants des rois de Tezcoco. Voici comment il s'exprime : « Ils creusent et travaillent la terre pour se procurer de quoi vivre, et pour payer à sa majesté dix réaux d'argent et une demi-fanègue de maïs, impôt auquel chacun de nous est soumis. Car, après nous avoir comptés et avoir établi la nouvelle taxe, non-seulement les Macehuales (1) ont été soumis à cette contribution ; mais, nous-même qui descendons de la famille royale, on nous a imposé contre tout droit, et l'on nous a accablé d'une charge insupportable. »

J'ai dit aussi qu'à cette époque, c'est-à-dire sous le gouvernement du vice-roi don Diego Carrillo Mendoza y Pimentel, marquis de Gelves, Ixtlilxôchitl était revêtu de l'emploi

(1) Voyez à l'appendice la pièce sous le n. II et celle sous le n. III.

d'interprète de la vice-royauté. Il devait cet emploi à sa vaste érudition, à son talent à interpréter les tableaux et les figures antiques, à son instruction dans les mémoires, dans les traditions de ses pères et dans les chants de ses ancêtres qu'il avait appris étant enfant; et aux rapports qu'il avait avec beaucoup de vieux savants indiens. Il était lié avec don Lucas Cortès Calanca, âgé de cent huit ans, natif de la ville de Conzoquitlan, fils de Estatzin, souveraine de la même ville. Cette princesse lui communiqua plusieurs faits ayant rapport à l'antiquité, et qu'elle tenait des princes de Tezcoco, ou qu'elle avait vus consignés dans les archives de cette ville. Il connaissait don Jacob de Mendoza Tlatecaltzin, cacique de la ville de Tepepulco, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui possédait plusieurs histoires et relations. Ce dernier avait vu Tezcoco à l'époque de sa splendeur, ainsi

que les fils des rois Netzahualpilli. Ixtlilxôchitl voyait aussi don Gabriel de Ségovie Acapipiotzin, petit-fils de l'infant du même nom, et neveu du roi de Tezcoco; enfin un gentilhomme de Tlaltelolco, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, et dont les parents avaient habité Mexico. Ce dernier conservait un grand nombre de *lienzos* (1), fort anciens et d'écrits très-curieux, que plus tard on a traduits en espagnol. Il communiqua à Ixtlilxôchitl beaucoup de mémoires que celui-ci trouva conformes à l'histoire originale qu'il possédait.

Don François Ximenez, seigneur de Huexôtla, qui pouvait avoir quatre-vingts ans, lui fournit aussi d'anciens mémoires; il passait pour être savant. Les Indiens venaient de fort loin pour le prier de juger leurs diffé-

(1) C'est ainsi que l'on nomme les peintures hiéroglyphiques des Mexicains.

rents, et les instruisait sur l'origine de beaucoup de choses. Ixtlilxôchitl entretenait des rapports avec don Alphonse Itzhueztatocatzin, qu'on appelle Ayâcatzin, fils légitime d'un ancien roi de Mexico, nommé Cuitlahuatzin, successeur immédiat de Moctheuzoma, et seigneur de Ixtapalapan. Don Alfonso avait la réputation d'être très-instruit et fort habile. Lorsqu'il gouvernait Tezcoco, il rassembla dans cette ville un grand nombre d'historiens, afin de reconnaître une foule de documents, et de les classer dans les archives, dont la garde lui était confiée. Ces pièces faisaient sans doute partie de celles qui échappèrent à l'ignorance brutale, soupçonneuse et obstinée de l'archevêque Zumarraga, et que ce prélat avait fait transporter à Tlaltelolco, où il ordonna de les brûler comme des condamnés par l'inquisition, croyant que c'était un dépôt de nécromancie. Un certain nombre de ces

peintures et de ces papiers étaient restés entre les mains de ses enfants, et particulièrement de la célèbre dona Maria Bartola, princesse de Ixtapalapan, qui écrivit, dans les langues mexicaine et espagnole, plusieurs événements singuliers arrivés dans ce pays à l'époque des Toltèques et des Chichimèques ; elle en possédait beaucoup. Les ouvrages de cette femme, et surtout celui en mexicain, et c'était le plus volumineux, ont appartenu à don Fernando Ixtlilxôchitl ; il assure qu'il le trouva conforme à l'histoire originale. Ceci nous autorise à placer cette princesse au rang distingué des femmes auteurs; et nous voyons avec peine que la grossière ignorance des siècles passés a empêché ses travaux littéraires de parvenir jusqu'à nous.

Il est plus que probable que le père Sahagun faisait partie de cette réunion de savants historiens, que plusieurs des écrivains rassem-

blés par ce religieux à Tepopulco y assistaient, et qu'ils lui fournirent les principaux documents de sa précieuse histoire générale que j'ai eu l'honneur de publier.

En considérant ces faits, et plusieurs preuves qui démontrent avec tant d'évidence le savoir et la véracité qui caractérisent Ixtlilxôchitl, qui pourrait méconnaître le mérite de la relation que nous donnons au public? Qui n'admirera la fidélité, la franchise, la simplicité et la candeur avec lesquelles il rapporte les faits les plus horribles et si intéressants pour l'histoire du peuple mexicain, tel que la mort de l'empereur Quauhtimotzin et des autres rois que Cortès fit pendre, événements qui ont rempli d'horreur les deux mondes? Qui pourrait ne pas être frappé d'étonnement en voyant qu'il écrivit ainsi, par ordre et sous les yeux d'un gouvernement qui faisait ses efforts pour exalter la gloire du conqué-

rant du Mexique, et pour transformer en actes méritoires les crimes les plus atroces, comme le fit le cardinal de Lorenzana, en publiant ses lettres à Charles-Quint? Qui a pu donner tant d'énergie à Ixtlilxôchitl, à un Indien pauvre, persécuté, misérable, appartenant à une classe spécialement opprimée et méprisée par l'autorité espagnole? Ce ne peut être que la vérité, cette vertu divine qui se fait écouter avec énergie, même en présence des tyrans et en dépit de leur orgueil. Semblable à la foudre qui fend les cèdres robustes, tout cède à son pouvoir terrible.

Notre surprise augmente encore lorsque nous remarquons que ces relations inédites ne furent pas mises à l'index par ces maîtres orgueilleux, et qu'ils finirent par les reconnaître comme véridiques et intéressantes. Ils ordonnèrent même, par un décret royal du 21 février 1790, de les consulter. La loi prescrivit

de revoir les manuscrits de Ixtlilxôchitl, pour rechercher les faits dont l'histoire était privée depuis un siècle. Est-il nécessaire de chercher un témoignage plus convaincant de l'estime que mérite cet écrivain mexicain ? Le comte de Revilla Gigedo ordonna au père Manuel de la Vega, franciscain de la province du Saint-Évangile de cette capitale, de réunir, aux frais du trésor royal, tous les matériaux possibles, afin de composer une histoire complète, ancienne et moderne de l'Amérique. Le père Vega fournit une excellente compilation en trente-deux volumes (manuscrits) in-folio. On en fit deux copies qui furent expédiées à Madrid, à la première secrétairerie d'état, alors occupée par le duc de la Alcudia, depuis prince de la Paix (1). Un double de cet ou-

(1) Une de ces copies fut remise au célèbre historien, J.-B. Muños. On peut voir à l'appendice sous le n. IV, une note extraite du catalogue manuscrit du savant J.-B. Muños, où l'on

vrage resta à la secrétairerie de la vice-royauté, aujourd'hui archives générales. On a extrait cette relation du quatrième volume, page 273, et l'on est redevable de la présente édition à la protection du gouvernement suprême, ainsi qu'aux soins assidus de son excellence José-Maria Bocanegra, aujourd'hui secrétaire d'état. L'avertissement du compilateur est très-important. Voici littéralement comme il s'exprime au commencement du quatrième volume indiqué :

« Les récits de don Fernand Alva Ixtlilxôchitl méritent une estime particulière. Puisés avec bonheur aux sources de l'antiquité, ils présentent des sujets agréables, variés et instructifs; ils méritèrent à leur auteur les approbations des Mexicains curieux des antiquités de leur patrie, et capables d'apprécier

donne volume par volume le contenu de cette immense compilation.

le mérite des jets de lumière que son talent naturel et le soin qu'il a apporté dans sa rédaction versent sur l'histoire. Don Carlos de Siguenza y Gongora, don Francisco Clavijero, et don Mariano Veytia, ont loué particulièrement les ouvrages d'Ixtlilxôchitl, et c'est avec raison, car ils font connaître les anciennes monarchies, leurs progrès, leurs décadences, leur politique et leurs vicissitudes. Ils donnent des idées des sciences, des arts, de l'agriculture, des manufactures, et de l'industrie des habitants. Leur grand avantage, est de résoudre les incertitudes, de discréditer les erreurs et les fables qui s'étaient introduites insensiblement avec les souvenirs des succès obtenus par nos pères. On pourra donc traiter ces matières avec une connaissance profonde, libre des impressions vulgaires, avec sincérité et amour de la vérité. On ne prétend pas cependant que ces ou-

vrages soient sans défauts, la concordance des dates présentent plusieurs points qui méritent d'être corrigés. »

« Pour faire exécuter une copie des œuvres d'Ixtlilxôchitl, nous avons eu sous les yeux deux exemplaires manuscrits : le premier appartient aux archives du grand couvent des franciscains réguliers de Mexico; le second est le même dont s'est servi don Mariano Echeverria y Veytia; nous le devons à la protection puissante de son excellence le comte de Revilla Gigedo. Jaloux de conserver la plus grande exactitude et de mettre dans cette copie tout l'ordre possible, et craignant qu'elle ne perdît beaucoup de la perfection de l'original, nous nous sommes appliqués sérieusement à confronter les deux exemplaires manuscrits, afin de donner la préférence à celui qui mériterait plus de confiance. Après un examen sévère, nous avons préféré

celui de don Mariano Veytia; nous avons remarqué que dans ces exemplaires on n'avait pas altéré l'orthographe des anciens noms mexicains dont l'ouvrage est rempli, et qu'au contraire on les a conservés sans changement aucun dans les mêmes caractères que ceux de l'original; avantage qui écarte un grand nombre de difficultés qui pourraient s'opposer à l'intelligence du corps de la narration. »

« Outre cela, nous avons encore préféré cet exemplaire, parce que nous avons appris que c'était le même que Veytia y Echeverria avait consulté pendant de longues années pour la composition de ses œuvres, lui qui savait se servir avec discernement et une critique judicieuse des anciens manuscrits, base des importants ouvrages qui font tant d'honneur à son esprit infatigable et à son application constante. Le manuscrit d'Ixtlilxóchitl était

conservé dans la bibliothèque du grand collége des jésuites, ainsi que le dit Clavijero; le chevalier Boturini (1) fit une copie de cet original, et Veytia transcrivit cette copie; c'est celle dont nous nous sommes servis. On trouve plusieurs ratures dans cet ouvrage, nous dirons même qu'on remarque dans l'ensemble plusieurs paragraphes et plusieurs expressions dures, odieuses et mal sonnantes. L'"auteur, exalté par les événements qui se passaient de son temps, laissa sa plume courir avec une liberté sans bornes (2). »

A présent que nous avons donné une idée du mérite de don Fernand de Alva Ixtlilxô-

(1) Le lecteur ne verra pas sans intérêt à l'Appendice, n. V, un compte-rendu de l'interminable procès que Boturini eut à soutenir. Cette pièce est adressée par le conseil des Indes à Philippe V.

(2) Il était indispensable de faire cette apologie en présence d'un gouvernement qui ne souffrait aucun écart sur ce sujet : sans cette précaution il n'aurait pas laissé copier cette treizième relation. Clavijero en saurait bien que dire, lui à qui on ne permit pas de la publier en espagnol (*Note de l'éd. mex.*).

chitl, comme littérateur et historien, il est temps de présenter celle qu'on doit avoir de son ancêtre, le roi de Tezcoco, qui portait le même nom que lui, et qui contribua si puissamment à ruiner l'empire mexicain et à y établir la tyrannie espagnole.

Son père Netzahualpilli, en mourant, eut l'imprudence de ne pas déclarer lequel de ses fils légitimes devait succéder au trône d'Aculhuacan. Ce prince s'était allié à la famille royale de Mexico en épousant une nièce du roi Tizoc, nommée Tzotzocatzin : et qui aimait extrêmement sa sœur Xocotzin, femme d'une beauté rare, c'est pourquoi elle l'emmena à Tezcoco. Les occasions fréquentes de se voir furent causes que Netzahualpilli en devint amoureux et l'épousa, car le mariage n'était pas défendu chez les Mexicains entre beau-frère et belle-sœur. Il eut de la première reine, un fils nommé Cacama-

tzin ,et de Xocotzin, Huexotzincatzin, jeune homme que son père fit pendre parce qu'il avait violé une loi de police du palais; puis Coanacotzin, Tecocoltzin et Ixtlilxô-chitl.

Comme on était dans le doute sur celui qui devait régner, les grands du royaume se réunirent et décidèrent de prêter serment à Cacamatzin, qui avait vingt-deux ans. Ix-tlilxôchitl, se trouvant offensé de la préfé-rence, s'opposa à cette élection, et dit : Que si son père était véritablement mort, il au-rait nommé un successeur, mais puisque l'on venait de prendre ce parti, c'était une preuve qu'il vivait encore. Les membres de l'assemblée ayant dit à Coanacotzin de voter, il se prononça pour Cacamatzin, donnant pour raison l'âge plus avancé de ce dernier, et les inconvénients qui résulteraient d'un interrègne. Ixtlilxôchitl persista dans son op-

position, et lui reprocha en face d'être un homme léger, de soutenir les projets de Moctheuzoma, qui cherchait à régner par son moyen, et à gouverner suivant ses caprices; puis il leva la séance en disant : « Si cette fois la valeur doit être préférée, la couronne m'appartient.....» Ces circonstances, si difficiles pour Cacamatzin, lui firent quitter Tezcoco, et il alla instruire Moctheuzoma de ce qui se passait. Ce prince lui offrit d'employer son autorité pour soutenir l'élection, et même de prendre les armes s'il était nécessaire. Cependant il conseilla avant tout à son protégé de s'emparer du trésor de son père, et de le mettre en lieu de sûreté.

Ixtlilxôchitl prévit quels devaient être les résultats de ce voyage; il marcha sans retard avec tous ses partisans vers les montagnes de Mextitlan, où il réunit une armée nombreuse,

sous prétexte que l'empereur de Mexico se proposait d'usurper le trône d'Aculhuacan. Aussitôt arrivé à Tepepulco il intima au cacique d'Otompan de le reconnaître pour souverain; celui-ci, ayant refusé de le faire, fut attaqué les armes à la main, et mourut dans l'action victime de sa bravoure.

Cacamatzin reconnut alors qu'il était moins désavantageux de céder une partie de ses états que de s'engager dans une guerre civile; il traita avec Ixtlilxôchitl, et consentit à ce que celui-ci prît possession de la souveraineté du haut pays qu'il occupait; il se contenta pour lui-même de la capitale et du territoire de la plaine. Il supplia Ixtlilxôchitl de ne pas troubler la paix générale du royaume; ce dernier y consentit, et recommanda à Cacamatzin de bien se méfier de l'astuce de Moctheuzoma. Cet avis était donné avec raison, ainsi que l'expérience l'a démontré,

puisque, pour se ménager les bonnes grâces de Fernand Cortès, ce prince fit pendre en trahison Cacamatzin, qui fut poignardé la veille de la *Noche-Triste* (la triste Nuit), dans laquelle fut massacrée une partie de l'armée espagnole (1).

En vertu de la convention dont on vient de parler, Ixtlilxôchitl, suivant Clavijero, maintint continuellement son armée en mouvement, et se montra souvent à la tête de ses troupes dans les environs de Mexico. Il défia Moctheuzoma à un combat corps à corps, et celui-ci aurait certainement succombé s'il avait accepté le cartel, car il était énervé par les délices et les plaisirs. Ixtlilxôchitl, au contraire, se trouvait dans la force de l'âge. Il avait attiré à lui une grande partie des provinces mexicaines par ses négociations se-

(1) Le 10 juin 1520.

crètes. Cependant il y eut entre les deux armées plusieurs escarmouches, dont les résultats furent variés. Dans une de ces actions, un général mexicain s'étant présenté avec la ferme résolution de s'emparer d'Ixtlilxôchitl et de le livrer vivant et enchaîné à Moctheuzoma, il tomba lui-même entre les mains de ce prince, et souffrit un sort plus cruel que celui qu'il préparait à son adversaire. Ixtlilxôchitl, ayant fait ramasser une grande quantité de roseaux secs, ordonna de les jeter sur lui, et il y fit mettre le feu devant toute l'armée.

Les Mexicains et les Aculhuas se trouvaient dans cet état d'agitation et de discorde quand Cortès débarqua : il sut en tirer un grand parti. S'étant d'abord allié avec les Totonaques et les Tlaxcalteques, il parvint chez Ixtlilzôchitl, qui offrit aux Espagnols de leur servir d'auxiliaire. Ceux-ci s'avançaient

sur Mexico, lorsqu'ils reçurent une ambassade de Cacamatzin. Ils étaient campés sur une hauteur nommée Cuauhtechac. Tout à coup ils virent une armée nombreuse d'Indiens de Tezcoco. Néanmoins, Cortès ayant appris quel était le motif de leur arrivée, se tranquillisa, accepta leurs offres, reçut leurs saluts, et tous, s'étant réunis, marchèrent jusqu'à Ayotzinco, où Cacamatzin vint les féliciter, et les deux généraux se firent des politesses réciproques. Cette démarche des habitants de Tezcoco contribua puissamment à décider Moctheuzoma à admettre les Espagnols à sa cour ; car il craignait que, soutenus par les forces d'Ixtlilxôchitl, ils ne s'ouvrissent un passage l'épée à la main. Cette réflexion devrait être présente à l'esprit de ceux qui accusent Moctheuzoma de faiblesse et de légèreté pour avoir consenti à recevoir des gens qui manifestaient déjà leurs mauvaises

intentions. Il y avait quatre ou six jours que ces bandits habitaient Mexico, lorsque, malgré le bon accueil et les présents qu'ils avaient reçus, ils osèrent arrêter Moctheuzoma, sous prétexte qu'il avait pris part à la défaite qu'avait essuyée à Nautla, quelques jours auparavant, Juan d'Escalante, qui fut tué dans cette occasion. En parlant de la conduite de Fernand Cortès, nous ferons quelques observations sur l'atrocité de cet événement le plus barbare qui ait eu lieu dans son genre : continuons l'histoire d'Ixtlilxôchitl.

Ce prince, en passant à Tezcoco, s'était réconcilié avec Cacamatzin, il alla présenter ses respects à Cortès, avec l'intention de l'aider dans ses projets. Six jours après leur arrivée à Mexico, les Espagnols arrêtèrent Moctheuzoma : cette action indigna justement les Mexicains; ils refusèrent absolument de

fournir aucune espèce de vivres à des hôtes si ingrats, et se retirèrent dans leurs demeures. Cependant le roi Cacamatzin ordonna à son frère, l'infant Nezahualquetzin, de prendre le plus grand soin des Espagnols, de leur donner en abondance tout ce dont ils auraient besoin, jusqu'à de l'or qu'ils désiraient avec ardeur; ce qu'il fit : s'il avait agi autrement, tous seraient morts de faim. Cortès, qui ne cessait de demander ces sortes de présents, profita d'une si bonne occasion : il envoya des Espagnols à Tezcoco pour recueillir tout l'or que le roi y avait. Celui-ci s'y prêta volontiers, croyant par ce moyen racheter la liberté de son oncle Moctheuzoma. Cette ville offrit aux envoyés de Cortès, de la part de Cacamatzin, une caisse ou grand coffre de deux brasses de long sur une de large et de six pieds de haut, remplie de morceaux et de bijoux d'or. Cortès la reçut avec

le dédain d'un maître qui reçoit le produit du travail de ses esclaves. Il dit froidement que c'était peu, qu'il lui en fallait davantage : on lui en apporta une autre caisse toute pleine.

Une circonstance rend encore plus odieuse cette conduite détestable; au moment où les gens de Cortès, chargés de recevoir le premier envoi d'or, allaient partir, un domestique mourant de fatigue se présenta aux palais royaux de Tezcoco, qui occupaient l'emplacement du couvent de Saint-François; il désirait parler au prince Netzahualquetzin, qui conduisait les Espagnols, et le supplier de se hâter, parce que Moctheuzoma serait d'autant plus vite mis en liberté, qu'ils arriveraient plus tôt à Mexico, Cortès devant être satisfait du présent qu'il allait recevoir. Un Espagnol, qui n'entendait pas ce que disait l'Indien. crut que l'on voulait tuer ses compatrio-

tes ; il accabla le prince de coups de bâton, le fit arrêter, garrotter et conduire à Cortès, qui ordonna de le pendre publiquement. Moctheuzoma et beaucoup d'autres seigneurs suppliè-rent en faveur de ce prince innocent : ils obtin-rent qu'on lui donnerait la vie ; mais Cortès envoya chercher une plus grande quantité d'or.

Cette série de procédés si opposés à la civi-lisation et si immoraux ouvrirent, sans doute, les yeux à Cacamatzin, et le firent penser sérieusement, non-seulement à la liberté de son oncle, mais encore à celle de sa patrie, que ces aventuriers opprimaient tous les jours davantage, ne perdant aucune occasion de piller ses richesses et de réduire les Mexicains au plus honteux esclavage. Les présents que Moctheuzoma avait faits à Cortès étaient ce qu'il possédait de plus précieux ; bien plus, il avait l'intention de lui donner une de ses

filles qui était très-jolie, et il la lui offrit même au moment où on vint lui annoncer qu'il était prisonnier et s'emparer de sa personne dans son propre palais. Cependant cet excès de bonté ne put désarmer la rage de Cortès, qui était sans excuses et sans prétextes pour se conduire ainsi, car il avait des garanties positives qui empêchaient Moctheuzoma d'agir contre lui. Quels otages plus précieux pourrait-il désirer, en effet, qu'une fille d'un si grand prince, qui respectait religieusement les constitutions du pays et les lois de la guerre?

Cortès, ayant appris la résolution de Cacamatzin, se décida à faire arrêter ce prince au milieu de sa cour; Moctheuzoma le prévint, et se rendit coupable de la plus grande lâcheté que puisse commettre un souverain. Il y avait dans la garde du roi de Tezcoco plusieurs nobles mexicains. On em-

ploya ce corps, on séduisit ses chefs, et une nuit le prince fut arrêté dans son palais; on l'embarqua sans bruit et on le conduisit à Mexico (1). Moctheuzoma l'envoya aussitôt à Cortès, qui le retint enchaîné dans son appartement; il ordonna qu'on lui amenât plusieurs femmes des premières familles des Tezcoco et les filles des plus grands seigneurs du pays; il en fit venir d'autres de Tacuba et de Mexico. Il obligea Cacamatzin de donner l'ordre d'amener quatre de ses sœurs qui lui furent livrées; ces jeunes filles servirent d'otage et en même temps de pâture à la passion brutale des Espagnols. Ces dames et ces illustres princes moururent toutes, peu de temps après Cacamatzin, dans la *noche triste*; mais les circonstances de la mort de ce dernier méritent bien

(1) Cette aventure a quelque ressemblance avec celle du vice-roi Iturrigaray ; ces deux trahisons ont fini par coûter bien cher aux Espagnols.

d'être rapportées pour la honte et l'exécration de ses auteurs.

Don Fernando de Alvarado Tezozomoc dont l'ouvrage est la base principale de l'*Histoire des Aztèques*, ce qui lui a mérité d'être traduit du mexicain en espagnol par don Carlos Siguenza y Gongora, s'exprime ainsi : Aussitôt la mort de Moctheuzoma, les Mexicains prêtèrent serment à Cacamatzin son neveu, avec l'intention de le remettre en liberté, et tous résolurent d'employer quelque moyen que ce fût pour prendre sa défense, celle de son honneur et de sa réputation. Cependant ils ne purent exécuter ce projet, car les Espagnols, avant d'abandonner Mexico et de prendre la fuite pendant la nuit, frappèrent ce prince de *quarante-sept coups de poignard*. Cacamatzin était brave, il voulut se défendre quoique prisonnier, et il se conduisit avec tant de valeur, qu'il leur tint tête, et il fallut

toutes ces blessures pour lui ôter la vie. Aussitôt après sa mort, Cuitlahuatzin fut élu roi (*voy.* Chimalpain, t. I, p. 291). Tel fut le sort de ce malheureux prince, dont le trône avait été occupé par son frère Coanacotzin, depuis qu'il était dans les fers.

Cortès revint à Mexico pour y mettre le siége. Coanacotzin ayant appris qu'il s'avançait dans l'intention de venger la mort de quelques Espagnols tués par un détachement d'Indiens de Tezcoco, lorsqu'ils escortaient un convoi d'or pour la Vera-Cruz, en compagnie de trois cents Tlaxcaltèques, craignit d'avoir le même sort que son frère Cacamatzin. En effet le chef espagnol n'avait manifesté aucune intention pacifique et il n'avait eu d'autre envie que de prendre une caisse d'or expédiée par ce prince avec toutes les formalités usitées pendant la guerre, et en lui faisant savoir qu'il était prêt à le re-

cevoir en ami. Coanacotzin quitta donc Tezcoco et se rendit à Mexico où il fit alliance avec Cuauhtimotzin pour défendre la cause commune.

L'absence de ce prince ayant rendu vacant le trône de Tezcoco, Cortès apprit qu'il revenait de droit à Tecocoltzin, frère de Cacamatzin, et qui s'était soulevé à Tlaxcalan avec d'autres seigneurs. Il ordonna de l'amener à Tezcoco, sous la garde de Gonzalo de Sandoval : il le fit baptiser, et lui donna le nom de Fernando. Bientôt ce prince tomba malade et mourut cinq mois après. Il fut remplacé par Ixtlilxôchitl, qui accompagna Cortès pendant le reste de la campagne, et fournit tous les secours dont il eut besoin, non-seulement il lui fut fort utile pendant les quatre-vingts jours que dura le siége de Mexico; mais aussi dans plusieurs rencontres très-dangereuses où il exposa sa vie pour le gé-

néral espagnol, il empêcha qu'il ne tombât entre les mains des Mexicains dans les batailles de Xochimilco, de Ixtapalapan et de la chaussée de Tlacopan (ou Tacuba). C'est ce qui résulte de l'acte signé à Madrid en 1551, contresigné par Juan Rodriguez de Fonseca, président du conseil des Indes, acte basé sur un exposé de Cortès à la cour de Charles-Quint. Malgré les services d'Ixtlilxôchitl, Cortès n'en tint pas moins la même conduite qu'il suivait envers ses meilleurs serviteurs : nous verrons dans le mémoire que nous publions qu'il fit pendre précisément avec Cuauhtimotzin son frère Coanacotzin, et que ce dernier serait mort si Ixtlilxôchitl n'était pas arrivé au moment où, attaché à un arbre, il s'agitait encore, et s'il n'eût avec intrépidité coupé la corde qui le retenait, seul moyen qui lui restât de lui sauver la vie.

Il résulte, de ce que nous venons d'exposer, qu'Ixtlilxôchitl, un des généraux Aculhuas les plus vaillants, n'était qu'un ambitieux, ce qui fut cause qu'il attaqua l'intégrité de la monarchie. Il entretint la guerre dans cet opulent royaume : il en diminua les forces, qui, si elles avaient été unies, se seraient opposées à l'entrée des Espagnols dans Mexico. Pour compléter la ruine de ce pays, il dépeupla et ruina le royaume d'Aculhuacan, en y envoyant de nombreuses armées pour subjuguer toute cette contrée à la domination espagnole. Qui ne verra pas dans Ixtlilxôchitl un des plus grands ennemis de la patrie? Aujourd'hui que tant de gens l'agitent et la ruinent, qui n'évitera pas de suivre l'exemple de cet homme, dont l'existence fut fatale à son pays, en marchant sur ses traces et en causant des malheurs semblables? Quant à vous, ô mes chers compatriotes, pour qui

j'ai tracé cette esquisse, n'en écartez pas vos regards un seul moment; les leçons du passé sont l'école du présent, malheur à qui n'en profite pas!

Il ne manque pas de gens qui vantent la conduite d'Ixtlilxôchitl, disant qu'il épargna la vie de Cortès lorsqu'il aurait pu la lui enlever, dans la crainte que l'Évangile, qui avait déjà commencé à s'introduire dans ce pays, ne disparût. Mais Cortès était-il donc le seul *moyen* par lequel la Providence pût verser sur les Indiens un si grand bienfait? Jésus-Christ s'est-il servi de canons, de lances pour propager sa loi dans tout le monde? N'a-t-il pas détesté la violence? N'a-t-il pas défendu que jamais on l'employât pour annoncer sa doctrine? N'a-t-il pas prescrit à ses apôtres d'opposer à la persécution des tyrans la charité, la patience, la résignation? Ne les a-t-il pas avertis, lorsque l'on résisterait à leurs

insinuations, ou quand on les persécuterait, de secouer leurs sandales et de prendre une autre route? De tels principes condamnent la barbare conduite des conquérants du Mexique, et de tous temps ils passeront pour de pervers envahisseurs, qui, sous prétexte de nous donner le ciel, nous ont enlevé la terre et qui ont été la cause de toute sorte de maux. Adieu.

CARLOS-MARIA DE BUSTAMANTE.

NOTE IMPORTANTE.

On voit, page 386 du quatrième volume manuscrit de l'archive générale d'où l'on a tiré cette histoire composée de dix livres, que les personnes qui l'ont approuvée, qui ont certifié sa véracité pardevant le notaire Diégo Ortiz, le 18 novembre 1608, et qui attestent qu'elle est conforme avec celle qui est peinte dans les histoires anciennes, sont : don Martin Suero, gouverneur de la ville de Saint-Salvator ; Quatlacinco, dans la

province de Otumba, et les autres officiers de la république, savoir : don Francisco Pimentel, don Silvestre de Soto, don Gaspard Gusman ; José-Marià de Santa Maria ; Balthasar Ximenez ; Francisco de S. Pablo, alcalde ; Balthasar de S. Francisco ; Francisco Juares, alcalde ; don Luis Soto.

DE L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS

ET DU

COMMENCEMENT DE LA LOI ÉVANGÉLIQUE.

On eut connaissance de l'arrivée des chrétiens par des marchands qui avaient été aux foires de Xilanco, Ulúa et Champoton, qui se tenaient sur ces côtes (1), et principalement

(1) Les marchands de Mexico apportaient à la foire de Xilanco des ouvrages d'orfévrerie, de bijouterie et des esclaves. On leur donnait en échange des émeraudes, des coquillages et des plumes. Les commerçants étaient très-considérés au Mexique, et ils y jouissaient du rang de cacique. Le père Sahagun a recueilli soigneusement toutes les cérémonies qui se pratiquaient en faisant le commerce. (Voy. *Bernadino de Sahagun, historia de las Cosas de la Nueva España Mexico.* 1829, 3 vol. in-quarto, lib. IX, cap. I y sig.)

quand ils commercèrent avec Grijalva (1). On voyait donc se certifier les prophéties des anciens qui avaient prédit que ce pays devait être possédé par les fils du soleil. Des signes que l'on remarquait dans le ciel répandaient aussi la terreur chez tous les habitants, parce qu'ils reconnaissaient que le temps des malheurs et des persécutions approchait. Ils se rappelaient les guerres cruelles et les contagions qu'avaient souffertes les Toltèques, leurs ancêtres, lorsqu'ils furent détruits, et ils s'attendaient aux mêmes malheurs.

Cependant Mocthecuzoma s'en inquiétait fort peu : il possédait la plus grande puissance que l'on eût jamais vue, et tout l'empire était sous sa domination. Il gouvernait Tezcoco, et les royaumes qui en ressortissaient, car le roi Cacama, son neveu, était sous sa dépendance, et le souverain Tacuba, son beau-père, prince

(1) Francisco Hernandez de Cordoue fut le premier qui découvrit l'Amérique mexicaine en 1517; l'année suivante Grijalva y aborda, mais il retourna à la Havane : l'expédition, com-

fort avancé en âge, n'avait plus les forces suffisantes pour régner. Mocthecuzoma, attendu son pouvoir, ne craignait donc pas qu'aucun roi, même le plus puissant du monde, pût lui imposer des lois.

L'an de Ce Acatl, caña (*Roseau*), nº 1 (1), correspondant à l'année 1519 de notre ère, et qui est précisément celui que Netzahualcoyotzin (2) avait indiqué comme l'époque de la destruction de l'empire chichimèque, Teopili ou Teuhtlile, gouverneur de Cotaztlatl ou Cuetlachtlan, pour Mocthecuzoma, expédia des messagers à son maître, en leur recommandant la plus grande promptitude. Vingt-quatre heures après, ils apportèrent une

mandée par Fernand Cortès, eut lieu en 1519. (*Note de l'éditeur mexicain.*)

(1) A la suite de l'histoire de Tezcoco, qui formera les volumes 9 et 10 de cette collection, nous donnerons un calendrier mexicain, pensant qu'il sera mieux placé à la fin de cet ouvrage méthodique qu'après cette relation d'Ixtlilxôchitl.

(2) La terminaison *tzin* répond à la qualification de seigneur. Netzahualcoyotzin, c'est-à-dire le seigneur Netzahualcoyotl.

peinture, par laquelle on donnait avis de l'arrivée des Espagnols (1). Ces étrangers désiraient voir Mocthecuzoma, et s'annonçaient comme des envoyés de l'empereur don Carlos, notre souverain. La peinture représentait les habillements, les traits des hommes, leur nombre, leurs armes, leurs chevaux, leurs vaisseaux, et tout ce qu'ils apportaient.

Mocthecuzoma ayant pris connaissance du message de Teopili, envoya un présent à Cortès (2), lui fit faire beaucoup de com-

(1) La première fois que les vaisseaux espagnols parurent sur les côtes du Mexique, deux capitaines ou *calpixques* de Mocthecuzoma, qui se trouvaient près de là, se hâtèrent d'aller voir ce que c'était : ils se nommaient *Pinotl* et *Yaotzin*. Ils montèrent dans un canot pour se rendre à bord, et dès qu'ils furent près des vaisseaux ils en baisèrent la proue, croyant que c'était leur dieu Quetzalcoatl qui revenait. Ils offrirent des présents aux Espagnols; ils en furent bien reçus, et aussitôt débarqués ils partirent pour la capitale, afin de rendre compte à leur souverain de ce qu'ils avaient vu. Celui-ci, après avoir écouté leurs rapports, leur défendit de parler à personne de ce qu'ils avaient vu. Il envoya l'ordre de placer des sentinelles le long de la mer pour être averti dès que les vaisseaux reparaîtraient; il fut donc informé sur-le-champ de l'arrivée de Cortès. *Sahagun*, lib. XII, cap. II y. III.

(2) Dans les présents que Mocthecuzoma envoyait à Cortès, se trouvait un costume complet de grand pontife, parce qu'il le prenait toujours pour le dieu Quetzalcoatl (*Sahagun*, lib. XII,

pliments et d'offres de service ; cependant il était loin d'être content que les fils du soleil voulussent venir le voir à Mexico. En conséquence, il leur envoya dire que le chemin était difficile, et qu'il y avait mille inconvénients ; mais cela n'eut d'autre résultat que d'exciter encore le désir que les Espagnols avaient de le voir, surtout lorsqu'ils eurent appris, par le souverain de Zempoala, que le pays était divisé par des querelles intestines (1). Ce prince leur offrit même ses secours et des troupes.

De Zempoala les Espagnols gagnèrent Quiahuiztlan et d'autres endroits, jusqu'à ce qu'ils

cap. IV). Quand ses ambassadeurs furent en présence du général espagnol, ils le revêtirent de ce costume, et se prosternant devant lui ils l'adorèrent (*ib.*, cap. V). A l'arrivée des Espagnols à Mexico, Mocthecuzoma fit sacrifier des captifs devant eux et les fit teindre du sang des victimes. Ils rendirent ces honneurs aux Espagnols, parce que, disaient-ils, ils avaient vu les dieux et leur avaient parlé (*ib.*, cap. VI).

(1) C'est en profitant de semblables circonstances qu'une expédition, commandée par Barradas, eut lieu à Cabo Rojo de Tampico, qui se rendit le 11 septembre 1829, aux généraux don Antonio Lopez de Santa-Anna et don Manuel de Mier y Teran (*Note de l'édit. mex.*).

fussent parvenus à Tlaxcalan. Partout où ils passèrent, les naturels les reçurent avec la plus grande joie, et firent des réjouissances sans qu'il y eût aucun combat, aucune querelle, excepté celles que les Espagnols provoquèrent, s'il y en eut. Enfin, plusieurs événements s'étant passés, les nôtres se rendirent à Ayutzinco, où le roi Cacama vint les recevoir. Il leur offrit sa ville de Tezcoco, et leur proposa de s'y rendre. Les Espagnols, et surtout Cortès, leur chef, en montra beaucoup de satisfaction; il répondit que, pour le moment, il n'y avait pas lieu d'accepter cette offre, parce qu'il avait hâte d'aller voir Mocthecuzoma, que plus tard il lui en marquerait sa reconnaissance. Cacama retourna donc à Tezcoco, où il s'embarqua pour Mexico. Aussitôt son arrivée, il rendit compte de tout ce qu'il avait vu, et il annonça que les Espagnols étaient très-près; en effet ils se trouvaient déjà à Iztapalapan.

Mocthecuzoma tint plusieurs fois conseil

pour savoir s'il serait convenable de recevoir les chrétiens. Cuitlahua, son frère et d'autres seigneurs, furent d'avis qu'il ne le fallait en aucune manière ; mais Cacama émit une opinion tout à fait opposée. Il dit qu'il était indigne d'un prince de ne pas recevoir les ambassadeurs d'un autre souverain, et surtout du roi des chrétiens, qui, suivant ce qu'ils disaient, était le plus puissant du monde ; comme effectivement c'était vrai de l'empereur, notre maître. On avait arrangé tout cela à l'avance.

Le lendemain, 8 novembre 1519, Mocthecuzoma partit avec son neveu Cacama, son frère Cuitlahua, et toute sa cour, pour aller au-devant de Cortès qui était déjà à l'endroit où se trouve aujourd'hui Saint-Antoine. Mocthecuzoma le reçut, le conduisit dans son palais, et alla l'attendre dans la résidence de son père, le roi Axáyaca. Il lui fit un excellent accueil, offrit d'être l'allié de l'empereur, et il reconnut la loi évangélique.

Un grand nombre d'habitants de Tezcoco, de Mexico et de Tlacopan, furent désignés pour servir ses soldats.

Il y avait quatre jours que les Espagnols étaient à Mexico, très-contents, et bien traités, lorsque, je ne sais sous quel prétexte, Cortès fit arrêter Mocthecuzoma. On vit alors se réaliser ce qu'on disait de lui : que tout homme cruel manque de courage; mais déjà la volonté de Dieu s'était accomplie, autrement il aurait été impossible à quelques Espagnols de conquérir un nouveau monde, si grand, et habité par tant de milliers d'âmes, comme il l'était alors. La noblesse et tous les chefs militaires de Mexico, stupéfaits de cette audace, se retirèrent chez eux. Le roi Cacama donna l'ordre à son frère, l'infant Nezahualquentzin, et aux autres seigneurs, d'avoir le plus grand soin des chrétiens, de leur fournir tout ce qui était nécessaire à leur subsistance, et s'ils demandaient de l'or ou quoi que ce fût de le leur procurer; car les Mexi-

cains et les Tecpanèques, voyant leur roi prisonnier, ne voulaient plus servir les Espagnols.

Quarante-six jours après son arrivée à Mexico, Cortès dit à Cacama qu'il désirait envoyer des Espagnols pour visiter la ville de Tezcoco, et il le pria de lui donner quelques nobles qu'il avait à son service pour protéger les siens contre les habitants de cette ville. Cacama se montra très-content de ce projet: il ordonna à deux de ses frères, nommés Nezahualquentzin et Tetlahuezhuezquatitzin, d'accompagner les Espagnols. Il leur prescrivit de traiter ces étrangers le mieux possible, de leur éviter tous désagréments, et de leur donner un coffre ou grande caisse de deux brasses de long et d'une de large, sur une toise de hauteur, rempli de morceaux et de bijoux d'or, destinés aux chrétiens et à leur chef. Ces derniers étant arrivés près d'un mur d'enceinte et sur le point de s'embarquer, non loin des palais de Nezahualcoyot-

zin, un serviteur de Mocthecuzoma envoyé par ce prince, vint dire aux nobles indiens d'expédier les Espagnols avec toute la promptitude possible, et de leur donner tout l'or qu'ils demanderaient, espérant ainsi satisfaire leur chef, et que ces étrangers retourneraient chez eux. Un des Espagnols, voyant que Nezahualquentzin parlait à l'envoyé de Mocthecuzoma, s'imagina qu'on voulait tuer ses compatriotes : il frappa ce prince à coups de bâton, le fit arrêter, et l'envoya à Cortès. Celui-ci, donna l'ordre de le pendre en public, bien qu'il ne fût coupable d'aucune faute. Le roi Cacama en fut on ne peut plus affligé, et sans Mocthecuzoma, qui les larmes aux yeux supplia Cortès de n'en rien faire, il serait arrivé quelque malheur. Cacama dissimula son chagrin le plus qu'il put : il envoya, avec ces Espagnols qui étaient en tout vingt hommes, un de ses frères, nommé Tocpacxuchitzin, pour leur faire donner le présent qu'ils demandaient. Ils reçurent la caisse toute

pleine, et revinrent à Mexico (1). Cortès dit que c'était peu de chose, qu'il en fallait davantage. Il renvoya donc Cacamatzin, et l'on rapporta une seconde caisse pleine d'or.

Cortès, ayant ensuite considéré ce trésor qui lui faisait connaître l'opulence et le pouvoir du roi de Tezcoco, fit prendre en trahison le roi Cacamatzin, par ordre de son oncle Mocthecuzoma. Quand on se fut emparé de lui, il le mit sous bonne garde, et lui dit qu'on lui rendrait la liberté s'il voulait donner en otage ses frères et d'autres personnes de sa famille : Cacamatzin y consentit. Il livra quatre infantes ses sœurs, quelques-uns de ses frères, et plusieurs nobles, ses parents. Les habitants de Mexico et de Tlacopan firent

(1) Il n'y a pas en espagnol d'expressions qui puissent rendre convenablement la bassesse et la lâcheté de cette action. Pouvait-on répondre d'une manière aussi vile à des procédés si généreux? Quelle audace! quelle orgueil! voilà comme ils reconnaissaient l'hospitalité et les largesses de nos ancêtres! Si les Espagnols se conduisaient ainsi avant de s'être emparés de Mexico, que ne devaient-ils pas faire par la suite! (*Note de l'édit. mex.*)

de même, espérant acheter la paix à ce prix.

Après quelques mois de séjour à Mexico, Cortès apprit que des vaisseaux étaient arrivés au port ; il fit part de cette nouvelle aux rois Mocthecuzoma et Cacamatzin, leur dit qu'il désirait aller les voir en personne. Il leur demanda les gens de guerre et les objets nécessaires pour ce voyage. Ces princes répondirent que, comme il s'agissait de marcher contre des chrétiens, ils ne pouvaient en aucune façon lui fournir ce qu'il demandait; que contre d'autres étrangers ils lui procureraient tout ce dont il aurait besoin; qu'ils craignaient que les nouveaux arrivés ne tournassent leurs armes contre eux ; que, du reste, ils lui seraient utiles autant que possible. Ils promirent de donner avis à leurs gouverneurs de province de fournir tous les secours nécessaires; mais ils dirent qu'on ne pourrait lui procurer que des gens de service et des porteurs. Cortès, ayant vu cette détermination, accepta les porteurs et les do-

mestiques qu'on lui donna, et il fit emporter une partie des trésors qu'il avait reçus (1).

Cortès partit, et laissa à sa place le capitaine Alvarado. Avant son départ, Mocthecuzoma lui avait dit que l'on était à l'approche de la fameuse fête de Toxcatl (2), et il lui avait demandé la permission de la célébrer. Cortès avait répondu que, puisqu'il était chez lui, il n'avait qu'à faire ce qu'il voulait; que

(1) Au moyen de ce trésor, Cortès attira adroitement à son parti les officiers de Narvaez. (*Note de l'édit. mex.*)

(2) Cette fête se célébrait en l'honneur du dieu Tezcatlipoca ; l'on y sacrifiait un jeune homme aussi accompli que possible, et que l'on avait fait vivre un an dans les délices. Aussitôt après sa mort on en choisissait un autre pour le remplacer. On lui apprenait à jouer de la flûte, et pendant les vingt jours qui précédaient la fête, on l'obligeait à exécuter des airs sur cet instrument, en le promenant par la ville, couronné de fleurs et revêtu des plus riches vêtements. Le dernier jour il était conduit en procession à un temple situé à une lieue environ de Mexico. Il brisait une de ses flûtes à chaque degré qu'il montait, quand il était arrivé en haut, quatre sacrificateurs le saisissaient et l'étendaient sur une large pierre. Le grand-prêtre lui ouvrait la poitrine avec un couteau de bazalte, et en tirait le cœur qu'il offrait tout sanglant au soleil. Sahagun, lib. II, cap. XXIV parle aussi de cette fête, mais il la nomme Quinaoain Vitzilopochtli, c'est-à-dire *embrasser Vitzilopochtli*, parce que l'on dansait autour de la statue de ce dieu.

Chimalpain donne à cette danse le nom de Mazebalitzli, ce

les naturels pouvaient se divertir, que lui-même il en serait charmé. Mocthecuzoma avait parlé de cette fête à Cortès, parce que quelques jours avant ce chef avait fait renverser les idoles des Mexicains, et il avait défendu de faire de nouveaux sacrifices. Cortès promit de dire aux Espagnols de ne pas se scandaliser, qu'il permettait de célébrer la fête pour procurer du plaisir aux naturels; car tous étaient affligés de voir leurs rois retenus prisonniers par quelques étrangers.

La fête tomba le 19 mai, au commencement du quatrième mois indien, nommé proprement Toxcatl. La veille au soir, les Indiens firent de grandes illuminations. Ils jouèrent de leurs instruments suivant leur usage, et le jour de la fête ils se livrèrent

qui, selon lui, veut dire *mériter par son travail*. C'est à tort que quelques Espagnols l'ont appelée Areyto, ce mot appartient à la langue des Indiens de Cuba (Voy. *Historia de las coquistas de Hernan Cortès*, de Gomara traduite en mexicain par J.-B. de S. Anton Munon Chimalpain, Quauhtlehuanitzin, Mexico, 1826, in-8°, cap. CXXVII).

à leurs danses, nommées Mazehualiztli. Plus de mille nobles indiens se réunirent dans la cour du temple principal. Chacun d'eux portait ses plus beaux ornements et ses plus riches bijoux ; ils étaient sans armes et sans défense. Les Tlaxcaltèques qui habitaient dans la ville, se rappelant que dans les anciennes fêtes on avait l'habitude de sacrifier des milliers de leurs concitoyens, se rendirent auprès du capitaine Alvarado, et accusèrent faussement les Mexicains, en disant que ceux-ci s'étaient réunis pour les massacrer. Alvarado le crut, et se rendit au temple pour s'en assurer et voir s'ils avaient des armes; il remarqua qu'ils n'en avaient pas, et qu'ils étaient bien éloignés d'avoir l'intention qu'on leur supposait. Cependant le désir de s'emparer de l'or que ces gens portaient sur eux, fit que ce chef plaça à chaque porte dix Espagnols armés. Lui-même et plusieurs autres pénétrèrent dans la cour du temple. Il massacra presque tous ceux qui y étaient, et il leur

enleva tout ce qu'ils avaient. Les habitants voyant tuer leurs chefs sans qu'ils fussent coupables, se réunirent, se jetèrent sur les Espagnols, et les forcèrent de se retirer dans le palais, où ils se fortifièrent. Il n'est pas douteux que cette fois ils auraient tous été tués sans qu'un seul échappât, si Mocthecuzoma n'eût apaisé la colère des siens. Cortès repartit pour Mexico; il traversa Tezcoco, où plusieurs nobles vinrent le recevoir, car les fils légitimes du roi Nezahualpiltzintli étaient cachés par leurs sujets, et les autres étaient en otage à Mexico. Cortès entra dans cette ville avec toute l'armée espagnole, ses alliés de Tlaxcala et des autres pays, le jour de Saint-Jean-Baptiste, sans que personne s'y opposât.

Les Mexicains et tous les naturels donnaient aux Espagnols ce dont ils avaient besoin; mais, voyant que ceux-ci ne voulaient ni quitter la ville ni rendre la liberté à leurs rois, ils rassemblèrent leurs troupes et attaquèrent Cortès, le lendemain de

son entrée à Mexico. Les hostilités durèrent sept jours ; le troisième, Mocthecuzoma, voyant quelle était la détermination de ses sujets, monta sur un endroit élevé, et leur fit des reproches. Ceux-ci le maltraitèrent de paroles, l'appelèrent lâche, ennemi de la patrie, et même le menacèrent de leurs armes. On dit qu'un d'eux lui lança une pierre qui le tua ; mais ses sujets prétendent que les Espagnols eux-mêmes lui donnèrent la mort en le frappant d'un coup d'épée dans le bas-ventre. Les sept jours s'étant écoulés, et plusieurs événements importants ayant eu lieu, les Espagnols, les Tlaxcaltèques, les Huexotzincas, et plusieurs autres nations, leurs alliées, quittèrent la ville, et s'enfuirent par la route qui conduit à Tlacopan. Avant d'évacuer Mexico ils tuèrent le roi Cacamatzin, trois de ses sœurs et deux de ses frères. Suivant don Alonzo Axayacatl (1), et plusieurs relations des natu-

(1) Ce noble indien, un des plus savants de son siècle, était archiviste de Tezcoco ; il descendait des rois d'Acolhuacan.

rels qui se trouvèrent présents à ces deux affaires, beaucoup d'Espagnols périrent dans la retraite, près d'une hauteur qui est en avant de Tlacopan ; delà ils tournèrent vers Tlaxcala.

Les Espagnols étant partis pour Tlaxcala (1), les Mexicains élurent pour leur roi Ciutlahuatzin, frère de Mocthecuzoma, qui était mort depuis vingt jours. Ce prince ordonna aux grands du royaume de Tezcoco de reconnaître comme souverain légitime l'héritier naturel. Ceux-ci répondirent que les circonstances n'étaient pas favorables, et que Yoyontzin était trop jeune ; c'était le moins âgé des fils légitimes de leur roi Nezahualpiltzintli. Il chargea du gouvernement Cohuanacochitzin, un des fils légitimes, et l'on rassembla des troupes dans le cas où les Es-

(1) Cortès rencontra à Tlaxcala un nommé Francisco Hernandez, qui lui amenait trois cents Espagnols, beaucoup de chevaux, d'armes et de munitions. Il avait perdu tant de monde, que sans ce secours il n'aurait jamais pu marcher de nouveau contre Mexico (*Sahagun*, lib. XII, cap. XXVII).

pagnols voudraient revenir. Le roi Cuitlahuatzin ne régna que quarante jours; il mourut en peu de temps de la petite-vérole, qui avait été apportée par un nègre (1). Les Mexicains élurent aussitôt Cuauhtemoctzin, fils du roi Ahuitzotzin, de la branche de Tlatelulco.

Cortès fit un long séjour dans le pays de Tlaxcala, pendant lequel il répara les pertes qu'il avait souffertes, grâce aux secours qu'il reçut des souverains de Tlaxcala, de Huexotzinco, de Cholula. Il entreprit quelques expéditions contre les habitants de Tepeaca, d'Itzotcan, de Quauhquecholan, et contre d'autres nations soumises aux villes de Tezcoco et de Mexico; il les vainquit facilement et les attira à son parti.

Voyant qu'il avait rassemblé un nombre considérable d'alliés, et que presque tout le

(1) La petite-vérole ravagea Mexico pendant soixante jours, et fit périr une quantité innombrable d'Indiens. La désolation fut telle, qu'un grand nombre de malades moururent de faim, parce qu'il n'y avait personne pour leur apporter à manger (*Sahagun*, lib. XII, cap. XXIX).

pays était pour lui, il résolut de marcher sur Mexico. Il partit de Tlaxcala le jour des Innocents; il emmenait avec lui quarante cavaliers, cinq cent quarante fantassins, vingt-cinq mille Tlaxcaltèques, Huexotzincas, Cholultèques, Tepeacanenses, Quauthquechololtèques, Chalcas, et autres naturels; il n'avait pas voulu en rassembler davantage. Tecocoltzin, fils du roi Nezahualpiltzintli, et un des otages qu'il avait reçus du roi Cacama, lui avait dit qu'à Tezcoco on lui fournirait tout ce dont il aurait besoin. Outre cela, plusieurs personnes, spécialement Quiquitzcatzin, envoyé de Tezcoco, de la part des infantes Ixtlilxôchitzin, Tetlahuehuezquitzin, Yoyotzin, et de leurs autres frères, lui avaient offert les secours de ces princes, bien que Cohuanacoxtzin, l'un d'eux, fût souverain de Tezcoco, et ami des Mexicains. Quiquizca étant de retour de son ambassade, Cohuanacoxtzin le fit mettre à mort.

Quand Cortès fut arrivé à Cohuatepec, à

trois lieues de Tezcoco, quatre des principaux personnages du parti de Cohuanacoxtzin vinrent le recevoir, et lui donnèrent en gage d'amitié un petit étendard en or, et beaucoup d'autres objets précieux. Ils lui dirent que leur maître les envoyait pour le complimenter sur sa bienvenue, et pour le prier de venir lui et toute son armée prendre ses quartiers dans la ville, qu'il y serait bien reçu et bien servi. Suivant don Alonzo Axâyacatzin et Chichicuatzin, guerrier célèbre, l'un des ambassadeurs qui se trouvaient présents, et à qui Cortès témoignait de la déférence, ce chef espagnol répondit avec beaucoup de mauvaise humeur qu'il ne voulait pas de leur alliance, s'ils ne commençaient par lui rendre ce qu'ils avaient pris à quarante-cinq Espagnols, et à trois cents Tlaxcaltèques qu'ils avaient tués. Les envoyés répondirent que leur maître Cohuanacoxtzin, leur ville et leur royaume étaient innocents, que les meurtriers étaient des gens au service du roi Cacama; qu'ils

avaient agi ainsi pour venger leur maître qui était dans les fers; et ils offrirent à Cortès de les lui amener prisonniers. Celui-ci répliqua qu'il savait très-bien que Cohuanacoxtzin était du parti du roi Quauhtemoc, et qu'il avait fait mettre à mort son frère Quiquizca, parce qu'il s'était rendu à Tlaxcalan de la part de ses frères pour lui offrir son amitié. Les ambassadeurs ayant entendu ces raisons, et d'autres encore, retournèrent à Tezcoco, et rendirent compte de tout à leur maître. Ce dernier, voyant l'intention de Cortès, s'embarqua avec le plus de monde qu'il put rassembler, et se rendit à Mexico pour soutenir Quauhtemoc.

Dès que Cortès fut arrivé aux environs de Tezcoco, plusieurs nobles vinrent le recevoir, entre autres l'infant Ixtlilxôchitl et ses frères, qui se trouvaient dans cette ville. Le chef espagnol leur témoigna la joie qu'il avait de les voir. Ceux-ci lui donnèrent avis de tout ce qui s'était passé, et lui dirent que leur frère

Cohuanacoxtzin était à Mexico. Quand on fut entré dans la ville, ils firent loger les troupes dans les palais du roi Nezahualcoyotzin, où toutes prirent leur quartier fort à l'aise. Ce jour-là, et pendant tout le temps qu'elles occupèrent la place, elles reçurent tout ce dont elles eurent besoin.

Cependant, le jour même de son arrivée à Tezcoco, Cortès apprit que tous les habitants abandonnaient la ville, et qu'ils gagnaient Mexico sur un grand nombre d'embarcations. Il donna l'ordre à des nobles indiens de les faire retourner, et d'abandonner le parti de Cohuanacoxtzin, puisque les autres infants s'étaient joints à lui. Il promit de faire reconnaître pour roi et maître légitime celui qui aurait le plus de droits ou qui serait généralement préféré. Cette proposition fut bien reçue de tous, et presque aussitôt ils retournèrent chez eux. Tecocoltzin fut élu souverain d'un commun accord, quoiqu'il ne fût que fils naturel du roi Nezahualpiltzintli; car l'on n'o-

sait faire connaître les enfants légitimes jusqu'à ce que l'on eût vu la tournure que prendraient les affaires. Tecocoltzin commença à gouverner avec beaucoup de prudence; il expédia des envoyés dans tous les royaumes et les provinces soumises à la couronne de Tezcoco, et surtout dans celles qu'il savait être du parti mexicain. Huit jours après les événements qui venaient de se passer, il fortifia la ville pour la mettre à l'abri des attaques de l'ennemi. Cortès essaya ensuite de s'emparer de Ixtapalapan, ville très-forte, et d'une grande importance pour l'exécution de ses projets. Il partit à la tête de quinze cavaliers, de deux cents Espagnols, de six mille Aculhuas, Tlaxcaltèques, et autres nations alliées.

A peine Cortès était-il devant Ixtapalapan, que les Mexicains, qui avaient été avertis, marchèrent contre lui, et l'action fut des plus vives. Cependant, comme les habitations de Ixtapalapan étaient isolées au milieu de l'eau,

on ne put ni s'emparer de la ville ni faire beaucoup de mal. Les Espagnols voulurent garder leur position pendant la nuit, mais les Mexicains les en empêchèrent : ils rompirent la chaussée qui servait de digue à une masse d'eau, et si les nôtres n'avaient pas pris la fuite à la hâte, tous auraient été noyés. On les poursuivit pendant leur retraite, et un grand nombre d'alliés qui couvraient leurs flancs furent tués. Un seul Espagnol qui s'était plus avancé que les autres perdit la vie.

Ixtlilxôchitl, qui était général des Aculhuas, se distingua dans cette affaire, il tua plusieurs chefs de sa propre main. Le roi Quauhtemoc, qui l'apprit, fut très-peiné de savoir qu'un des infants légitimes du royaume de Tezcoco se signalât de cette manière. Il prévit qu'il serait d'un puissant secours pour les Espagnols, et qu'il causerait beaucoup de mal aux Mexicains. Ceux-ci avaient essayé de se rendre maîtres des villes d'Otumba, Atenco, Cohuatlychan, et de les détruire, ainsi que

plusieurs autres places, pour les punir d'avoir favorisé les chrétiens ; mais Ixtlilxôchitl les avait vigoureusement défendues.

Quauhtemoc et Cohuanacoxtzin ordonnèrent donc à leurs chefs les plus courageux de s'emparer de sa personne ou de le tuer, et ils promirent de riches récompenses. Un noble très-brave, de la maison de Ixtapalapan, se détermina à exécuter cette entreprise, et il donna sa parole aux rois de leur amener Ixtlilxôchitl prisonnier à Mexico.

Tecocoltzin fit faire un grand nombre de plastrons (1), de boucliers, de flèches, de *macañas* (casse-tête), de javelots, et autres armes, aussi bien pour les siens que pour les Espagnols. Il réunit une grande quantité de provisions, du maïs, des poules, et tout ce qui était nécessaire pour la nourriture des

(1) Ces plastrons étaient faits en étoffe, et rembourrés de coton. Les Espagnols, s'étant aperçus que les flèches des Indiens lancées sur les cuirasses de métal rejaillissaient souvent sur des parties découvertes et faisaient de fréquentes blessures, avaient adopté les plastrons des indigènes.

troupes. Il fit prévenir en même temps tous ses sujets de se tenir prêts à marcher le jour même où ils en recevraient l'ordre.

Pendant que toutes ces choses se préparaient, Ixtlilxôchitl apprit que le brave chef d'Ixtapalapan avait donné sa parole à ses maîtres de le mener prisonnier à Mexico. Il en fut très-irrité, et lui envoya un défi. Tous deux se trouvèrent dans les plaines de Ixtapalapan. Ils étaient seuls, et aucun des soldats des deux armées ne prit part au combat Ixtlilxôchitl fut assez adroit pour vaincre son adversaire. Il lui attacha les pieds et les mains, et ayant fait apporter une grande quantité de glayeuls (*carrizo*) secs, il les fit mettre sur lui et le brûla vif; puis il dit aux Mexicains de faire savoir à leur maître Quauthemoc, et à son frère Cohuanacoxtzin, qu'avant d'être prisonnier il ferait de leur personne ce qu'il avait fait de ce chef.

Sur ces entrefaites Tetocoltzin mourut,

il avait été baptisé sous le nom de Fernando. C'est le premier qui reçut le sacrement à Tozcoco ; sa mort fit beaucoup de peine aux Espagnols, car il était très-noble, et les aimait beaucoup. Don Fernando Tecocoltzin était un homme de manières très-agréables, grand, très-blanc, sa carnation était aussi belle que celle d'un Espagnol, quelque blanc qu'il fût. On voyait à sa personne et à son langage qu'il descendait d'une noble race; il parlait l'espagnol, et, presque tous les soirs après souper, il traitait avec Cortès des affaires qui avaient rapport à la guerre. La plupart des projets arrêtés entre eux l'étaient par son avis et son habileté. Aussitôt après sa mort, les Aculhuas élurent pour roi Ahuaxpitzactzin, qui prit plus tard le nom de don Carlos; il était infant et fils naturel du roi Nezahualpilzintli : il ne régna que quelques jours, car bientôt Cortès et plusieurs autres personnages demandèrent que la couronne fût donnée à Ixtlilxôchitl,

à cause de sa valeur, et parce que c'était un fils légitime. Il était très-respecté des naturels pour ses qualités personnelles ; j'ai déjà dit que l'on n'avait pas encore osé l'élire parce qu'il était légitime.

Ixtlilxôchitl acheva de faire ce que son frère Tecocoltzin avait entrepris ; il creusa avec ses sujets le canal pour les brigantins, et il termina ceux qu'on avait amenés de Tlaxcalan avec vingt mille hommes de guerre. Quatre jours après l'arrivée de l'armée des vingt mille Tlaxcaltèques, Huecotzincas et Chololtèques, et du bois de construction transporté à Tezcoco pour faire les brigantins, Cortès, Ixtlilxôchitl et les principaux seigneurs indiens, résolurent, pendant qu'on serait occupé à creuser le canal, de faire une reconnaissance autour de Mexico, et de voir si Quauhtemoc, Cohuanacoxtzin et les autres chefs consentiraient à faire la paix.

Ixtlilxôchitl partit à la tête de soixante mille hommes de ses sujets, Cortès avait

trois cents Espagnols et vingt mille Tlaxcaltèques, ils se rendirent à Xaltocan, place qui dépendait de la ville de Tezcoco : elle s'était soulevée en faveur de Cohuanacoxtzin. Ils s'en emparèrent en passant, et ils traversèrent Tultitlan, Tenayuca et Azcapotzalco, en trouvant très-peu de résistance. Trois jours après leur départ de Tlacopan ils arrivèrent à Tezcoco. Les habitants qui avaient été prévenus, s'avancèrent à leur rencontre, et livrèrent une bataille sanglante; mais les nôtres se conduisirent si bien qu'ils défirent les Tecpanèques, s'emparèrent de Tlacopan, et tuèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main. Voyant que la nuit approchait, ils se retirèrent à temps dans les palais du roi Totoquihuaztli, premier du nom. A la pointe du jour ils pillèrent la ville, brûlèrent les plus belles maisons et les temples. Ils occupèrent cette place pendant six jours, sans cesser de combattre contre les Mexicains, et cherchant toujours à voir le roi Quauhtemoc,

pour traiter avec lui en cas qu'il voulût faire la paix. Enfin persuadés qu'ils ne pourraient y parvenir, ils revinrent à Tezcoco presque par le même chemin qu'ils avaient suivi en allant.

A deux lieues au delà de Tlacopan, lorsqu'ils étaient dans une plaine, les Mexicains, ayant cru qu'ils fuyaient devant eux, les assaillirent et leur livrèrent une autre bataille très-sérieuse; mais les assaillants furent vaincus et forcés de retourner à Mexico en toute hâte. Cortès et les siens se rendirent ensuite à Aculma, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, quand on fut de retour à Tezcoco, les vingt mille hommes de Tlaxcalan et des autres endroits demandèrent à Cortès d'être licenciés, et ils retournèrent chez eux chargés des dépouilles de l'ennemi, ce qu'ils recherchaient par-dessus tout.

Les gens de Chalco vinrent donner avis à Ixtlilxôchitl que les Mexicains avaient l'intention de détruire cette ville, parce qu'elle

était d'une grande importance pour l'approvisionnement et pour d'autres objets nécessaires à Tezcoco et aux Espagnols. Ils priaient ce prince de leur envoyer plusieurs chefs indiens et des troupes pour les secourir, puisque leur ville faisait partie de ses états; ils demandèrent aussi à Cortès quelques Espagnols. Celui-ci, en ayant été instruit par Ixtlilxôchitl, expédia sans retard Gonzalo de Sandoval à la tête de trois cents fantassins espagnols, et de quinze cavaliers accompagnés de huit mille Aculhuas, sujets d'Ixtlilxôchitl, sous les ordres de Chichinquatzin. Quand cette armée fut arrivée à Chalco, la province était déjà sous les armes; les habitants de Huezotzinco et de Quauhquecholan, qui avaient marché à son secours, se joignirent aux Espagnols et aux Aculhuas, et s'avancèrent sur Huaxtepec, où était les Mexicains. Cependant, avant d'être arrivés à cette ville, ceux-ci fondirent sur les alliés, les attaquèrent bravement; mais les nôtres les vainquirent pres-

que aussitôt, pénétrèrent dans la place, firent un grand carnage, et s'en rendirent maîtres. Pendant qu'ils étaient sans méfiance, les Mexicains revinrent sur leurs pas pour la reprendre ; les habitants de Huaxtepec surtout pénétrèrent jusqu'à la grande place pour chasser les Espagnols et les Aculhuas. Ceux-ci marchèrent à leur rencontre et finirent par les vaincre ; ils les poursuivirent pendant plus d'une lieue et en tuèrent un grand nombre. Les alliés restèrent deux jours à Huaxtepec, ils se rendirent ensuite à Acapachitlan, ville très-forte, où était une armée nombreuse, ils sommèrent l'ennemi de se rendre, après quoi on commença une bataille très-meurtrière pour les Espagnols et pour les alliés ; cependant ces derniers s'emparèrent de la ville et firent un grand carnage. Un nombre considérable d'ennemis se précipitèrent dans la rivière qui traverse Acapachitlan (1). Après

(1) Aujourd'hui Ayacapixtla (*Note de l'édit. Mex.*).

la prise de cette ville, tous retournèrent chez eux. Sandoval, les Espagnols et quelques Aculhuas revinrent à Tezcoco, d'autres restèrent à Chalco.

Quauhtemoc, voyant qu'il ne pouvait soumettre les habitants de Chalco, résolut de rassembler une forte armée, d'attaquer et de détruire les Chalcas avant qu'ils eussent été secourus. Ceux-ci, comme les Aculhuas et leurs voisins, ne furent avertis que fort tard de l'arrivée des Mexicains; cependant ils se réunirent, allèrent à leur rencontre et combattirent jusqu'à ce qu'ils les eussent taillés en pièces. Ils firent prisonniers quarante chefs : les Chalcas prirent un général.

Toutes les villes, les bourgs et les villages de Xochimilco, Cuitlahuac, Mizquic, Coyohuacan, Culhuacan, Ixtapalapan, Mexicatzinco et les autres du parti de Mexico, rassemblèrent plus de soixante mille hommes de guerre, et se portèrent de nouveau sur Chalco pour essayer de la détruire. Dès que les habitants

en eurent avis, ils se pourvurent de tous les objets nécessaires, et prévinrent Ixtlilxôchitl et les Espagnols afin d'en recevoir des secours. Cortès fut donc obligé de s'y rendre en personne, avec trois cents fantassins et trente chevaux ; Ixtlilxôchitl partit à la tête de vingt mille de ses sujets, et de quelques Tlaxcaltèques. Ils allèrent ensemble passer la nuit à Tlalmanalco, sur la frontière, où était l'armée des Chalcas. Le lendemain il arriva environ cinquante mille hommes que Ixtlilxôchitl avait fait rassembler dans les provinces les plus rapprochées, et soumises au royaume de Tezcoco. Le jour suivant on partit après avoir entendu la messe, et l'on marcha contre l'ennemi, qui occupait une hauteur très-élevée et très-âpre : les femmes et les enfants étaient au sommet, les soldats et les gens de guerre sur les flancs. L'attaque fut donnée sur trois points différents ; l'avant-garde était extrêmement exposée à cause de grosses roches que l'ennemi qui occupait les hauteurs faisait

rouler sur ceux qui voulaient monter. Ce fut cause que nous perdîmes beaucoup des nôtres; deux Espagnols moururent; il y en eut plus de vingt de blessés. En voulant s'avancer davantage, ils se virent cernés par une grande multitude de gens de guerre qui couvraient la campagne pour prêter secours à ceux qu'on avait entourés. Nos troupes furent donc forcées de tourner leurs armes contre ceux qui étaient dans la plaine; on commença avec eux une cruelle bataille, et les alliés furent bientôt vainqueurs. Ils allèrent prendre position sur une autre hauteur voisine, où étaient quelques villages; ils y trouvèrent de la résistance, mais ils ne tardèrent pas à mettre en fuite ceux qui l'occupaient. L'armée de Cortès y passa la nuit et le jour suivant; elle se porta de nouveau à la première montagne où était la force principale de l'ennemi. On reconnut en peu d'heures par où on pouvait l'emporter. Les nôtres gravirent jusqu'au sommet, alors les ennemis

se rendirent et demandèrent quartier. On reçut leur soumission sans leur faire aucun mal. Ils envoyèrent dire à leurs amis de se rendre aux chrétiens et aux Aculhuas; ce qu'ils firent. Cortès et les alliés restèrent deux jours dans cet endroit; ils dirigèrent les blessés sur Tezcoco, et ils partirent pour Huastepec, où était une armée nombreuse.

Le soir ils arrivèrent à une grande maison de campagne, près de laquelle était un jardin, et ils y passèrent la nuit. Les habitants étaient sans défiance, ils prirent la fuite le lendemain matin; les nôtres les poursuivirent jusqu'à Xilotepec, et ils tuèrent un grand nombre d'ennemis qui ne se tenaient pas sur leurs gardes. Les habitants de Yautepec se rendirent sans coup férir. De Xilotepec, les alliés allèrent à Quauhnahuac, place très-forte et très-importante. Comme les naturels étaient soumis à leur souverain, ils étaient en guerre contre Ixtlilxôchitl, et soutenaient le parti de son frère Cohuanacoxtzin et des

Mexicains. Ixtlilxôchitl les fit sommer de déposer les armes, mais ils s'y refusèrent : on fut donc forcé de les combattre. On les attaqua dans une position montueuse et difficile, n'ayant pas pu le faire dans un endroit plus favorable. En peu de temps ils furent taillés en pièces; ceux qui purent prendre la fuite se réfugièrent dans les montagnes voisines. On brûla leurs meilleurs villages. Le gouverneur de cette province et la plupart des habitants, voyant qu'ils étaient vaincus, vinrent demander grâce à Ixtlilxôchitl, et le prier d'intercéder pour eux auprès des chrétiens, promettant, pour témoigner leur reconnaissance, de s'unir à eux contre les Mexicains. Ixtlilxôchitl fut très-satisfait de recevoir ce message; il leur pardonna, et les conduisit devant Cortès pour les faire recevoir en amis; car ils se repentaient déjà de ce qu'ils avaient fait.

L'on partit ensuite pour Xóchimilco, et deux jours après l'on arriva près de cette ville, qui

etait très-grande, bien fortifiée et entourée d'eau. Les habitants et les Mexicains qui la défendaient levèrent les ponts, ouvrirent les digues, et se préparèrent à recevoir l'ennemi, comptant sur leur grand nombre et sur l'avantage de leur position pour repousser les agresseurs. Les nôtres commencèrent l'attaque : ils se battirent si bien qu'ils se rendirent maîtres de la première muraille, jusqu'au pont principal qui était le plus fort de la ville. Les Xóchimilcas montèrent dans les canots et combattirent toute la journée. La nuit étant venue, ils mirent en sûreté les femmes, les vieillards et ce qu'ils possédaient, et le lendemain ils rompirent le pont : mais bientôt on se mit à leur poursuite et on les chassa de la ville. Ils se rallièrent dans une plaine, se battirent avec valeur comme de braves gens, et firent courir de grands dangers à nos troupes. Peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent de Cortès qui était tombé de son cheval qui était harassé de fatigue. Les

Espagnols, les Aculhuas et les autres alliés arrivèrent à l'instant, et firent prendre la fuite aux ennemis. Cependant on ne les poursuivit pas; on revint à la ville pour rétablir les ponts, que l'on barricada avec des démolitions et des pierres. Quand on y fut arrivé on trouva les cadavres de deux Espagnols qui avaient quitté le corps de l'armée pour piller.

Quauhtemoc, ayant appris ce qui se passait, envoya aussitôt par terre et par eau plus de quinze mille hommes. Les nôtres les reçurent vigoureusement, les vainquirent, brûlèrent les maisons et les temples de la ville. Ces faits et plusieurs autres, que l'on passe sous silence, eurent lieu quatre jours après que l'on y était entré. Cortès et les alliés quittèrent cette place pour se rendre à Culhuacan, à deux lieues en deçà de Mexico. Les Xochimilcas les attaquèrent pendant la route, mais ils furent battus en peu de temps.

Quand on arriva à Culhuacan, on trouva

cette ville abandonnée; on s'y reposa deux jours. Après avoir bien exploré la place pour pouvoir faire le siége de Mexico, on brûla les temples, les principaux édifices, et l'on partit pour la capitale.

Les alliés attaquèrent la première enceinte, et s'en rendirent maîtres avec beaucoup de peine : un grand nombre d'Indiens y périrent, et beaucoup d'Espagnols furent blessés. On revint à Tezcoco, après avoir bien reconnu l'endroit par où l'on pourrait prendre la ville, et les parties du lac où les brigantins pourraient naviguer. Beaucoup d'autres événements se passèrent dans cette journée; l'on perdit encore des Aculhuas et nombre d'alliés qui étaient à l'avant-garde.

Lorsqu'on arriva à Tezcoco, le canal était presque achevé, il avait plus d'une demi-lieue de long, douze ou treize pieds de large sur deux toises et plus de profondeur. Les bords étaient palissadés, et garnis de fortes murailles. On mit cinquante jours à faire

ce travail, et quarante mille hommes y furent employés (1). C'étaient des habitants du royaume de Tezcoco qu'Ixtlilxôchitl avait fait venir exprès : huit à dix mille travaillaient chaque jours. On trouva dans cette ville plusieurs seigneurs de différentes provinces soumises à ce souverain, et qui étaient venus pour le reconnaître, pour s'allier aux chrétiens et leur prêter secours dans leurs guerres contre les Mexicains. Ils avaient d'abord été du parti d'Ixtlilxôchitl, mais plus tard ils s'étaient insurgés contre lui. Ce prince fut très-satisfait de les voir, il leur ordonna de se pourvoir de tous les objets nécessaires, de rassembler des troupes, de faire des provisions, et lui-même s'occupa de semblables préparatifs dans les royaumes des Aculhuas, ses sujets, et dans les autres provinces qui étaient sous sa dépendance. Il fallait que dans dix jours tous fussent à Tezcoco.

(1) Il y a quatre cent mille hommes dans le texte, mais c'est sans doute une inadvertance du copiste (*Note de l'édit. Mex.*).

Cortès envoya des ordres semblables aux souverains deTlaxcalan, de Huexotzinco et de Cholula.

Le lendemain de la Pentecôte, toute l'armée étant réunie à Tezcoco, Cortès passa en revue les Espagnols et Ixtlilxôchitl inspecta ses troupes. Il y avait en tout deux cent mille hommes de guerre, et cinquante mille ouvriers pour construire les ponts et pour les autres travaux. On comptait cinquante mille hommes de Chalco, d'Itzocan, de Cuauhnahuac, de Tepeyac et d'autres provinces dépendantes de Tezcoco, et situées vers le midi. Cette ville et son territoire avaient fourni cinquante mille hommes, sans compter huit mille chefs, bourgeois ou habitants de Tezcoco. Les provinces de Otumba, Tolantzinco, Xilotepec, et quelques autres qui sont Aculhuas, et qui dépendent de Tezcoco, en avaient fourni cinquante mille; il y en avait autant qui était le contingent des Tziuhcohuacas, des Tlalahuhquitepèques, et d'autres naturels

qui habitent le nord, et qui sont sous la domination de Tezcoco; enfin, ainsi que je l'ai dit, ils étaient en tout deux cent mille hommes. Ixtlilxôchitl fit rassembler tous les canots; une partie marcha avec les brigantins, le reste porta les vivres et tous les objets nécessaires à l'armée. Le même jour chaque chef des Tlaxcaltèques, des Huexotzincas et des Chololtèques passa ses sujets en revue; on trouva qu'il n'y avait pas moins de trois cent mille hommes de guerre.

Cortès, voyant la multitude de partisans qu'il avait, les divisa de cette manière : d'un commun accord avec Ixtlilxôchitl et la plupart des autres chefs, il commanda à Pedro Alvazado de se rendre à Tlacopan avec trente cavaliers, cent soixante fantassins et cinquante mille naturels de Otumba, de Tolantzinco et d'autres nations; Ixtlilxôchitl donna, à son frère Quauhtliztactzin, l'ordre de les accompagner. Les chefs Chiautla et Chichinquatzin marchèrent en qualité de

généraux, et lui-même partit avec eux à la tête de toute l'armée des Tlaxcaltèques.

Christophe de Olid, qui était aussi capitaine, reçut le commandement de trente-trois cavaliers, de cent quatre-vingts fantassins espagnols, et de deux pièces d'artillerie, comme les autres, dont on a parlé (1); il avait aussi cinquante mille hommes de Tziuhcohuac et des provinces septentrionales sous les ordres de Tetlahuezhuezquititzin, frère d'Ixtlilxôchitl, et d'autres chefs ses amis : il devait se rendre à Coyoacan. Le capitaine Gonzalo de Sandoval partit avec vingt-trois cavaliers, cent soixante fantassins, et deux pièces d'artillerie : il était soutenu par les habitants de Chalco, de Quauhnahuac, et de la plupart des provinces du midi, qui étaient aussi nombreuses que les premières. Ces naturels avaient pour généraux leurs propres chefs et quelques frères d'Ixtlilxôchitl. Les Toltèques et les Huexotzincas faisaient partie du même corps

(1) L'auteur n'en a rien dit.

d'armée, ils avaient ordre de se rendre à Ixtapalapan, de détruire cette ville, et de prendre position où ils croiraient convenable. Les cinquante mille travailleurs furent répartis entre tous ces corps, afin de construire les ponts et de faire les autres ouvrages utiles pour faciliter les opérations. Cortès prit le commandement de la flotte et des brigantins. Ixtlilxôchitl l'accompagna avec *seize* mille embarcations qui portaient cinquante mille Tezcocanos ses sujets, et huit mille chefs très-braves : ils devaient combattre les naturels des lacs et ceux de la montagne.

Les habitants de Mexico ne prenaient aucun repos : les rois Quauhtemoc, Cohuanacoxtzin et Tetlepanquezatzin se préparaient à la défense; ils faisaient tous les travaux nécessaires, fortifiaient leurs villes, et rassemblaient plus de trois cent mille hommes. Ils envoyèrent faire des reproches à Ixtlilxôchitl sur sa conduite et sur ce qu'il protégeait les fils du soleil, trahissant sa patrie et ses pa-

rents (1). Celui-ci ne cessait de répondre qu'il voulait être l'ami des chrétiens qui lui apportaient les lumières de la foi ; que sa conduite lui mériterait le salut de son âme ; qu'il préférait agir ainsi plutôt que de servir sa patrie et les siens, puisqu'ils ne voulaient pas lui obéir ; qu'en conséquence non-seulement il serait favorable aux chrétiens et les aiderait en tout, mais encore qu'il mourrait pour eux. Il ajouta beaucoup d'autres raisons qui excitèrent l'indignation des Mexicains contre lui. Quauhtemoc et les deux autres souverains furent sommés de déposer les armes ; on leur fit part de la détermination d'Ixtlilxôchitl, on leur fit voir la force imposante des chrétiens, et on leur prouva qu'ils devaient être vaincus par plusieurs raisons ; mais ils répondirent constamment qu'ils préféraient mourir en défendant leur patrie, que d'être esclaves des

(1) Ixtlilxôchitl fut la cause principale de la ruine des Mexicains ; que maudite soit son odieuse mémoire (*Note de l'édit. Mex.*).

fils du soleil, race cruelle et avare. Tels furent les motifs qui obligèrent Quauhtemoc et ses alliés à poursuivre leurs desseins; mais ce fut en vain, car Tezcoco, les royaumes, les provinces qui en dépendaient, et qui étaient de la plus grande importance soutenaient les chrétiens avec Tlaxcalan, Huexotzinco et Cholula. Si Tezcoco n'avait pas été de leur parti, ces provinces seules n'auraient pu fournir que peu de monde en comparaison des trois principaux chefs-lieux, Tezcoco, Mexico et Tlacopan, et leur réunion n'eût été d'aucun effet. Les histoires prouvent clairement que les secours procurés aux Espagnols par Tezcoco, par Ixtlilxôchitl, par ses frères et par ses parents, qui lui étaient soumis, furent après Dieu la cause de l'introduction de la loi évangélique. Cette ligue fit que l'on s'empara de Mexico et des autres villes avec beaucoup moins de peine et de pertes que si Tezcoco et ses provinces ne se fussent déclarées en faveur des chrétiens.

Toutes ces choses s'étant passées, Ixtlilxôchitl donna l'ordre à son frère Ahuaxpictzoctzin de fournir régulièrement des troupes pendant la guerre, et d'apporter les vivres, les armes, et tous les objets nécessaires aux Espagnols et à leur armée. Il lui recommanda de prévenir les Aculhuas et tous ses sujets de se tenir prêts en cas que l'on eût besoin d'eux. Ahuaxpictzoctzin se conforma ponctuellement aux volontés de son frère, et l'on ne manqua de rien durant toute la campagne.

Aussitôt que tout fut en ordre, l'armée entière partit de Tezcoco pour se rendre à Mexico, le onzième jour du troisième mois indien, nommé Hueytezoztli, ce qui veut dire grande veille; c'était la dixième de la semaine Matlactliomomecalli, *casa* (maison) n° 12, qui, suivant notre calendrier, se rapporte ordinairement au 10 mai. Cortès et les Espagnols étaient restés cinq mois à Tezcoco pour faire les préparatifs dont nous avons parlé. L'aspect que présentait cette armée si belle et

si puissante, lorsqu'elle sortit de la ville, et l'ordre avec lequel chaque général conduisit son corps à l'endroit qui lui avait été indiqué, offrirent le spectacle le plus majestueux que l'on eût jamais vu dans le pays.

Alvarado et Christophe de Olid se rendirent à Aculma, où ils passèrent la nuit ; ils se portèrent ensuite à Tlacopan, et n'y éprouvèrent qu'une faible résistance ; il y avait trois jours qu'ils étaient partis de Tezcoco. Le lendemain, Christophe de Olid, Tetlahuehuezquititzin, et les autres seigneurs et chefs indiens se rendirent à Chapultepec, où ils détruisirent les canaux de l'aqueduc. Ils privèrent les Mexicains d'eau, malgré la vigoureuse défense que ceux-ci firent par terre et sur le lac ; efforts qui furent inutiles, car ils ne purent résister à la furie des nôtres, qui se replièrent ensuite sur Alvarado pour le soutenir. Cet officier ouvrait des passages pour la cavalerie, faisait faire des ponts et creusait des canaux, opération qui employa trois jours, et

qui fit beaucoup souffrir les naturels. Un grand nombre moururent en combattant, ou en réparant les travaux que l'ennemi avait détruits. Quelques Espagnols furent aussi blessés; ils s'emparèrent de plusieurs ponts et de certains ouvrages de défense. Alvarado, Ixtocquatzin et plusieurs chefs se rendirent ensuite à Tlacopan. Olid partit avec d'autres pour Coyoacan; il se rendit maître de plusieurs villages qui sont de ce côté, se fortifia dans l'habitation des seigneurs, et pendant huit jours il ne cessa de se battre contre les Mexicains.

Gonzalo de Sandoval marcha sur Ixtapalapan à la tête des habitants de Chalco et d'autres naturels. Aussitôt qu'il fut arrivé, il attaqua la ville : les habitants se défendirent le mieux qu'ils purent; mais, se trouvant très-vivement pressés, ils abandonnèrent la place et se jetèrent dans Mexico avec leurs femmes et leurs enfants. Sandoval et les autres chefs s'étant aperçus qu'Ixtapalapan avait été évacué,

y entrèrent, brûlèrent un grand nombre de maisons et de temples pour que les ennemis ne trouvassent pas à se loger.

Cortès et Ixtlilxôchitl s'approchèrent de Mexico avec les brigantins et seize mille canots montés par leur armée. Ils commencèrent l'attaque sur la grande roche, où se trouvaient une réunion considérable de troupes, des femmes et des enfants (1). On s'en empara, on monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, car elle était très-escarpée, très-élevée, et la plus grande force de l'ennemi y était réunie. Tous furent tués, excepté les femmes et les enfants; mais les nôtres firent des pertes considérables : il y eut vingt-cinq Espagnols de blessés.

Les Mexicains ayant appris, par ceux qui

(1) Cette roche est maintenant une carrière de *tzoutle*, elle appartient aux parents de Cortès, on la nomme *el peñol del marquez*, la roche du marquis (*Note de l'édit. mex.*). Molina, dictionnaire mexicain, ne donne pas la signification du mot *tzoutle*, on ne le trouve ni dans Hernandez, histoire naturelle du Mexique, ni dans le grand dictionnaire de l'académie de Madrid.

étaient sur le rocher, que les chrétiens s'approchaient de Mexico dans des brigantins et des canots, s'avancèrent à leur rencontre. Avant qu'ils ne fussent descendus du rocher, cinq cents canots mexicains, les meilleurs pour la guerre, vinrent reconnaître l'ennemi. Dès qu'ils furent près des alliés ils se mirent en ligne pour attendre le reste des leurs, se croyant trop peu nombreux pour pouvoir livrer le combat et se trouvant fatigués. En peu d'instants il se réunit un si grand nombre de canots, que le lac entier en était couvert. Au moment où nous allions commencer l'attaque, il s'éleva un vent très-favorable, et qui influa beaucoup sur le résultat de cette affaire. Aussitôt Cortès et Ixtlilxôchitl donnèrent l'ordre de commencer l'action sur tous les points en même temps, et de refouler l'ennemi dans Mexico; chaque canot fut attaqué corps à corps. Les Mexicains combattirent bravement; jusqu'à ce que voyant le vent contraire, ils finirent par prendre la fuite

avec tant de précipitation, que leurs embarcations se choquaient les unes contre les autres, se brisaient et coulaient à fond. Tous ceux que l'on atteignit furent tués, malgré leur résistance. Les Mexicains qui purent s'échapper se réfugièrent dans la ville; mais on prit une multitude de nobles, de chefs et de principaux personnages. Le nombre des morts fut si considérable, que tout le lac était teint de sang, et en vérité l'on n'aurait pas cru que c'était de l'eau : nous restâmes maîtres du lac.

Dans ces entrefaites Alvarado, Olid et leurs troupes entrèrent par les chaussées, s'emparèrent de quelques ponts et de plusieurs fortifications, malgré l'opposition des Mexicains. Cortès, Ixtlilxôchitl et les siens leur prêtèrent main-forte, pénétrèrent plus avant; et ne trouvant plus d'ennemis sur l'eau, car leur premier malheur les avait déjà épouvantés, ils se dirigèrent sur la route de Ixtapalapan, attaquèrent deux tours et deux temples envi-

ronnés de murs construits en chaux et en pierres, et s'en rendirent maîtres avec bien des difficultés, car un grand nombre d'ennemis les défendait. Pour chasser de la chaussée ceux qui nous barraient le chemin, on tira trois coups de canon qui firent beaucoup de mal; mais c'était le reste de la poudre, et on cessa le combat parce qu'il était trop tard. On passa la nuit dans cet endroit. Ixtlilxôchitl expédia à Coyóacan un message, pour faire venir la moitié de l'armée des Chalcas, et Cortès envoya chercher cinquante Espagnols et de la poudre.

Le lendemain on recommença les hostilités, on s'empara d'un pont, et l'ennemi fut poursuivi jusqu'aux premières maisons de Mexico; il se passa d'autres événements fort importants : beaucoup d'Indiens furent tués de part et d'autre. Les travailleurs qu'Ixtlitxôchitl avait conduits à cet effet, ouvrirent une tranchée dans la chaussée, près de notre camp, pour faire passer quatre brigantins et cinq

mille canots, dans l'intention de pénétrer dans *la laguna dulce* (le lac d'eau douce). Quand on y fut entré, on détruisit en peu d'heures tous les canots qui s'y trouvaient, et l'on fit un grand carnage. Le jour suivant au lever du soleil, on se battit sur plusieurs points avec plus d'acharnement que jamais. Le capitaine Sandoval se présenta avec quelques Espagnols, après avoir laissé les alliés avec Christophe de Olid, d'après les ordres de Cortès et d'Ixtlilxôchitl. Au moment où cet officier arrivait pour secourir Cortès, il eut le pied traversé d'une flèche; beaucoup d'autres furent blessés, et quelques naturels furent tués, car ils étaient à l'avant-garde. Néanmoins ils se battirent si bien, qu'ils taillèrent en pièces un grand nombre d'ennemis. Ixtlilxôchitl lui-même en tua beaucoup: d'un seul coup il coupa les jambes à un chef mexicain très-brave, avec une épée que Cortès lui avait donnée.

Tous les villages des environs de Mexico

étant pris et dévastés, Cortès et Ixtlilxôchitl ordonnèrent à leurs troupes de camper dans les endroits qu'elles jugeraient les plus convenables, et de se pourvoir de vivres et des autres objets nécessaires. Elles y employèrent six jours. On découvrit plusieurs endroits par où les brigantins pourraient entrer dans la ville.

Les hostilités continuaient toujours avec force. Les habitants de Tezcoco et leurs alliés pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, et s'emparèrent des maisons les plus avancées ; ils en brûlèrent d'autres et environnèrent la place de quatre côtés. Cortès et son cher Ixtlilxôchitl se placèrent du côté de la route qui coupe le lac près des deux temples de Tlacopan, qu'avaient pris quelques jours auparavant Pedro de Alvarado et ses alliés. Christophe de Olid occupa la chaussée de Coyóhuacan, et Gonzalo de Sandoval prit position du côté du nord. Il était sans cesse attentif à empêcher

l'ennemi de ravitailler la place et d'y introduire des armes et des troupes.

Quand tout fut prêt, on convint d'attaquer la ville d'un commun accord et de s'efforcer de s'en rendre maître; Cortès et Ixtlilxôchitl, par la chaussée que l'on appelle aujourd'hui de Saint-Antoine; Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval, chacun de leur côté. Christophe de Olid, la moitié des Espagnols et quelques chefs indiens qui lui étaient restés avec quinze mille alliés, eurent ordre d'occuper la route de Culhuacan pour empêcher qu'il n'entrât des secours du côté de Xochimilco et des autres pays amis des Mexicains. Les brigantins et les canots se rangèrent des deux côtés de la chaussée afin de protéger les flancs des alliés.

De très-bon matin, Cortès s'avança avec deux cents Espagnols, et Ixtlilxôchitl à la tête de huit mille guerriers; mais déjà les assiégés étaient sur leurs gardes, bien armés, et préparés à faire une vigoureuse défense. Ils avaient

coupé la chaussée en travers, et ils l'avaient creusée assez profondément pour qu'il fût impossible de passer.

Ixtlilxôchitl, qui avait avec lui vingt mille hommes pour ouvrir les routes et combler les mauvais pas, ordonna de remplir cette excavation avec des pierres et des fascines, ce qui fut fait en un moment, quoiqu'avec beaucoup de peines; car les ennemis lançaient de l'autre côté une grêle de flèches et de pierres. Ce travail étant achevé, nos troupes passèrent du côté opposé; le combat commença, et en quelques heures les Mexicains furent vaincus : on les poursuivit jusqu'à l'entrée de la ville. Ils se fortifièrent si bien dans une grande tour qui était auprès d'un pont fort élevé, que les nôtres ne pouvaient pas les en chasser. Les brigantins et les canots attaquèrent la tour par eau, et peu d'heures après, grâce à ce secours qui fut très-utile, on l'emporta. Alors toute l'armée passa de l'autre côté sur les brigantins et les canots. La plu-

part des naturels traversèrent à la nage. Ixtlilxôchitl ordonna à ses travailleurs de barricader ce pont avec des pierres et des démolitions; lui, Cortès et les siens s'avancèrent jusqu'à une muraille où commençait une des principales rues qui était très-large; ils s'en emparèrent et poursuivirent les Mexicains jusqu'à un autre pont qui était enlevé comme les autres. Des ennemis traversèrent sur une seule poutre; un grand nombre passèrent à la nage. Dès qu'ils furent sur l'autre bord ils retirèrent la poutre. Les nôtres étant arrivés, Ixtlilxôchitl envoya chercher la moitié de ses gens qui venaient de terminer l'autre pont. Ils commencèrent aussitôt la même opération à celui-ci; un grand nombre de soldats les aidèrent, malgré le danger qui était extrême. L'ennemi en tuait considérablement à coups de flèches et de pierres qu'il lancait du haut des terrasses, des maisons. Les Espagnols protégeaient à coups de mousquets et d'arquebuses les travailleurs qui étaient très-nombreux.

On tira deux coups de canon qui firent un mal considérable aux assiégés. Une partie de l'armée passa de l'autre côté et attaqua les Mexicains : ceux-ci furent bientôt mis en fuite. Au même moment, le pont étant achevé, tout le reste de l'armée traversa, poursuivit l'ennemi jusqu'à un pont qui est près d'une des grandes places de la ville. Les nôtres pénétrèrent dans les maisons sans éprouver beaucoup de perte, quoiqu'il y eût un grand nombre d'ennemis. Cependant on ne cessa de combattre jusqu'à ce qu'on les eût mis en fuite un à un. Les assiégeants les poursuivirent jusqu'au grand temple de Huitzilopoxtli, pénétrèrent dans la cour, la firent évacuer, tuèrent tous ceux qui résistèrent, montèrent à la tour, et renversèrent un grand nombre d'idoles, surtout dans le grand sanctuaire où était Huitzilopoxtli. Cortès et Ixtlilxôchitl arrivèrent tous deux en même temps et s'emparèrent de l'idole. Cortès prit le masque d'or qu'elle avait sur la figure, et les pierres précieuses qui y étaient enchâs-

sées. Ixtlilxôchitl coupa la tête de cette statue, que peu d'années avant il adorait comme un dieu. Tout cela ne se fit pas sans danger ; les ennemis leur lançaient continuellement une nuée de pierres et de flèches, et une multitude de chefs mexicains défendirent courageusement leurs divinités, jusqu'à ce qu'ils eussent été chassés des sanctuaires des temples ; car Quauhtemoc avait fait de vifs reproches à ses sujets d'avoir pris la fuite devant les fils du soleil, et d'avoir abandonné leurs dieux. Les assiégés, s'étant réunis en aussi grand nombre qu'ils purent, attaquèrent les nôtres et se battirent si vaillamment qu'ils les mirent en fuite. Cortès et Ixtlilxôchitl les retinrent quelque temps en combattant à leur tête ; Ixtlilxôchitl tua même le général des Mexicains, qui était armé d'une lance espagnole que quelques jours avant il avait prise à un chrétien qu'il avait tué. Ixtlilxôchitl le renversa de trois coups d'épée, lui fendit la tête en deux d'un coup de massue, et lui coupa une oreille.

Les ennemis, ayant vu tomber leur général, entrèrent dans une telle fureur et chargèrent nos guerriers avec tant de violence, qu'ils les refoulèrent jusque dans la place. Ceux-ci rentrèrent dans le temple; cependant, voyant qu'il était tard, ils retournèrent à leur camp. Ixtlilxôchitl fit brûler les maisons qui se trouvaient dans la rue où il passait. En se retirant l'on chargea les Mexicains si vigoureusement, qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns. Comme les ponts étaient gardés, les nôtres effectuèrent facilement leur retraite. Alvarado, Sandoval et les chefs amis combattirent ce jour-là avec beaucoup de valeur, ils se rendirent maîtres de plusieurs ponts et de plusieurs murailles.

Le lendemain, Ixtlilxôchitl reçut un secours de cinquante mille hommes, tous Aculhuas, ses sujets, que lui avait envoyés son frère Ahuexpitzactzin. Il en garda trente mille pour lui, en expédia dix mille à Alvarado et à ses alliés, qui était sous le commandement

de Quahutliztactzin. Gonzalo de Sandoval en reçut dix mille, car tous se trouvaient dans une position difficile. Ixtlilxôchitl ordonna aux blessés et à ceux qui étaient hors de combat de se rendre à Tezcoco pour se faire guérir; ils étaient en tout cinq mille.

Quelques historiens, surtout les Espagnols, ont écrit qu'Ixtlilxôchitl s'était présenté d'après l'ordre de son frère Tecocoltzin à la tête de cette armée de cinquante mille hommes; ceci est tout à fait inexact. Don Alonzo Axayaca, les peintures, les relations des naturels, et particulièrement une que je possède en langue toltèque, ou bien en mexicain, comme on dit aujourd'hui, prouvent le contraire. Cette relation est signée par tous les principaux vieillards de Tezcoco, confirmée et certifiée par la plupart des chefs et des plus anciens habitants de ce pays. Tecocoltzin n'existait déjà plus. Je suis ces autorités dans la rédaction de cette histoire, parce que ce sont les plus véridiques; et parce que les au-

teurs de ces écrits et de ces peintures se trouvèrent présents dans ces circonstances. Plusieurs d'entre eux que j'ai connus dans un âge fort avancé, et qui sont morts il y a peu de temps, m'ont conté de vive voix comment l'affaire s'était passée, et c'est tel que je l'ai rapporté. Lorsque Cortès et ses alliés partirent de Tezcoco, Ixtlilxôchitl vint avec lui, il se trouva pendant les quatre-vingts jours que dura la guerre de Mexico sans s'absenter un seul jour. Il était constamment en tête comme un chef valeureux, et il exposait souvent sa vie pour protéger les Espagnols contre leurs ennemis les Mexicains. Sans lui, sans ses frères, ses parents et ses sujets, dans plusieurs circonstances on aurait tué tous les chrétiens sans qu'un seul échappât; et je suis fort étonné que Cortès, dont ce prince était le plus grand ami, l'allié le plus loyal qu'il eût jamais, que Cortès, dis-je, qui n'a conquis que par l'aide et le secours de ce prince, n'ait point parlé de lui, de sa bravoure et

de ses actions héroïques aux auteurs et aux historiens, afin d'empêcher que sa mémoire ne fût ensevelie dans l'oubli, lui qui ne reçut pas la moindre récompense du chef espagnol (1). Non-seulement il lui a ravi tout ce qu'il avait hérité de ses ancêtres, mais encore on a dépouillé ses descendants de quelques maisons et d'un peu de terre où ils vivaient. Je suis certain que si l'empereur notre maître en eût été instruit, il aurait confirmé Ixtlilxôchitl dans la possession de ce qui lui venait de ses pères, et même il lui aurait accordé les récompenses les plus signalées. C'est ainsi que personne n'a gardé le souvenir des Aculhuas de Tezcoco, et des principaux chefs, qui étaient tous d'une même famille. On ne se souvient que des Tlaxcaltèques, qui, d'après le rapport de tous les historiens, venaient

(1) Voilà comme le diable récompense ses bons serviteurs. Quoique cette digression soit ennuyeuse, on doit la pardonner à l'auteur, puisqu'elle contient des vérités importantes que nous ne devons pas laisser ignorer aux amis des Espagnols. (*Note de l'édit. mex.*)

plutôt pour voler que pour rendre des services, comme c'est évident. A Tezcoco même, et dans d'autres pays alliés des chrétiens, ils ont pillé les maisons, et spécialement les palais de Nezahualpilzintli; ils ont brûlé les plus beaux appartements qui s'y trouvaient, une partie des archives royales, et ce sont eux qui furent les premiers destructeurs des histoires de ce pays. Bien des personnes sont d'avis qu'on ne se souvient de ces gens-là que parce que partout où ils passaient ils ne cherchaient qu'à voler ce qu'ils trouvaient. On prétend que tout l'or qu'ils prenaient ils le donnaient aux Espagnols; qu'il en soit ainsi, néanmoins est-il vrai qu'ils s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main. S'ils protégeaient les chrétiens, les Aculhuas, la plupart des provinces et des villes qui dépendaient d'eux les protégeaient aussi; et ils n'agissaient pas de même : ils avaient pitié des femmes, des enfants, des vieillards qui défendaient leurs propriétés,

priaient qu'on leur en laissât la possession ; et que l'on se contentât d'avoir arraché la vie à leurs maris, à leurs pères ou à leurs enfants. Un grand nombre d'entre eux avaient à Mexico beaucoup de parents et d'alliés ; quelques-uns combattaient même contre leurs pères, leurs oncles, leurs frères, particulièrement Ixtlilxôchitl, ses frères, et les autres chefs qui se battaient contre ses propres frères, oncles et parents. Il est même arrivé souvent que pendant que ce prince se battait contre quelqu'un des siens, ses oncles, du haut des maisons, l'accablaient d'injures, l'appelaient traître à sa patrie et à sa famille, et lui adressaient d'autres reproches durs. Véritablement ils avaient raison; mais Ixtlilxôchitl combattait sans répondre, parce qu'il préférait l'amitié et le salut des chrétiens à tout le reste. Le roi Quahutemoc en était désespéré, il ne pensait plus pouvoir vaincre les Espagnols; Cohuanacoxtzin, roi de Tezcoco, et qui n'en avait que le titre, était de la même

opinion, ainsi que Tetlepanquetzatzin, souverain de Tlacopan ; car Tezcoco, ses provinces et ses villes étaient du parti des chrétiens, comme on l'a vu dans cette histoire, et comme on le verra encore par la suite. On doit considérer aussi que Chalco, Quaunahuac, Itzocan, Tepeaca, Tolantzinco, d'autres royaumes et d'autres provinces s'allièrent aux nôtres lorsque Tlaxcalan, et Huexotzinco (1), qui dépendaient du royaume de Tezcoco, comme le prouvent les historiens, eurent consulté Tezcoco, leur chef-lieu, avant de prendre parti pour les chrétiens. Tecocoltzin et Ixtlilxôchitl furent aidés par ces naturels, qui leur obéirent en tout, comme aux fils de leur roi Nezahualpiltzintli ; c'est une chose certaine, et les écrivains s'accordent à dire, que, si ces pays n'avaient pas été soumis à Tezcoco, il aurait été impossible de les attirer à notre parti ; et si quelques-uns seulement s'étaient montrés

(1) L'historien peut se tromper ici, Tlaxcalan était aussi indépendant de Mexico que de Tezcoco (*Note de l'édit. Mex.*).

pour nous, il en serait né des dissensions qui auraient causé de grands malheurs.

Deux jours après que les cinquante mille hommes furent arrivés de Tezcoco, les habitants de Xochimilco, et d'autres villes de la nation Otomi, vinrent offrir à Cortès leurs secours, et les objets nécessaires pour la guerre. Ils prièrent Ixtlilxôchitl d'intercéder près du chef espagnol pour qu'il oubliât le passé. Ce prince lui parla dans ce sens, lui fit entendre que ces gens deviendraient ses alliés, et qu'ils pouvaient rendre de grands services parce qu'ils habitaient les lacs et qu'ils avaient beaucoup de barques. Cortès accepta cette proposition avec beaucoup de plaisir; il leur dit de retourner chez eux, de revenir dans trois jours à son camp avec le plus de monde qu'ils pourraient rassembler, et d'amener tous leurs canots, parce que l'on combattrait sur les brigantins et sur les embarcations de Tezcoco et de Ixtapalapan, dans les canaux et dans les lacs. Les Indiens se conformèrent aux ordres

de Cortès; et, le jour convenu, tous furent réunis au camp. Depuis lors, chaque soir ils sortaient dans le lac et rôdaient autour de la ville, pour voir si l'on introduisait des vivres. Dans ces expéditions ils tuaient ou faisaient prisonniers les gens qui conduisaient des provisions, et ils s'en emparaient

L'on ne se battait pas depuis cinq jours, l'ennemi avait profité de ce repos pour ouvrir les passages que les nôtres avaient encombrés; il avait construit des enceintes et des remparts meilleurs que les premiers; la place était fournie de troupes, de munitions, et les Mexicains nous attendaient de pied ferme. Cortès et Ixtlilxôchitl, après avoir entendu la messe, sortirent de leur camp avec toute l'armée; ils s'avancèrent par terre et par eau contre la ville; les autres généraux en firent de même de leur côté. Quand on fut au premier pont, les alliés passèrent sur des brigantins et dans des canots; ils commencèrent l'attaque, s'emparèrent du pont et d'une mu-

raille, et repoussèrent les Mexicains jusqu'à un autre pont, où ceux-ci se fortifièrent. Nos troupes l'emportèrent encore, mais avec beaucoup de peine, et elles poursuivirent les assiégés de pont en pont jusqu'à la place. Ixtlilxôchitl ordonna à ses deux mille travailleurs de combler l'intervalle des ponts et d'ouvrir le chemin. Presque toute la journée fut employée à cette opération par Cortès, Ixtlilxôchitl et ses soldats. Un grand nombre d'Indiens furent tués de notre côté, et plusieurs Espagnols périrent dans des embuscades; cependant on combattit si vigoureusement pendant quelques heures, qu'on força les assiégés de se retirer dans les maisons et dans les temples, où ils se fortifièrent.

Au nombre de ceux qu'Ixtlilxôchitl vainquit ce jour-là, était un chef son parent, homme très-brave, qui mourut à la porte du temple principal. Ixtlilxôchitl enleva au vaincu une épée espagnole, que ce dernier avait prise à un chrétien qu'il avait fait prisonnier et tué.

Quelques jours avant, ce chef s'était battu à la tête des Mexicains, avec beaucoup de vaillance; mais ayant reçu quelques blessures non mortelles, il avait pris la fuite et s'était retranché dans le palais de son frère Cacamatzin avec beaucoup d'autres chefs. Ixtlilxôchitl avait voulu inutilement pénétrer pour le prendre et le tuer. Il avait trouvé une forte résistance à la porte; plusieurs personnes qui voulaient l'empêcher d'entrer tombèrent sous ses coups; enfin voyant qu'il ne réussirait pas, et que les siens le pressaient d'aller secourir les Espagnols qui se battaient chaudement, il avait abandonné son entreprise et était retourné au secours des chrétiens. Ceux-ci incendièrent les palais de Axáyaca et la maison des Oiseaux (*la casa de las Aves*) (1), ce que les Mexicains virent avec une vive douleur, puis ils revinrent au camp. Les assiégés les poursuivirent dans leur retraite, et

(1) *Voyez* à l'appendice la pièce n° VI.

tuèrent un grand nombre de Tlaxcaltèques, qui étaient restés en arrière chargés de butin.

Le lendemain, avant la pointe du jour, les nôtres entendirent la messe et marchèrent contre la ville. Quoiqu'il fût de bien bonne heure, les ponts étaient déjà débarrassés des fascines qui les encombraient; la chaussée avait été coupée dans beaucoup d'endroits, comme les Mexicains en avaient l'habitude. Ils ne s'étaient pas reposés cette nuit-là, et le roi Quauhtemoc avait assisté en personne au travail. Aussi nos troupes ne purent-elles emporter que deux ponts, avec bien du mal; et presque toutes les munitions furent consommées. Les Mexicains poursuivirent les alliés aussitôt qu'ils apprirent que ceux-ci battaient en retraite, et ils leur firent éprouver quelques pertes. Dans la journée Alvarado et Quauhtliztactzin forcèrent deux ponts; ils brûlèrent quantité de maisons, et taillèrent en pièces une multitude d'ennemis.

Les habitants de Cuitlahuac, de Mizquic, de Culhuacan, de Mexicalzinco et de Huitzilopoxco vinrent le même jour offrir leur alliance à Cortès, et prier Ixtlilxôchitl de défendre à ses troupes, et surtout aux habitants de Chalco, de les maltraiter, car chaque jour ceux-ci les pillaient. Ixtlilxôchitl envoya dire aux chefs de Chalco de recommander à leurs gens de guerre d'épargner ces naturels, puisqu'ils étaient alliés et amis des enfants du soleil. Il ordonna aux nouveaux arrivés de construire des maisons sur toute la chaussée pour le logement de l'armée, et principalement pour les Espagnols, car le temps des grandes eaux approchait; d'apporter des vivres et des présents pour Cortès, et d'amener tous les canots qu'ils pourraient réunir.

Cortès donna l'ordre aux brigantins, aux canots de Tezcoco et à tous ceux du lac d'eau douce de bloquer Mexico, de porter l'incendie partout, de faire prisonniers et de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient; puis il entra

dans la ville avec Ixtlilxôchitl et son armée. Il essaya de s'emparer de la rue de Tlacopan, afin de pouvoir faire sa jonction avec Alvarado, ce qui devait être extrêmement avantageux; il ordonna à cet officier et à Sandoval d'agir de concert avec lui pour gagner le plus de terrain possible. Cortès ne put emporter que trois ponts dans toute la journée; il revint aussitôt reprendre sa position. Le lendemain il se dirigea sur Mexico et vers la même rue, il s'empara d'une grande partie de la place, mais avec beaucoup de peine.

Ixtlilxôchitl tua un autre chef ennemi, et il lui enleva une épée que ce Mexicain avait prise à un Espagnol qu'il avait vaincu quelques jours avant.

Alvarado résolut de pénétrer ce jour-là par la place de Tlaltelulco. Il exécuta son projet à la tête de cinquante Espagnols. Les assiégés l'attaquèrent à son arrivée, et si Quauhtlizcatzin n'était pas survenu avec les siens, aucun d'eux n'aurait échappé. Malgré ses efforts,

quatre Espagnols furent pris par l'ennemi; on les sacrifia sous les yeux de leurs compatriotes; les autres se retirèrent comme ils purent : cette affaire coûta la vie à un grand nombre de nos alliés. Le lendemain Cortès fit marcher son armée contre la place sans obtenir de résultat signalé, il donna l'ordre à tous les chefs, aux brigantins et aux canots d'attaquer chacun de son côté.

Le jour étant venu, il divisa son armée en trois corps pour qu'elle pût marcher par trois rues différentes qui conduisaient à la place. Le trésorier, à la tête de soixante Espagnols, de huit cavaliers, de vingt mille sujets d'Ixtlilxôchitl et d'un grand nombre de travailleurs chargés de combler les canaux, les ponts et d'abattre les maisons, pénétra par une rue. Jeorge de Alvarado entra par une autre avec André de Tapia, quatre-vingts Espagnols, et plus de douze mille alliés qu'Ixtlilxôchitl avait fournis. On laissa à l'entrée de cette rue deux pièces d'artillerie, huit

cavaliers et quelques-uns de nos alliés. Cortès, Ixtlilxôchitl, cent Espagnols et huit mille auxiliaires tous bien armés, s'avancèrent par une troisième rue : l'on attaqua l'ennemi en même temps et l'on obtint de grands succès. Dans cette occasion Ixtlilxôchitl asséna un coup d'épée à un capitaine mexicain, et il lui coupa les deux cuisses en même temps. On tua un grand nombre d'ennemis, on s'empara des maisons et des ponts, jusqu'à la grande place, sans épargner personne, si bien que ce jour-là on croyait que Mexico serait pris. Le corps qui était sous les ordres du trésorier poussa jusqu'à Tlaltelulco; mais il abandonna un pont avant de le bien combler : il était situé où est aujourd'hui Saint-Martin, dans le quartier de Tlaltelulco. Cortès qui venait après lui s'avança avec les siens, tandis qu'Ixtlilxôchitl restait à l'arrière-garde pour tenir tête aux Mexicains. Pendant que le chef des Espagnols passait le mauvais pas, il trouva le trésorier qui battait en retraite

de son côté. Une grande partie de ses troupes avait été massacrée, et les alliés avaient souffert des pertes considérables. Le porte-drapeau avait eu les bras coupés, et l'étendard royal était tombé au pouvoir de l'ennemi. Quarante Espagnols environ avaient été tués ou faits prisonniers.

Cortès, voyant l'acharnement des ennemis, trouva convenable de prendre aussi la fuite; mais lorsqu'on arriva au passage difficile, on n'osa le franchir qu'en se mettant à la nage, ou en se tenant l'un l'autre par la main. Ixtlilxôchitl qui survint ordonna aux siens de tenir tête à l'ennemi, il courut donner la main à Cortès, le retira de l'eau, et coupa le bras à un Mexicain qui allait trancher la tête au général espagnol. C'est à tort que quelques Espagnols ont compté ce fait tout différemment, et qu'ils l'ont fait représenter suivant leur version sur la porte principale de l'église de Saint-Jacques Tlaltelulco. Ce fut un religieux, qui devait être un parent d'Olea, qui fit

peindre ce fait tout autrement qu'il ne s'est passé. On y voit Olea couper les bras au Mexicain qui veut prendre ou tuer Cortès, et retirer ce chef de l'eau. On dira ce que l'on voudra, la vérité est qu'Ixtlilxôchitl sauva la vie à Cortès et qu'il lui fit de vifs reproches de ce qu'il s'était tant exposé. Il lui dit qu'à l'avenir il ne devait jamais marcher sans être accompagné d'un grand nombre d'alliés, parce que du moins ceux-ci pourraient soutenir les Espagnols, qui étaient en petit nombre, et que la perte d'un seul des leurs était plus considérable que celle de cinq cents de ses sujets.

Au moment où Ixtlilxôchitl retirait Cortès de l'eau, il reçut une pierre à l'oreille gauche qui manqua de lui fendre la tête et de lui faire jaillir la cervelle. Se voyant blessé, il prit un peu de terre, l'introduisit dans sa blessure et se débarrassa des armes blanches qu'il portait toujours, il se mit tout nu, ne conserva qu'un petit morceau de draperie qui lui couvrait les

parties inférieures, un bouclier rond et une massue; puis, avec ce courage qui lui était propre, il se précipita sur l'ennemi, se battit avec fureur, fit un carnage effroyable, et parvint jusqu'au général mexicain, qui était très-brave. Ces deux chefs combattirent l'un contre l'autre pendant plus d'un quart d'heure, les ennemis lancèrent à Ixtlilxôchitl une flèche qui lui traversa le bras droit, il reçut au genou gauche un coup de pierre qui ne le blessa pas grièvement, mais qui excita sa fureur. Sa blessure redoubla son courage, il chargea le général avec plus d'impétuosité, lui enleva son épée, et le blessa dans plusieurs endroits. Se voyant dans cet état, le vaincu prit la fuite le mieux qu'il put; Ixtlilxôchitl le poursuivit jusqu'au temple de la déesse Maquilxuchitl, où ce chef se retrancha avec les siens, et il fut impossible de s'emparer de sa personne.

Ixtlilxôchitl, en retournant où était Cortès, aperçut un chef mexicain qui venait à lui : comme celui-ci le voyait avancer avec beau-

coup de peine à cause de ses blessures, il pensa qu'Ixtlilxôchitl ne l'attaquerait pas, il l'accabla d'injures. Ce dernier ne répondit pas, il ordonna aux siens de le laisser combattre seul tant qu'il pourrait se défendre; et, quoique blessé au bras, il asséna à ce chef, avec l'épée qu'il avait prise au général, un coup si violent à la ceinture, qu'il le coupa en deux. Ne pouvant plus supporter la douleur de la flèche qu'il avait toujours dans le bras, il l'arracha, pressa avec soin sa blessure, et ses soldats lui appliquèrent certains médicaments qui le guérirent en peu de jours.

Il rejoignit, dans la rue de Tlacopan, Cortès qui battait en retraite avec bien de la peine, car les ennemis le poursuivaient vigoureusement; tous deux se retirèrent comme ils purent dans leur camp, après avoir perdu deux mille alliés. Quarante Espagnols, qui avaient été faits prisonniers, furent sacrifiés le même jour dans le temple de Tlaltelulco; trois autres furent brûlés, et plus de trente

mis hors de combat. On perdit un grand nombre de canots, et peu s'en fallut que les brigantins fussent détruits. Le capitaine et le pilote d'un de ces bâtiments furent blessés : le premier mourut de ses blessures. Alvarado perdit quatre Espagnols et plusieurs alliés ; cette journée fut désastreuse.

Cortès, Ixtlilxôchitl et les siens passèrent une nuit des plus tristes et souffrant de leurs blessures ; car Cortès lui-même avait été blessé à la cuisse. Les Mexicains étaient si joyeux de la victoire signalée qu'ils avaient remportée, qu'ils ne dormirent pas de la nuit. Ils se livrèrent à leurs danses et à leurs divertissements, illuminèrent les terrasses de leurs maisons et de leurs temples, jouèrent de la trompette, battirent le tambour, et donnaient d'autres signes de leur joie. Ils ouvrirent de nouveau les canaux et les ponts. Quauhtemoc envoya des ambassadeurs dans tous les environs, pour donner avis du succès qu'il avait obtenu ; il fit demander des troupes et des secours pour

mettre fin à cette guerre et exterminer les Espagnols.

Le jour suivant Cortès et Ixtlilxôchitl ne voulant pas témoigner de faiblesse, marchèrent contre la ville à la tête de leur armée, combattirent un peu, et lorsqu'ils furent arrivés au premier pont ils revinrent sur leurs pas.

Le surlendemain de cette défaite, des ambassadeurs de Quauhnahuac vinrent dire à Ixtlilxôchitl que les habitants de Malinalco et de Cuixco leur faisaient la guerre, et ils le prièrent d'envoyer des secours dans leurs villes les plus voisines, et d'obtenir de Cortès quelques Espagnols pour les défendre. Celui-ci donna l'ordre à André de Tapia de partir avec quatre-vingts fantassins, dix cavaliers, de s'emparer de ces provinces dans dix jours, terme qu'il avait fixé, et de revenir à Mexico. Le capitaine Tapia se mit en route avec ces ambassadeurs. Ixtlilxôchitl fit prier les villages voisins de leur prêter secours. Les envoyés de Quauhnahuac rassemblèrent quarante mille

hommes et marchèrent sur Malinalco avec André de Tapia; mais, avant d'y arriver, ils furent atteints par l'armée ennemie, qui fut taillée en pièces et poursuivie jusqu'à la ville qui était très-importante : les nôtres revinrent à Mexico.

Deux jours après, d'autres messagers arrivèrent de Toluca, ils se plaignirent vivement des Matlaltzincas, leurs voisins, qui leur faisaient beaucoup de mal, et qui les avaient empêchés de faire parvenir un secours qu'ils envoyaient aux nôtres. Cortès le crut facilement, car les Mexicains lui avaient envoyé dire que les Matlaltzincas, qui étaient des hommes très-braves, allaient arriver et qu'ils tailleraient en pièces les Espagnols. Cortès donna donc l'ordre à Sandoval de marcher contre eux, avec dix-huit cavaliers, cent fantassins et un grand nombre d'alliés fournis par Ixtlilxôchitl, et qui formaient soixante mille hommes avec les guerriers de Toluca. Après trois jours de marche, Sandoval attei-

gnit l'ennemi sur la rive opposée du fleuve Chicuhnauhtla. Ils étaient chargés de maïs et d'autres provisions qu'ils avaient prises dans un village qu'ils venaient de brûler. On les attaqua, l'affaire dura quelque temps, ils furent mis en fuite et regagnèrent leur ville, qui était à deux lieues de là. On leur tua deux mille hommes dans la retraite. Quand on fut arrivé à Malinalco, on mit le siége devant la ville; les habitants se défendirent jusqu'à ce que les femmes eussent gagné une hauteur élevée, alors ne pouvant plus tenir tête à l'ennemi, et leurs femmes et leurs biens étant en lieu de sûreté, ils prirent la fuite. Les nôtres entrèrent dans la place, la pillèrent complétement, brûlèrent les temples, les maisons, et y passèrent la nuit. Le lendemain ils gagnèrent la hauteur, mais ils n'y trouvèrent personne; ils s'avancèrent vers un village ennemi, le chef leur ouvrit les portes, les reçut, les pria de ne point ravager le pays, promettant de faire en sorte que les habitants de Matlaltzinco, de

Malinalco, de Cochizco et des autres villes qui dépendaient de Mexico, feraient leur soumission. Sandoval se montra satisfait, ne commit aucun dégât et revint sous Mexico. Le chef indien amena à Cortès les caciques de Matlaltzinco et de Malinalco pour leur faire obtenir leur pardon : ils offrirent leur secours pour le siége de Mexico. Cortès se montra fort satisfait et les engagea à tenir leurs promesses, ce qu'ils firent en fournissant des troupes, des vivres et d'autres objets.

Pendant que l'on faisait la conquête de Matlaltzinco, de Malinalco et des autres provinces, les nôtres avaient suspendu les hostilités; aucun événement important n'avait eu lieu, cependant les naturels avaient de temps en temps quelques escarmouches avec les Mexicains. Cortès, d'un commun accord avec Ixtlilxôchitl et les principaux chefs, ordonna que toutes les maisons dont on s'emparerait seraient abattues de fond en comble. Ixtlilxôchitl envoya donc l'ordre à Tez-

coco, aux autres royaumes et provinces qui en dépendaient, et surtout aux plus voisines, d'envoyer tous les travailleurs avec leurs outils pour que ce projet fût mis à exécution le plus promptement possible. Quatre jours après le retour de Sandoval à Mexico, ils arrivèrent au nombre de plus de cent mille; quand tous furent réunis on somma les Mexicains de se rendre; mais ceux-ci le refusèrent absolument. Ils avaient fait tous les préparatifs nécessaires, des tas de pierres avaient été amassés sur les places et dans les rues pour empêcher la marche des chevaux, d'autres moyens de défense avaient été employés. Cortès, Ixtlilxóchitl et leur corps d'armée commencèrent à battre la rue principale qui conduit à la grande place, en démolissant les maisons et en combiant les ponts. Les assiégés demandèrent à capituler, mais c'était une ruse; on suspendit les hostilités, l'on s'informa où était le roi. Ils répondirent qu'ils avaient été le chercher. Les nôtres l'attendaient depuis

quelque temps, lorsque tout d'un coup les ennemis leur lancèrent une grêle de flèches, de pierres et de javelots; alors nos troupes les chargèrent, emportèrent une muraille importante, pénétrèrent dans la place, et s'emparèrent d'une pierre avec laquelle on arrêta l'eau des canaux et des aqueducs qui furent interceptés dans cette rue; si bien que les ennemis ne purent plus les ouvrir. On détruisit autant de maisons que l'on put. L'instant de la retraite étant arrivé, on retourna au camp; les jours suivants furent employés à des opérations semblables, pendant qu'Ixtlilxôchitl combattait contre l'ennemi. Il s'empara de son frère Cohuanacoxtzin, qui était alors général des Mexicains, et il le livra à Cortès (1). Celui-ci le fit enchaîner et environner d'une garde nombreuse. Quauhtemoc et les Mexicains en ressentirent la plus grande dou-

(1) Action abominable mais bien digne d'Ixtlilxôchitl, dont la conduite est un tissu de crimes contre sa patrie... (*Note de l'éd. mex.*)

leur, car avec ce chef ils perdirent tout espoir de salut. Les Aculhuas, ses vassaux, qui avaient pris les armes en sa faveur, et qui étaient à Mexico, passèrent dans les rangs de Ixtlilxôchitl.

Cortès fit ensuite préparer une embuscade dans laquelle on tua six cents Mexicains, et l'on en fit deux mille prisonniers. Les assiégés conçurent alors la plus grande terreur des nôtres qui s'emparèrent d'un grand nombre de maisons et de temples. Pendant que les travailleurs étaient occupés à abattre un de ces édifices, les Espagnols trouvèrent dans un tombeau une quantité d'or considérable. Ixtlilxôchitl, les chefs et les braves de son armée firent, dans la journée, des exploits aussi remarquables que ceux dont nous avons déjà parlé; je ne les détaillerai pas afin d'éviter les longueurs.

La nuit suivante deux Mexicains, mourant de faim, vinrent trouver Ixtlilxôchitl, qui les reçut avec joie. Il apprit d'eux tout ce qui se

passait dans la ville; les malheurs, la famine, la peste, qui tourmentaient les habitants. La nuit, et à des heures inaccoutumées, ils allaient pêcher, ramasser des herbes et des écorces d'arbres pour se nourrir. Ixtliltxôchitl, en ayant connaissance et sachant quels étaient les endroits par où les Mexicains sortaient, en donna avis à Cortès. Les brigantins et les canots reçurent l'ordre de bloquer la place, des espions furent apostés pour prévenir lorsque les assiégés sortiraient. Cortès prit cent Espagnols, quinze chevaux, et Ixtlilxôchitl quarante mille hommes, et, ayant été avisés par les espions, ils tombèrent un matin sur les malheureux Mexicains; les brigantins et les canots firent de même, et, comme les ennemis étaient désarmés, on en tua près de mille et on en prit un nombre considérable. Ceux qui gardaient la ville jetèrent des cris et firent mine de vouloir marcher contre les nôtres, mais ils n'osèrent pas l'entreprendre.

Le lendemain, qui était le deuxième jour de

la semaine nommée omexmalinalli, *esparto* (genêt), n° 2, le dix du mois de hueytecuyl-huitl, qui correspond au vingt-un juillet, veille de Saint-Jacques, patron d'Espagne, Cortès et Ixtlilxôchitl attaquèrent la ville à la tête de leur armée; ils s'emparèrent complétement de la rue de Tlacopan; détruisirent et brûlèrent les palais du roi Quauhtemoc et beaucoup d'autres habitations, de telle sorte que, des quatre parties de Mexico, il y en avait trois de prises, et les nôtres pouvaient faire leur jonction sans danger. Le corps d'armée de Cortès et de Ixtlilxôchitl communiquaient avec Alvarado et Tetlahuehuezquitzin. Quatre jours après, ayant brûlé un grand nombre de maisons et abattu leurs murailles, les alliés s'emparèrent des deux principaux temples de Tlaltelulco. C'étaient les deux points les plus importants, et néanmoins ils furent enlevés sans difficultés.

Ixtlilxôchitl, voyant qu'après cet échec les assiégés ne pouvaient plus se défendre, leur

dit de se rendre aux chrétiens à certaines conditions avantageuses; ils répondirent qu'ils ne voulaient avoir aucun rapport d'amitié avec eux, que les Espagnols ne pouvaient compter sur aucun butin, parce qu'ils brûleraient tout ce qu'ils possédaient ou le jetteraient à l'eau (ils l'ont fait réellement), et que, quand il ne resterait d'eux qu'un seul homme, il mourrait pour la défense de sa patrie. Ils ajoutèrent beaucoup d'autres raisons. Ixtlilxôchitl, ayant connaissance de leurs intentions, en fit part à Cortès, et lui dit qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer, et qu'il fallait poursuivre son dessein.

On resta quatre jours sans combattre, quoique l'on eût appris que les habitants s'occupaient à construire une catapulte : au bout de ce terme on pénétra dans la ville, on trouva les rues remplies de femmes, d'enfants, de vieillards et de malades mourant de faim. Cortès et Ixtlilxôchitl défendirent qu'on leur fît aucun mal. La noblesse et les guerriers étaient

sur les terrasses des maisons : ils n'avaient point d'armes; car c'était au commencement du mois nommé micailhuitzintli, à l'époque d'une fête religieusement observée, et qui tombe ordinairement le 7 du mois d'août. On les somma de se rendre; ils répondirent qu'on ne pouvait traiter d'affaires ce jour-là, qu'on en parlerait le lendemain, parce qu'ils célébraient la fête des enfants qu'ils avaient perdus. Cortès et Ixtlilxôchitl l'ayant appris, donnèrent l'ordre à Alvarado et à Tetlahuehuezquitzin d'attaquer un quartier très-fort, composé de plus de mille maisons, et dont on était sur le point de se rendre maître; ils promirent de les soutenir, et on commença l'attaque. Les habitants se défendirent longtemps avec beaucoup de valeur; mais, ne pouvant soutenir la fureur des assiégeants, ils abandonnèrent leurs maisons, et battirent en retraite après avoir tué plus de douze ou treize mille hommes. Ce jour-là les Espagnols ne donnèrent qu'au commencement de l'action, ils se retirèrent et

laissèrent combattre leurs alliés. Ixtlilxôchitl lui-même fit de sa main plus de cent hommes prisonniers, il en tua un grand nombre, entre autres vingt chefs que l'on reconnut à leurs armes. Quand le quartier où était Quauhtemoc fut emporté (1), c'était le seul qui restât de la ville, il y avait tant de maisons détruites, qu'à peine trouvait-on une place pour poser le pied. Les rues étaient encombrées de morts et de malades, enfin l'on ne marchait que sur des cadavres. Le jour suivant la partie de la place qui tenait encore fut attaquée : elle équivalait au huitième de la ville. Quand on y fut arrivé, les habitants appelèrent Cortès et Ixtlilxôchitl, et leur firent les reproches les plus vifs, leur disant de mettre un terme à la destruction. Ils adressèrent à Cortès ces paroles rapportées par les chroniqueurs espagnols : « Ah, capitaine Cortès! puisque tu es fils du » soleil, pourquoi n'obtiens-tu pas de ton père

(1) Ce souverain se trouvait dans l'endroit nommé el punto de Yacalulco, ou est aujourd'hui la paroisse de Sainte-Anne.

» qu'il mette un terme à nos malheurs ». Ce jour-là on ne tua que quelques personnes qui voulurent se défendre.

Le lendemain Cortès et Ixtlilxôchitl envoyèrent appeler un infant, qui était un oncle maternel de ce dernier, et ils le prièrent de traiter avec Quauhtemoc. Cet homme, qui avait été pris quelques jours avant par Ixtlilxôchitl, était blessé, il refusa d'abord cette mission, et il exposa à son neveu la volonté du roi; cependant il finit par se décider à partir. Les gardes le laissèrent entrer comme un de leurs chefs, mais aussitôt qu'il se fut acquitté de son ambassade il fut sacrifié. Les assiégés reçurent à coups de pierres et de lances les Espagnols qui l'accompagnaient, et ils protestèrent qu'ils préféraient mourir plutôt que d'accepter la paix. Ce jour-là l'on combattit très-chaudement et l'on perdit beaucoup de monde des deux côtés.

Le lendemain les nôtres retournèrent où les ennemis s'étaient retranchés; mais on at-

tendit qu'ils se rendissent avant de les attaquer. Ixtlilxôchitl se présenta avec Cortès devant une enceinte où était un grand nombre de ses parents, et il entra en pourparler avec eux. Ils répondirent qu'ils connaissaient très-bien les pertes qu'ils avaient faites, mais qu'ils voulaient obéir à leur souverain. L'entretien continua jusqu'à ce que les Mexicains, fondant en larmes, lui eussent dit qu'ils iraient demander au roi s'il voulait se rendre. Cette proposition ayant été faite plusieurs fois à ce prince, il répondit constamment qu'on aurait pu prendre ce parti plus tôt, qu'à présent tout était perdu.

Les envoyés retournèrent vers Ixtlilxôchitl et lui dirent que comme il était tard, le roi ne pouvait pas venir traiter avec Cortès; que le jour suivant, à l'heure du repas, il se présenterait certainement à la place pour conférer avec lui. Les alliés revinrent à leur camp, fort satisfaits de savoir que cette fois on pourrait prendre un arrangement. Le

lendemain de très-bonne heure on fit construire une estrade sur la place, pour pouvoir traiter des conditions de la paix; on y éleva un trône et l'on prépara un grand repas. Cependant le roi ne vint pas à l'heure convenue; cinq seigneurs : parmi lesquels était le gouverneur ou capitaine général du royaume, se présentèrent à sa place; ils venaient traiter de la paix. Ils dirent que leur maître étant malade, n'avait pu se présenter. Cortès les reçut, leur fit un excellent accueil, leur donna des présents; mais il refusa de traiter avec eux, disant que sans le roi on ne pouvait arrêter aucune convention. Ils retournèrent vers leur souverain qui leur dit que ce serait la plus lâche infamie à un roi de se présenter ainsi devant l'ennemi, qu'il ne devait y aller que les armes à la main et pour mourir. Il les renvoya dire à Ixtlilxôchitl d'assurer Cortès qu'il donnait sa parole de maintenir tous les engagements que ses ambassadeurs contracteraient, car c'étaient les plus grands

seigneurs du pays; qu'il ne voulait en aucune façon aller voir Cortès; que s'ils n'acceptaient pas ces propositions, ils n'avaient qu'à faire ce qu'ils voudraient, car il ne restait que fort peu de chose à détruire. Ixtlilxôchitl informa Cortès de tout ce qui se passait, et du message qu'il avait reçu du roi Quauhtemoc. Cortès envoya dire de nouveau que le jour suivant il se rendrait à la place, que là il attendrait le roi pour la dernière fois, et que s'il ne se présentait pas, il mettrait tout à feu et à sang sans épargner la vie de qui que ce fût. Les messagers rapportèrent à leur maître cette réponse de Cortès.

Le jour suivant, qui était le sixième du huitième mois, nommé Micaylhuitzintli, et que l'on appelle aussi macuili toxtli *conejo* (lapin), n° 5, et qui correspond au douze du mois d'août, jour de Sainte-Claire, vierge, Cortès se rendit à la place avec Ixtlilxôchitl et les autres seigneurs pour attendre le roi Quauhtemoc ainsi qu'il l'en avait fait préve-

nir. On y resta depuis le matin jusqu'à près de midi. Voyant que ce souverain ne se présentait pas et qu'on ne pouvait pas espérer qu'il vînt, Sandoval et tous les chefs qui l'accompagnaient reçurent l'ordre d'aller attaquer l'ennemi dans les canaux et dans le lac. Cortès et Ixtlilxôchitl combattirent dans les rues et sur les murailles. L'action avait commencé depuis peu de temps, lorsque les nôtres entrèrent presque sans résistance dans l'endroit le plus fort où les Mexicains s'étaient retranchés. Cinquante mille hommes furent tués ou pris. On exerça contre les Mexicains les plus horribles cruautés qu'on eût jamais vues dans ce pays. Les cœurs étaient brisés des cris des femmes et des enfants. Les Tlaxlactèques et les autres nations ennemies des Mexicains, vengeaient leurs haines passées de la manière la plus barbare, et pillaient tout ce qu'ils pouvaient prendre. Enfin, mais enfin seulement Ixtlilxôchitl et les siens eurent pitié de leur patrie et de leurs parents, ils em-

pêchèrent qu'on exerçât de telles barbaries contre les femmes et les enfants. Cortès et les Espagnols firent de même. A l'approche de la nuit, les alliés se retirèrent dans leur camp. Cortès, Ixtlilxôchitl et les autres chefs principaux tinrent conseil et décidèrent que le lendemain on emporterait le reste de la place. Ce jour-là, qui était celui de la fête de saint Hyppolite, on assiégea la dernière retraite de l'ennemi. Cortès et Ixtlilxôchitl marchèrent par les rues; Sandoval qui commandait les brigantins, attaqua du côté d'une petite lagune où on avait dit à Ixtlilxôchitl que le roi s'était réfugié sur des barques avec un grand nombre de troupes. Les guerriers, tristes et abattus, étaient sur les terrasses des maisons attendant leur dernier moment; les enfants, les vieillards et les femmes versaient des torrents de larmes. Les principaux personnages et la noblesse étaient dans des canots autour du roi et tous dans la plus grande confusion. Le signal étant donné, les nôtres attaquèrent

en même temps les derniers retranchements des Mexicains, ils combattirent avec tant de courage, qu'en peu d'heures ils furent emportés sans que l'ennemi conservât un pouce de terrain; nos brigantins et les canots assaillirent les embarcations, qui, ne pouvant soutenir le choc de nos soldats, s'enfuirent comme elles purent, et l'on se mit à leur poursuite. Garcia de Olguin, capitaine d'un brigantin, ayant appris d'un Mexicain qu'il avait fait prisonnier, que le roi était dans un canot auquel il donnait la chasse, le poursuivit jusqu'à ce qu'il l'eût atteint. Quauhtemoc, voyant qu'il était serré de près, donna l'ordre à ses rameurs de virer de bord et de se diriger contre Garcia, afin de combattre. Puis il prit son bouclier, sa macana, et se prépara à défendre sa vie; mais ayant aperçu que la force des ennemis augmentait, et voyant les arquebuses et les mousquets dirigés sur lui, il se rendit. Garcia de Olguin le conduisit à Cortès qui le

reçut avec beaucoup de courtoisie, enfin tel qu'un roi. Quauhtemoc prenant le poignard de Cortès, lui dit : « Capitaine, j'ai fait tous » mes efforts pour défendre mon royaume, » pour empêcher qu'il ne tombe entre vos » mains ; mais puisque la fortune m'a été con- » traire, ôtez-moi cette vie, et vous ferez bien : » vous mettrez ainsi un terme à l'existence » de la dynastie mexicaine, après avoir ruiné » ma capitale et massacré mes sujets. » Il ter- mina ce discours par quelques phrases fort tristes. Toutes les personnes présentes étaient consternées de voir ce prince dans cette po- sition. Cortès lui adressa des paroles de conso- lation et le pria d'ordonner aux siens de se rendre. Ce prince monta sur une tour élevée et leur dit de déposer les armes puisqu'il se trouvait au pouvoir de l'ennemi. Les guerriers qui étaient environ soixante mille, reste des trois cent mille qui avaient défendu Mexico, voyant le roi dans cette position, mirent bas

les armes et les plus illustres vinrent consoler leur souverain (1).

Ixtlilxôchitl, qui avait fait tout ses efforts pour prendre lui-même Quauhtemoc et qui n'avait pu y parvenir, parce qu'il était dans un canot qui n'allait pas si vite qu'un brigantin, réussit cependant à s'emparer de deux embarcations, montées par quelques princes

(1) Plusieurs discussions se sont élevées sur l'endroit où Quauhtemoc fut fait prisonnier. Le baron de Humboldt dit que d'après les recherches qu'il a faites avec le savant père Pichardo de la Profesa, il résulte que c'est dans un grand étang qui se trouvait entre la vigie de Peralvillo, la place de Tlaltilolco et le pont d'Amaxâc; cette opinion est confirmée par Ixtlilxôchitl, l'auteur de cette relation, qui fait mention d'un lac peu étendu qui se trouvait en cet endroit. C'était une petite anse où l'on s'embarquait pour Atzcapotzalco, ou bien un mouillage où s'embarquèrent aussi les rois Netzahualcoyotl et Ixcoatl, souverain de Mexico, lorsqu'à la tête de trois cent mille guerriers de Tezcoco et de Mexico ils marchèrent à la conquête de l'empire des Tecpanèques pour exterminer le tyran Maxtla. Il existe un grand nombre de fragments, de lances, de flèches obsidiennes, dans la plaine de Notre-Dame-des-Anges, et j'ai dans ma possession un talon de massue trouvé récemment dans cet emplacement: il est en forme de pointe cannelée dans l'intention de rendre les blessures incurables. En vérité cet endroit est horrible à voir,.... *et campos ubi Troja fuit*.....

Je me figure les génies de Las Casas, de Reynal, de Volney, assis sur ces amas de ruines, se livrant à de nombreuses ré-

et quelques seigneurs; c'était Tetlapanquetzatzin, héritier du royaume de Tlacopan, Tlacahuepantzin, fils et héritier de Mocthecuzoma, et beaucoup d'autres. La reine Papantzin Oxômoc, veuve du roi Cüitlahua et beaucoup d'autres dames étaient dans le même canot. Ixtlilxôchitl s'en empara et les conduisit à Cortès avec les nobles mexicains. Il fit transpor-

flexions et tenant ce discours : O douleur! voilà où finit la liberté mexicaine, malgré les plus grands efforts de valeur que son jeune et dernier souverain fit pour la défendre; c'est donc ainsi que les Espagnols ont répondu à la généreuse hospitalité qu'ils ont reçue de ces rois, et de ce peuple magnanime et hospitalier. Rien n'a pu étancher leur ardente soif de l'or, et leur avarice insatiable, plus grande encore que l'Océan qu'ils traversèrent pour opprimer des hommes naïfs qui leur étaient inconnus, et qui ne leur avaient jamais donné le moindre motif de plainte. Ni l'or versé à profusion, ni les caresses obligeantes et cordiales n'ont pu désarmer la rage de ces monstres vomis sur les côtes de Zempoalan. Chacun de ces Espagnols était-il possédé d'une légion de furies infernales, semblables à celles de Vespasien? Qu'est devenue l'ancienne grandeur de ce riche pays? qu'est devenue son abondance? où sont ses populations innombrables? Tout a disparu, il ne reste plus aujourd'hui que les traces de la cruauté espagnole. A partir du 12 août 1521, les Astèques et leur roi ont été plongés dans l'esclavage; celui-ci fut attaché à un instrument de torture, on le soumit à la question pour lui faire avouer où était l'or qu'on lui demandait comme une propriété espagnole. Le courage de ce prince à souffrir les ardeurs du feu, se joua de l'avarice de Cortès.

ter la reine et les autres dames à Tezcoco par une garde nombreuse qui les retint dans cette ville.

Suivant les histoires, les peintures et les relations, et particulièrement celle d'Alonso Axáyaca, le siége de Mexico dura quatre-vingts jours pleins. Sur les deux cent mille hommes du parti d'Ixtlilxôchitl et du royaume de Tez-

Ce conquérant, il est vrai, lui accorda la vie, mais c'était pour la lui enlever plus tard, en le pendant à un arbre. La présence de ce prince lui était insupportable, c'était un accusateur constant et inexorable. Les Mexicains marqués au front du sceau incandescent de l'esclavage espagnol, furent transportés au delà des mers, ou condamnés à travailler aux mines, à construire des édifices pour les Espagnols, ou à réparer cette même cité qui se présente aujourd'hui à nos regards, détruite par cinquante mille travailleurs. Depuis ce jour maudit, quel déluge de malheurs n'a pas tombé sur cette contrée! que de larmes n'ont pas été versées dans l'espace de trois siècles! Ces monstres de barbarie et d'ignorance, que d'entraves n'ont-ils pas mises aux sciences, aux arts, au commerce, à la navigation! Que d'efforts n'ont-ils pas faits pour perpétuer ici l'ignorance et la superstition, armes puissantes avec lesquelles on enchaîne les génies, avec lesquelles on fonde pour jamais le règne de la terreur. Mais rien n'est éternel dans ce malheureux monde, le ciel s'émut de pitié, et le beau jour du 16 septembre 1810 a fini par luire. La voix de la liberté se fit entendre dans l'heureuse ville de Dolores ; l'écho se propagea avec la rapidité de l'aurore, et les descendants de Quauhtemoc furent libres.

Mânes de Mocthecuzoma, vous êtes vengées, les descendants

coco, qui avaient soutenu les Espagnols ainsi que nous l'avons dit, il en périt plus de trente mille. Les Mexicains en perdirent plus de deux cent quarante mille, parmi lesquels était toute la noblesse mexicaine, car c'est à peine s'il survécut quelques seigneurs et quelques nobles, encore la plupart étaient-ils en bas âge.

de vos oppresseurs implorent aujourd'hui notre clémence et l'hospitalité qu'ils reçurent jadis de nos pères généreux ! Beaucoup s'exilent dans des contrées étrangères et lointaines, où ils vident le calice de la tribulation et du mépris. Mexicains, méditez sur ce sol, réfléchissez-y à vos intérêts, estimez le bien ineffable de l'indépendance et de la liberté ; ah ! tremblez en considérant qu'il existe parmi vous aujourd'hui un Ixtlilxôchitl qui prépare votre ruine, en altérant la paix qui doit régner dans une société naissante. Vous l'avez déjà vu, un de vos frères, un chef de parti ambitieux, se prévalant du pouvoir dont il était honoré, et qu'il n'avait reçu que pour vous rendre heureux, a excité vos désordres dans les jours mémorables de décembre 1828. La mémoire en est récente, la blessure qu'il nous a faite est encore fraîche ; je ne veux pas l'irriter, car le sang coule encore avec les larmes brûlantes de plusieurs centaines de Mexicains que cet ambitieux pervers a rendus malheureux, lui qui jouit d'une abondance qu'il n'a point méritée. Ah ! souvent les remords de sa conscience l'ont abandonné, signe certain de sa damnation éternelle !

L'excellentissime municipalité de Mexico, pour exciter le zèle patriotique de ses concitoyens, devrait indiquer le site où cet événement s'est passé, en plaçant une colonne d'une archi-

Ce jour-là, la ville fut livrée au pillage. Les Espagnols prirent pour eux l'or et l'argent, les nobles indiens les pierreries et les plumes, les soldats les manteaux et les autres objets. On passa quatre jours à enterrer les morts ; on célébra toute sortes de fêtes ; un grand nombre de femmes et d'enfants furent réduits en esclavage, et l'armée entière partit aussitôt pour Coyoacan, où tous les chefs prirent congé de Ixtlilxôchitl. Ils retournèrent chez eux, et promirent à Cortès de l'aider dans toutes ses entreprises, ce qui lui fut fort agréable. Les Tlaxcaltèques, les Huexotzincas, les Cholol-tèques prirent congé de lui : ils retournèrent

tecture simple portant cette inscription :

PASSANTS,

C'EST ICI QU'EXPIRA LA LIBERTÉ

MEXICAINE

SOUS LES ARMES DES ENVAHISSEURS CASTILLANTS

QUI FIRENT PRISONNIER DANS CET ENDROIT L'EMPEREUR

QUAUHTEMOC,

LE DOUZE AOUT 1521.

HAÎNE ÉTERNELLE A L'EXÉCRABLE MÉMOIRE DE CES

BANDITS !

aussi dans leurs provinces, chargés de dépouilles et fort satisfaits. Pendant la route, les Tlaxcaltèques saccagèrent Tezcoco, et les autres villes, pillant les habitants de nuit sans bruit et choisissant le moment où ils ne pouvaient défendre leurs biens. Les Espagnols se retirèrent à Coyoacan; ils y furent bien traités et bien servis par les Aculhuas à qui Ixtlilxôchitl avait recommandé de fournir tout ce dont les chrétiens pouvaient avoir besoin. Il retourna ensuite à sa ville de Tezcoco; il y fut très-bien reçu, mais il la trouva saccagée et ruinée. Il donna l'ordre de réparer tout le mal que l'on avait fait, et surtout dans les palais de ses ancêtres et des principaux seigneurs. Il envoya à Tlaxcalan pour faire des reproches aux habitants de la conduite qu'ils avaient tenue à Tezcoco, qui était l'ancienne patrie de leurs pères. Les Tlaxcaltèques se disculpèrent le mieux qu'ils purent, disant qu'il ne l'avaient pas fait de leur propre mouvement, que les Espagnols les y avaient engagés, et

ils donnèrent d'autres raisons semblables (1). Ixtlilxôchitl fit de nombreux présents à tous les nobles, aux chefs et aux soldats qui avaient fait partie de son armée pour soutenir les chrétiens et surtout à ceux qui s'étaient distingués à la guerre. Il ordonna de faire bâtir des habitations et des palais très-vastes par les prisonniers qu'il avait amenés de Mexico, et qu'il avait pris lui-même. Deux mille hommes furent employés à ces constructions que l'on éleva à l'endroit nommé Tecpilpac. Son père lui avait donné cet emplacement quand il était enfant, et il y avait été élevé. Il prescrivit à tous ses sujets de se tenir constamment pourvus de vivres et de munitions de guerre dans le cas où l'on en eût besoin.

Cortès, qui était toujours à Coyoacan, voyant qu'on ne trouvait pas le trésor des trois capitales qu'il avait vu à Mexico, donna l'ordre de brûler vif un gentilhomme de la

(1) Les voleurs rejettent toujours les uns sur les autres le crime qu'on leur reproche (*Note de l'édit. mex.*).

maison du roi Quauhtemoc. Il commença par lui faire exposer les pieds au feu, bien que les Mexicains eussent dit que quand même on les tuerait tous, il ne fallait pas espérer trouver ce trésor parce qu'on l'avait jeté dans un canal par où s'écoulaient les eaux du lac. Ixtlilxôchitl, ne pouvant souffrir la cruauté de Cortès, le pria de faire cesser le supplice du serviteur du roi Quauhtemoc; puisqu'il savait clairement qu'il était inutile, que c'était un acte d'inhumanité trop révoltant, et qu'il pourrait bien arriver qu'on se soulevât. Cortès, reconnaissant sa cruauté et le danger très-sérieux qu'il courait, ordonna de mettre ce seigneur en liberté.

Cohuanacoxtzin avait les jambes meurtries par les fers qu'on lui avait mis depuis le jour où son frère l'avait pris; il pria qu'on lui rendît la liberté. Ixtlilxôchit engagea Cortès à le faire, disant que son frère avait les pieds estropiés et qu'il était assez puni comme cela. Cortès répondit qu'il ne pouvait le permettre

avant d'avoir reçu d'Espagne des nouvelles de l'empereur, car en expédiant la flotte qui portait le *quint* du roi et la part des dépouilles qui revenait à sa majesté, il lui avait fait savoir tout ce qui s'était passé, et il attendait une réponse. Il ajouta que d'ailleurs s'il était si pressé il n'avait qu'à envoyer chercher une certaine quantité d'or à Tezcoco pour sa rançon et l'expédier à l'empereur, qu'il y consentait. Ixtlilxôchitl lui répondit que si l'on ne retenait Cohuanacoxtzin prisonnier que pour avoir de l'or, il préférait le salut de son frère à tous les trésors du monde. Effectivement il fit prendre à Tezcoco l'or qu'il avait laissé dans le palais de ses ancêtres et de son aïeul; il fit recueillir tout ce qu'il avait dans ses maisons, et il le donna à Cortès qui répondit que c'était bien peu pour racheter un aussi grand prince, et qu'il en fallait davantage. Ixtlilxôchitl envoya une seconde fois à Tezcoco chez ses frères, ses cousins et ses alliés, qui avaient des habitations

dans la ville. Tous rassemblèrent l'or, l'argent et les bijoux qu'ils purent recueillir dans quatre cents maisons de nobles qui y demeuraient, et ils les expédièrent à Ixtlilxôchitl. Celui-ci les donna à Cortès, racheta son frère et l'envoya à Tezcoco, où ses sujets le reçurent avec d'abondantes larmes, en le voyant si malade, si affaibli et si maltraité. Cohuanacoxtzin guérit par leurs soins.

Dans ces entrefaites, le roi de Michuacan, nommé Catzontzi (1), ayant appris la destruction de Mexico, et craignant que les chrétiens et leurs alliés ne marchassent contre son royaume, envoya des ambassadeurs pour faire acte de soumission à Cortès. Il offrit ses secours et son alliance à l'empereur, il en fit de

(1) La province de Michuacan tire son nom d'une espèce de poisson nommée *michi*, que l'on y trouve en abondance (Torquemada, lib. III, cap. 42 y lib. XIX, cap. 12). Elle était habitée par les Indiens Tarasques, et formait un royaume entièrement indépendant de Mexico ; c'est pourquoi le souverain prenait le titre de *cazonzi*, ce qui veut dire *chaussé*. Les rois, vassaux de Mochteuzoma, étaient obligés de se déchausser en paraissant devant lui. Celui qui régnait à l'époque de l'arrivée des Espagnols se nommait Sinchira, il était fils

même à Ixtlilxôchitl en considération des services qu'il avait rendus à Cortès. Ce souverain exposa sa conduite en faveur des chrétiens, fit des compliments de condoléance aux chefs mexicains, et leur témoigna combien il était sensible à leur malheur et aux persécutions qu'ils enduraient. Un frère du roi, qui faisait partie de l'ambassade, était accompagné de plus de mille hommes : ses propositions et la paix offerte par Michuacan furent un sujet de joie pour tous. Cette alliance était très-importante : elle évita aux Aculhuas la peine de faire la conquête de ce royaume qui était très-grand et habité par une nation fort belliqueuse.

Cortès expédia Christophe de Olid avec cent Espagnols et quarante cavaliers, et Ixtlilxô-

de Sihuanga (Voyez *la Rea chronica de la provincia de Michuacan*. Mexico, 1643, 4°, lib. I., cap. 18). Selon Boturini (*Catalogo*, p. 25), le prince qui gouvernait alors se nommait Tangajuan, et son frère Tzihuanga. On trouve des détails assez étendus sur l'état du Michuacan dans Herrera, décad. III, lib. III, cap. 3 y sig.

Nuño de Guzman à qui Tangajuan avait refusé de livrer ses trésors, ordonna que ce prince fût brûlé vif. Cet ordre fut exécuté.

chitl plus de cinq mille hommes qui devaient les servir et les protéger. Arrivés dans le Michuacan et à Chiuzizilan, résidence de la cour et capitale du royaume, Catzontzi les reçut fort bien, ressentit un vif plaisir de l'arrivée des chrétiens, et fut charmé de les voir s'établir dans sa ville. Il donna sa parole d'être à l'avenir l'allié des Espagnols et des Aculhuas, et que tous les siens les traiteraient en amis.

Les provinces et les royaumes dépendants de Tezcoco qui sont situés sur les rivages de la mer du Sud et de celle du Nord, ayant appris la mort du roi Cacama, se révoltèrent contre les Espagnols, et tuèrent ceux qui parcouraient le pays pour chercher de l'or ou commercer avec les naturels. Tecocoltzin et Ixtlilxôchitl les avaient fait sommer de se rendre aux chrétiens, et de leur prêter secours dans les guerres qui avaient eu lieu contre Mexico, mais ils n'avaient pas pu obtenir ce résultat. Cortès et Ixtlilxôchitl envoyèrent

donc des troupes pour les subjuguer. Il y avait près de deux mois que ce corps d'armée était à Coyoacan, lorsque Cortès expédia Gonzalo de Sandoval sur Guatzacoalco, Toxtepec, Huatoxco et d'autres endroits. Il était accompagné de deux cents fantassins espagnols et de trente-cinq cavaliers (1). Ixtlilxôchitl fournit pour cette expédition trente mille hommes de guerre sous les ordres de plusieurs de ses frères, et de quelques nobles et vieux soldats, ses sujets. Étant arrivé dans le Huaxtoco, autrement dit Huatoxco, le général des Aculhuas fit sommer les habitants de cette province de se rendre, ce qu'ils firent. Les Espagnols y formèrent des établissements auxquels ils donnèrent le nom de Medellin (2).

Delà ils se rendirent à Cohuxtzacoalco, où ils trouvèrent quelque résistance, car les habitants refusèrent de se soumettre.

(1) On trouve dans la quatrième relation de F. Cortès l'histoire de cette expédition.

(2) Cortès était natif de la ville du même nom située dans l'Estramadure.

Une nuit l'on s'empara d'une ville de cette province, et les naturels déposèrent les armes. Les villages étaient très-nombreux, et bâtis à quatre lieues environ de la mer, sur les bords du fleuve de Cohuxtzacoalco. Sandoval y fonda la ville d'Espiritu-Santo, et quelques Aculhuas restèrent avec les colons espagnols, comme ils avaient fait dans d'autres endroits. Les capitaines et les Aculhuas, soumis à Ixtlilxôchitl, furent ensuite envoyés dans les provinces de Quecholan, Zihuatlan, Quetzaltepee, Tabaxo et beaucoup d'autres, qui dépendaient de Tezcoco, de Mexico et de Tlacopan, pour sommer les habitants de se soumettre, et de faire alliance avec les Espagnols. Ils obéirent et vinrent à la ville d'Espiritu-Santo, où furent stipulées les conditions de la paix avec le général de Tezcoco et Sandoval. Ils leur payèrent les tributs, car il y avait près de deux ans qu'ils ne s'étaient présentés à Tezcoco pour les acquitter (1). Ixtlilxôchitl envoya en même

(1) Quel moyen ils employaient pour piller ! Ces gens étaient essentiellement voleurs (*Note de l'édit. mex.*).

temps quelques troupes pour secourir les naturels de Tepeaca, de Itzocan et de plusieurs autres villes dépendantes de Tezcoco, contre ceux des royaumes de la Mixteca, de Tzapoteca, de Huaxacac (1), leurs voisins, qui leur faisaient beaucoup de mal. Comme ils étaient fort braves, il y eut trois batailles. Un grand nombre de combattants périrent des deux côtés, mais le Huaxacac et une grande partie de la province de Mixteca furent bientôt conquis.

Ixtlilxôchitl expédia des messages à Tehuantepec, Tzacatecan et d'autres provinces qui étaient aussi en rébellion contre Tezcoco et les Espagnols ; il leur fit enjoindre de se rendre. Quatre Espagnols partirent avec ces envoyés et prirent deux routes différentes : ils étaient chargés par Cortès de reconnaître la mer du Sud dans deux directions.

Les principaux chefs et la plupart des habitants envoyèrent demander pardon à Ix-

(1) Aujourd'hui Oaxaca (*Note de l'édit. mex.*).

tlilxôchitl d'avoir refusé d'obéir à ses ordres, et de ne pas avoir fourni des secours aux Espagnols : ils apportèrent les tributs et les redevances de deux années qu'ils n'avaient pas payés. Le Tototepec seul refusa de se soumettre et fit même la guerre aux autres naturels qui s'étaient alliés à Ixtlilxôchitl et aux Espagnols; ces Indiens firent donc prier Ixtlilxôchitl d'expédier des troupes pour les protéger et pour soumettre cette province. Ils supplièrent Cortès d'envoyer aussi quelques chrétiens. Celui-ci reçut des informations détaillées sur la mer du Sud par les quatre Espagnols qui étaient partis avec les messagers de Ixtlilxôchitl. Il expédia au secours des habitants de Tequantepec et de nos autres alliés, Pedro de Alvarado à la tête de deux cents Espagnols et de quarante chevaux. Ixtlilxôchitl fournit deux mille hommes. Cette expédition eut lieu en 1522. Il fallut un mois pour se rendre à Huaxacac, on

trouva de la résistance dans quelques endroits.

Quand on fut arrivé à Tototepec (1), le général des Aculhuas somma le souverain d'accepter la paix et de livrer toute sa province, ce qu'il fit, mais non pas avec franchise. Les habitants reçurent nos troupes, et les conduisirent dans de très-grandes habitations pour les faire reposer. Les Aculhuas prévinrent Alvarado de ne pas y aller, parce qu'ils avaient appris que la nuit même on devait les brûler tous dans ces maisons, qui étaient couvertes en paille. Alvarado suivit cet avis, il fit loger ses troupes dans le bas de la ville, et il s'empara de la personne du chef et d'un de ses fils. Ceux-ci voyant qu'ils étaient prisonniers, et qu'on avait découvert leur trahison, payèrent une rançon de vingt-cinq mille castillans d'or, et reçurent leur liberté. On colonisa cette ville et la province, et l'on envoya sommer de se rendre les ha-

(1) D'autres historiens écrivent Tututepec. Mochteuzoma retirait beaucoup d'or de cette contrée (*Note de l'édit. mex.*).

bitants des provinces de Coaztlahuac, de Tlaxquiauhco (1), et d'autres pays qui s'étaient soulevés : ils déposèrent les armes aussitôt. Les Aculhuas retournèrent ensuite à Tezcoco, Alvarado à Coyoacan, et ils rendirent compte de ce qu'ils avaient fait dans cette expédition.

Cortès, voyant que les habitants de la côte de la mer du Sud étaient ses alliés, résolut d'envoyer à Zacatulan des charpentiers et des marins pour construire des brigantins, afin de reconnaître toute la côte, et deux caravelles pour découvrir des îles qu'on lui avait dites être fort riches. Il demanda dans cette intention, à Ixtlilxôchitl, de lui fournir des ouvriers et des gens pour les accompagner et pour porter le fer, les armes, les voiles, les cordages et les autres agrès qui étaient en dépôt à la Vera-Cruz, ce qu'Ixtlilxôchitl fit ponctuellement. Il ordonna à ses sujets d'obéir

(1) Aujourd'hui Tlaxiaco dans l'état de Oaxaca (*Note de l'éd. mex.*).

aux Espagnols dans tout ce qu'ils commanderaient, et de pourvoir à tous leurs besoins.

Cortès et Ixtlilxôchitl apprirent que Christophe de Olid avait été vaincu par les habitants de Coliman, qu'on lui avait tué dix Espagnols et un grand nombre de Mixhuacaniens, ses auxiliaires qui se rendaient, par ordre de Cortès, de Michuacan à Zacatulan, pour visiter les brigantins. Olid avait avec lui plus de cent Espagnols, quarante cavaliers et un grand nombre d'habitants de Michuacan; il avait voulu sans doute soumettre Coliman, mais cela lui avait fort mal réussi, comme on l'a déjà dit. Cortès expédia donc aussitôt Gonzalve de Sandoval avec soixante fantassins et vingt-cinq cavaliers. Ixtlilxôchitl fournit seize mille guerriers pour châtier les habitants de Coliman et ceux de Impiltzinco, qui faisaient la guerre à leurs voisins, parce qu'ils étaient alliés des Espagnols. Sandoval et les Aculhuas se portèrent droit sur Impiltzinco. Ils attaquèrent les habitants; mais comme

ceux-ci étaient aguerris, et le pays très-montueux, ils ne purent les soumettre. Les nôtres se portèrent à Zacatulan, y rencontrèrent un plus grand nombre de troupes, et se dirigèrent ensuite sur Coliman, qui est à soixante lieues de Zacatulan. Une bataille sanglante eut lieu à leur arrivée. Les Aculhuas perdirent beaucoup des leurs, mais un plus grand nombre d'ennemis restèrent sur le champ de bataille; enfin, se voyant vivement pressés, ils se rendirent. Ceux de Impiltzinco, de Zihuatlan, de Zelimatlec et d'autres villages firent de même. Nos troupes revinrent après avoir soumis ces provinces et colonisé Coliman.

Tandis que cela se passait, Ixtlilxôchitl s'occupait de la reconstruction de Mexico : quatre cent mille hommes y étaient employés, en comptant les surveillants, les charpentiers, les maçons et les travailleurs. Ce prince habitait Tlaltelolco, d'où il dirigeait ses chefs pour les expéditions partielles; il gouvernait

tout le pays, et surtout la partie qui appartenait aux Aculhuas. Mexico fut reconstruit, parce que, suivant l'avis d'Ixtlilxôchitl et des autres chefs, cette ville étant celle qui avait présenté la plus vigoureuse résistance aux chrétiens et aux Aculhuas, et qui avait coûté des pertes considérables à lui-même et aux alliés, on voulait que la victoire mémorable, remportée sur cette capitale, passât à la postérité. On bâtit plus de cent mille maisons, meilleures que celles qui avaient existé. Il y en eut quarante mille de plus qu'auparavant. Ixtlilxôchitl lui-même travailla à plusieurs édifices; Tlaltelolco et les autres chefs furent chargés chacun de la reconstruction d'un quartier; Tlacahuepantzin, fils de Mocthecuzoma, et qui se nommait Don Pedro, eut le quartier d'Alzaqualco (1).

Aussitôt que Cortès se fut emparé de Mexico, il donna avis, à l'empereur notre maître, de ce qui s'était passé, et il le fit prier

(1) Aujourd'hui Saint-Sébastien (*Note de l'édit. mex.*).

d'envoyer des religieux pour convertir les naturels. Sa majesté répondit qu'elle ferait part au saint-père de sa demande, et qu'après en avoir reçu l'autorisation elle les ferait partir. Cette fois on n'en envoya que cinq ou six de l'ordre de saint François, parmi lesquels était le père Fr. Pedro de Gande, cousin de l'empereur (1) : les quatre autres étaient prêtres. Sa majesté approuva tout ce qui avait été fait. Les religieux arrivèrent en 1522, comme Ixtlilxôchitl achevait la reconstruction de Mexico.

Cortès dit à Ixtlilxôchitl, au nom de l'empereur, qu'il lui donnait, pour lui et ses descendants, trois provinces : c'étaient Otumba, avec trente-trois villages; Itziuhcohuac, composé d'un nombre égal, et qui se trouvait du côté de Panuco; enfin Cholula et ses villages.

(1) C'était un fils naturel de l'empereur, personnage très-pieux et protecteur des Indiens. On voit son portrait dans l'escalier de Saint-François de Mexico. Le père de Gand était frère lai Franciscain : jamais il ne voulut prendre les ordres : il refusa l'évêché de Mexico (*Note de l'édit. mex.*).

Ixtlilxôchitl répondit que ce qu'on lui donnait lui appartenait; que c'était l'héritage de ses pères; qu'il ne l'avait pris à personne pour qu'on lui en fît un présent; mais qu'il en laissait la jouissance à Cortès et aux siens, qui avaient supporté tant de fatigues, et parcouru de si longues distances par terre et par mer, en exposant souvent leur vie. Il ajouta que les habitants de ces provinces, et des autres dépendantes de Tezcoco, étant ses sujets, n'obéiraient qu'à lui et à ses frères comme à leurs souverains naturels. Il tint encore quelques discours dans ce sens. Cortès, l'ayant entendu et voyant qu'il disait vrai, dissimula et ne proféra pas un seul mot.

Ixtlilxôchitl partit pour Tezcoco, et convint avec son frère Cohuanacotzin de partager ainsi le royaume : Cohuanacotzin, en qualité de souverain, occuperait Tezcoco, et prendrait toutes les provinces qui sont vers le sud, savoir : Chalco, Qauhnahuac, Itzocan, Tlahuic, et les autres jusqu'à la mer du Sud ;

la moitié vers le nord, dont les frontières seraient à Tepetlaoztoc, Papaluca, Tenayucan, Chimanautla et Xaltocan, et qui dépendaient d'Otumpan et de Teotihuacan, appartiendraient à Ixtlilxôchitl; ainsi que Tolantzinco, Tziuhcohuac, Tlatlauhquitepec, Thauatla, et les autres jusqu'à la mer du Nord et Panuco. Les conventions ayant été arrêtées, Ixtlilxôchitl se rendit à Otumba, où il fit construire des palais pour sa résidence, ainsi qu'à Teotihuacan. Il y entra le dernier jour de l'année de Nahui-Toxtli, qui correspond au 19 mars 1523.

Les seigneurs de Mexico qui avaient échappé à la prise de cette ville, voyant que l'on tourmentait le roi Quauthemoc pour s'emparer de ses trésors, se soulevèrent et prirent de nouveau les armes contre Cortès, ainsi que Ixtlilxôchitl en avait prévenu. On finit par calmer cette insurrection: les plus coupables ayant été arrêtés, plusieurs furent mis à mort; les uns pendus, d'autres livrés aux

chiens qui les déchirèrent en morceaux. Cohuanacoxtzin fut du nombre de ces derniers. Ixtlilxôchitl en fut très-irrité contre Cortès; et, malgré les Espagnols, il le fit enlever aux chiens qui déjà le dévoraient (1).

Pendant que l'on construisait Mexico, Cortès et Ixtlilxôchitl se rendirent dans le royaume de Panuco, dont plusieurs villes s'étaient soulevées contre Tezcoco. Les habitants avaient tué des Espagnols, commis des insolences et exercé de mauvais traitements contre les nôtres. Cortès prit trois cents fantassins, cent cinquante cavaliers, et Ixtlilxôchitl partit à la tête de quarante mille Aculhuas et de quelques Mexicains. Ils arrivèrent à Ayntoxtitan où les ennemis vinrent à leur rencontre. On livra une bataille importante en rase campagne, Ixtlilxôchitl, dont les troupes étaient à l'avant-garde, perdit cinq mille hommes, et les ennemis trois fois autant. Les Espagnols eurent

(1) Quel ingrat était ce Cortès ! Il n'y a pas de couleurs pour peindre un pareil monstre (*Note de l'édit. mex.*).

cinquante hommes de blessés ; ils restèrent quatre jours dans cet endroit pour se reposer. Des villes qui s'étaient soulevées contre Tezcoco vinrent faire acte de soumission, et apportèrent les tributs des années qu'elles n'avaient pas payées. Ixtlilxôchitl leur pardonna, et l'on partit aussitôt pour Chila, où François de Garay avait été battu. Cette ville est près de la mer : quand on y fut arrivé, Ixtlilxôchitl envoya des messages dans tous les environs, pour sommer les habitants de reconnaître la domination espagnole; mais ceux-ci, fiers de leur valeur et comptant pour se défendre sur leurs places fortifiées, s'y refusèrent. On attendit trois jour qu'ils déposassent les armes; alors Cortès et Ixtlilxôchitl, voyant qu'ils ne voulaient pas accepter la paix, et que même ils avaient tué des parlementaires, commencèrent les hostilités. Comme ils s'étaient retranchés dans leurs villages, on ne pouvait pas les vaincre. Une nuit, après s'être procuré un certain nombre de canots, on

traversa le fleuve sans être entendu; Cortès, à la tête de cent fantassins et de quarante cavaliers, Ixtlilxôchitl avec avec plus de vingt mille hommes. Mais à la pointe du jour l'ennemi les ayant découverts, chargea les nôtres avec tant de vigueur, que peu s'en fallut qu'ils ne fussent taillés en pièces. Cependant ils se défendirent si bravement, que les naturels furent défaits, on les poursuivit pendant plus d'une lieue; un nombre considérable périrent dans la retraite, quoique dix mille gens de guerre d'Ixtlilxôchitl eussent été blessés. Les nôtres passèrent la nuit dans un village abandonné. On trouva dans des temples les peaux des Espagnols de Garay, que les naturels avaient écorchés et appliquées aux murailles avec leurs habits et leurs armes; ce qui fait voir clairement que les premiers Espagnols qui se présentèrent dans ce pays sans alliés, ne firent rien d'important, et eurent toujours le dessous. Tout le contraire arriva à Cortès; chaque fois qu'il voulait sou-

mettre une province ou faire la guerre, il restait vainqueur, car il se procurait des alliés. C'étaient toujours eux qui commençaient l'attaque, et qui couraient les premiers dangers (1).

De l'endroit où l'on avait passé la nuit on se rendit dans un autre village très-joli et très-ombragé, occupé par un grand nombre d'ennemis sous les armes qui s'étaient cachés dans leurs maisons pour surprendre nos troupes. Il y eut ce jour-là une action très-importante, dans laquelle une multitude d'ennemis périrent ainsi que plusieurs des nôtres; beaucoup d'Espagnols furent blessés. Trois fois les ennemis furent mis en déroute, et trois fois ils se rallièrent, mais enfin se trouvant fatigués, ils se jetèrent dans une rivière qui coulait dans cet endroit, traversèrent à la nage et se rangèrent en bataille sur le rivage opposé où ils firent bonne contenance jusqu'au soir. Les nôtres retournèrent au village où Ixtlilxô-

(1) *Que guiaban la danza*, qui menaient la danse.

chitl et les siens soupèrent avec des herbes et des fruits sauvages ; Cortès et ses soldats mangèrent un cheval, et l'on se reposa après avoir mis de bonnes gardes. Le lendemain Cortès et ses alliés se dirigèrent sur quatre villages abandonnés, ils passèrent la nuit dans quelques champs de maïs, où ils apaisèrent leur faim. Ils marchèrent encore pendant deux jours et ne trouvant personne, ils retournèrent à Chila, où était leur camp. La nuit suivante ils se rendirent à un grand village qui est sur le bord d'un lac; ils ravagèrent tout sur la terre et sur l'eau, et pillèrent les maisons. Les habitants se soumirent aussitôt, et, après vingt-cinq jours d'occupation, les autres villages des bords du fleuve se rendirent. Cortès colonisa une ville qui est près de Chila, et lui donna le nom de Saint-Etienne-du-Port (*Sant-Estievan del Puerto*) (1). Il y mit une garnison d'Espagnols. Ixtlilxôchitl y

(1) Cette ville n'existe plus; on a bâti près de là celle de Tampico. Voyez Lorenzana. Carta de Cortes. Mexico, 1770, p. 559.

fit rester plusieurs de ses sujets, ils détruisirent Panuco, Chila et d'autres villes fort grandes, en punition des cruautés qu'elles avaient exercées contre les soldats de Garay : on revint ensuite à Mexico.

Bientôt Tototepec du Nord et vingt et quelques autres villages dépendant de la ville de Tezcoco se soulevèrent. Cortès et Ixtlilxôchitl furent forcés de marcher contre les insurgés à la tête de trente mille hommes et de leur livrer bataille. Ixtlilxôchitl prit de sa propre main le chef de Tototepec, et il le livra à Cortès qui le fit pendre. Il y eut des pertes considérables des deux côtés; les prisonniers furent vendus comme esclaves; Ixtlilxôchitl nomma souverain de Tototepec un de ses frères, qui l'avait déjà été.

Les Espagnols qui étaient à Panuco (1), et surtout un certain nombre qui faisait partie de l'expédition de Garay, traitèrent les ha-

(1) Il s'agit probablement ici du Panuco qui est à trois lieues de Zacatecas.

bitants avec tant d'insolence qu'ils furent forcés de recourir aux armes, ne pouvant supporter leur tyrannie, et ils tuèrent plus de quatre cents chrétiens. Cortès, en ayant reçu avis, demanda du secours à Ixtlilxôchitl et au roi Quauhtemoc, qui, ainsi que ses sujets, s'était remis des fatigues de la guerre. Chacun d'eux fournit plus de quinze mille soldats qui furent envoyés à Panuco avec cinquante cavaliers et cent fantassins, commandés par Gonzalve de Sandoval. Un jeune frère de Ixtlilxôchitl, nommé Yoyontzin, marchait à la tête des Aculhuas : les Mexicains étaient sous les ordres d'un neveu de Quauhtemoc. Quand on fut arrivé à Panuco, on combattit l'ennemi dans deux rencontres différentes et il fut vaincu. Les alliés entrèrent dans Sant-Estievan, où ils ne trouvèrent plus que cent Espagnols, et si l'on eût tardé un seul jour on n'en aurait pas revu un seul.

Aussitôt après l'armée se divisa en trois corps et pénétra dans l'intérieur du pays,

toutes les maisons furent pillées, brûlées, et l'on tua une infinité d'Indiens. Les nôtres prirent plus de soixante chefs de villages et quatre cents nobles et officiers, sans compter les gens du commun. Les premiers furent condamnés à mort et brûlés; les autres furent mis en liberté. Les enfants, et surtout les héritiers, assistèrent à ce châtiment pour qu'il leur servît d'exemple, après quoi ils furent investis de leurs souverainetés. Panuco fut détruit de fond en comble, et les nôtres revinrent à Mexico.

L'an 1523, Ixtlilxôchitl et Quauhtemoctzin ayant appris que depuis peu de jours les habitants du Quauhtemalan (1), du Otlatlan, du Chiapan, du Xóconuxco, et d'autres provinces voisines de la mer du Sud, soumises aux trois capitales, s'étaient révoltés, et qu'ils faisaient la guerre aux alliés des chrétiens, parce que ceux-ci avaient commis des violences contre eux, en donnèrent avis à Cortès, qui

(1) Voyez à l'appendice, la note sous le n° VII.

avait déjà eu l'intention d'expédier des Espagnols pour reconnaître le pays. Voyant qu'il était nécessaire de commencer la conquête de ces pays, il dit aux chefs indiens de commander à leurs sujets de fournir des secours, et de partir pour cette expédition avec Alvarado. Quauhtemoc et Ixtlilxôchitl, qui avaient déjà prévenu leurs vassaux, rassemblèrent vingt mille hommes très-aguerris et qui connaissaient bien le pays : chacun de ces princes fournit dix mille hommes et un général.

Alvarado, qui emmenait trois cents Espagnols, partit avec eux de Mexico le 6 décembre (1); ils passèrent par Tehuantepec et se rendirent à Xocónuxco. Pendant leur route ils châtièrent plusieurs places qui s'étaient soulevées, entre autres Tzapotlan, grande ville très-forte, où l'on se battit vigoureusement pendant plusieurs jours, et qui coûta la vie à un grand nombre de guerriers des deux côtés, mais la ville fut emportée; beaucoup d'Espa-

(1) Voyez dans Ramusio la relation de cette expédition.

gnols furent blessés. Ils se rendirent ensuite à Quetzaltenanco en trois jours. Le premier ils passèrent une rivière avec bien des difficultés, et le second ils franchirent une montagne très-élevée et très-escarpée, de plus de cinq lieues. Ils trouvèrent dans un fond plus de quatre mille ennemis qu'ils attaquèrent et qu'ils défirent; et au delà, dans une plaine, trente mille et plus qui eurent le même sort. Ils rejoignirent les mêmes Indiens près d'une fontaine, et le combat recommença. Les vaincus se réfugièrent sur le penchant d'une montagne, se rallièrent, et marchèrent contre nos troupes avec plus d'intrépidité que la première fois. Après un combat acharné, les nôtres restèrent vainqueurs, poursuivirent l'ennemi, en tuèrent un nombre considérable, et s'emparèrent de leur chef, qui était un des quatre qui régnaient alors dans Otlatlan. Nous perdîmes beaucoup de naturels et quelques Espagnols. Le jour suivant on entra dans Quetzaltenanco, que l'on trouva abandonné; on s'y

pourvut de vivres et d'autres objets nécessaires. Six jours après on partit de Tzapotlan. Les habitants de Quetzaltenanco, après avoir parcouru le pays, se réunirent et attaquèrent nos troupes avec vaillance; mais ayant éprouvé leur fureur, ils se retirèrent et perdirent beaucoup de monde, surtout au passage d'une rivière. Les nobles et les chefs se rallièrent en combattant sur une hauteur, mais ils furent tous pris et mis à mort. Les souverains de Otlatlan et de Quetzaltenanco, se voyant vaincus, rassemblèrent leurs sujets et feignirent de faire la paix; ils donnèrent aux alliés un nombre considérable de manteaux, beaucoup d'or et d'autres objets; ils leur firent dire de se rendre à Otlatlan, où ils seraient bien reçus. Les nôtres s'y rendirent, et découvrirent par quelques indices une trahison que les habitants de Otlatlan avait ourdie : ils sortirent de la ville, firent quelques pertes, mais se défendirent si bien, qu'ils prirent même le chef ennemi, ce qui excita la fureur des habitants qui

redoublèrent de courage, si bien que les nôtres se virent sur le point d'être enveloppés Chaque jour l'ennemi tuait un grand nombre d'Aculhuas, de Mexicains, et quelques Espagnols. Alvarado, voyant ce qui se passait, ordonna, avec la plus horrible cruauté, de brûler les chefs qu'on avait faits prisonniers.

Les généraux de Tezcoco et de Mexico firent demander du secours au souverain du Quauhtemalan, qui leur envoya plus de quatre mille hommes de guerre, avec lesquels nos troupes attaquèrent si bien l'ennemi, qu'elles restèrent vainqueurs. Les assiégés mirent bas les armes, demandèrent quartier, ce qu'on leur accorda. Les deux chefs de Otlatlan et de Quetzaltenanco furent livrés aux flammes; leurs fils obtinrent leur liberté et promirent de ne jamais s'insurger.

Après la conquête de Otlatlan et de Quetzaltenanco, toute l'armée se rendit dans le Quauhtemalan, où elle fut fort bien reçue, et l'on fit des réjouissances pour son arrivée.

Les chefs s'excusèrent près des généraux de n'avoir pas été à Mexico comme c'était leur devoir; ils rejetèrent la faute sur les Espagnols qui ravageaient leur pays et commettaient envers eux toute sorte de violence. Il y avait près de Quauhtemalan une province considérable sans cesse en guerre contre cette ville, contre Otlatlan et d'autres qui dépendaient des trois capitales (1). Le chef-lieu était sur le bord d'un grand lac; il était très-fort et défendu par une population nombreuse. Les nôtres envoyèrent sommer les habitants de

(1) Ce pays est celui des Zutugiles dont il sera parlé dans la note contenue à l'appendice sous le n° VII. Le rocher sur lequel les naturels s'étaient retranchés est connu sous le nom de *Peñol de la laguna*, redoute de la lagune (Inarros. Tratado VI, cap. VI); il est remarquable que cet auteur qui fait souvent mention des Indiens de Hascala qui accompagnaient Alvarado, ne dit pas un mot de ceux de Tezcoco.

Pendant son absence, Alvarado avait laissé son frère pour gouverner à sa place. La tyrannie de celui-ci, qui exigeait des Indiens plus d'or qu'ils ne pouvaient en fournir, fut la cause du soulèvement dont il sera question plus bas. Alvarado l'aîné s'était dirigé vers la province de Honduras, où il croyait trouver Cortès; mais ayant appris de Bernal Diaz del Castillo et de quelques autres Espagnols que ce chef était retourné à Mexico, il se décida à revenir sur ses pas.

cesser les hostilités, mais ils s'y refusèrent ; alors on les attaqua. Un grand nombre de naturels du Quauhtemalan s'étaient réunis aux alliés, une forteresse fut emportée et les maisons livrées aux flammes : quelques ennemis seulement, qui purent passer dans une petite île au moyen de canots, s'échappèrent ; d'autres se sauvèrent à la nage. Nos troupes quittèrent la forteresse et établirent leur camp dans des champs cultivés, où ils passèrent la nuit. Le lendemain ils entrèrent dans la ville que les habitants avaient abandonnée, après qu'on se fût emparé de leur forteresse. Les nôtres parcoururent le pays et s'emparèrent de quelques habitants. On en envoya trois ou quatre prévenir leurs chefs que, s'ils voulaient se rendre, ils seraient bien reçus, et qu'on respecterait leurs terres et leurs maisons ; ils y consentirent et vinrent faire acte de soumission. Jamais cette province n'avait été subjuguée. Alvarado et ses alliés retournèrent dans le Quauhtemalan. Un grand

nombre d'habitants des villages qui s'étaient insurgés vinrent se soumettre; il en arriva aussi de la côte de la mer du Sud.

Tous les naturels de la province de Icquintepec étaient en rébellion ouverte, ils maltraitaient ceux qui commerçaient avec les chrétiens. Notre armée marcha contre eux; on voyagea pendant quatre jours en couchant chaque nuit dans des déserts; le quatrième on parvint à l'entrée de la ville, et l'on y pénétra sans être aperçu. Les habitants étaient sans défiance et renfermés chez eux parce qu'il pleuvait très-fort. On les surprit dans leurs maisons; on en tua, et on en fit prisonniers un nombre considérable, et comme il leur fut impossible de se réunir, la plupart prirent la fuite. Ceux qui purent se retrancher dans quelques grandes maisons se défendirent et tuèrent beaucoup de naturels de Tezcoco. Le chef, voyant qu'il était perdu, vint demander la vie; il pria qu'on lui laissât la souveraineté de tous les villages dépendants

de cette province; il offrit son amitié, qui fut acceptée. On se rendit ensuite dans d'autres contrées, qui jamais n'avaient été soumises aux trois capitales; on y parlait différentes langues. Le premier endroit que l'on atteignit se nommait Cala; on y soutint plusieurs combats contre les naturels; nous perdîmes une certaine quantité des nôtres, et les vainqueurs leur enlevèrent le butin qu'ils avaient fait : jamais on ne put faire accepter la paix à ces Indiens.

Nos troupes se rendirent ensuite à Panuco, qui offrait son amitié; mais c'était une trahison. Les habitants voulaient surprendre nos soldats et les massacrer; ceux-ci ayant eu des indices de cette perfidie, attaquèrent la ville. Les ennemis essayèrent de se défendre, cependant ils furent mis en fuite et chassés de la place après avoir perdu beaucoup de monde. Les alliés se rendirent ensuite à Mopilcalanco, se battirent et se conduisirent comme dans les autres endroits, puis ils marchèrent contre

une ville forte, baignée par la mer du Sud, nommée Acayncatl. Ils trouvèrent dans une plaine, à l'entrée de la ville, une armée très-nombreuse. Les nôtres virent tout l'avantage de l'ennemi, il n'y avait plus que sept mille guerriers de Mexico et de Tezcoco, les autres avaient été tués ou bien étaient restés dans le Quauhtemalan, malades des fatigues de la guerre; Alvarado n'avait plus que deux cent cinquante fantassins espagnols et cent cavaliers, et tout au plus un millier d'hommes du Quauhtemalan. Ils voulurent donc tourner l'armée des ennemis, mais comme ceux-ci s'en aperçurent ils les attaquèrent. Nos troupes se conduisirent avec tant de valeur qu'il échappa à peine un de leurs combattants. Ils ne purent prendre la fuite comme avaient fait les autres, car leurs armes, qui étaient très-pesantes, leur enveloppaient tout le corps comme des sacs; ils portaient des lances énormes, de plus de trente palmes de long. Ces Indiens, et tous ceux dont nous avons

parlé depuis la province de Caltipan, appartiennent à la nation toltèque. Nous perdîmes ce jour-là beaucoup de monde, et nous eûmes un grand nombre de blessés, même des Espagnols : Alvarado fut atteint d'une flèche à la jambe.

A peine cette bataille fut-elle terminée, qu'une autre plus sanglante eut lieu. Il se présenta une immense multitude d'ennemis bien armés, avec des lances pavoisées, d'une longueur extrême. Nos troupes eurent beaucoup à souffrir dans cette affaire, et coururent de grands dangers; mais, ayant chargé les ennemis avec ardeur, elles les mirent en déroute. De là on marcha sur la province de Mahuatlan, qui fut subjugée, puis à Athleleahuacan, où les habitants de Cuitlachan vinrent faire acte de soumission, et l'on se rendit chez eux. Nos soldats pénétrèrent dans la ville avec beaucoup de prudence, car ils avaient reçu avis qu'on voulait les tuer en trahison; cependant nos généraux firent un traité d'alliance avec

les habitants qui abandonnèrent la ville à nos troupes. Pendant vingt jours que nous occupâmes cette place, ils ne cessèrent les hostilités. Enfin, voyant qu'on ne pouvait pas les soumettre par aucun moyen, une grande partie de notre armée retourna dans le Quauhtemalan, après avoir fait tout ce que nous avons dit, et bien d'autres expéditions que l'on passe sous silence, et dans lesquelles les nôtres et les Espagnols souffrirent des maux affreux, la faim et toute sorte de calamités. On subjugua plusieurs provinces dans cette campagne, mais on en rapporta peu d'or et peu de richesses; on prétend que l'armée fit plus de quatre cents lieues. Après avoir quitté le Quauhtemalan, elle rejoignit celle des Aculhuas et des Mexicains, avec lesquels restèrent Alvarado et les autres Espagnols qui revinrent à Mexico. Les alliés rendirent compte de leur voyage à Ixtlilxôchitl et au roi Quauhtemoc; ils remirent quelques lettres à Cortès, à qui de si bonnes nouvelles firent le plus grand

plaisir. Ce chef espagnol envoya aussitôt Alvarado et deux cents chrétiens pour coloniser le Quauhtemalan

Deux jours après le départ d'Alvarado, le 8 de décembre 1523, Cortès, Ixtlilxôchitl, Quauhtemoc et les autres chefs expédièrent à Chamolán Diego de Godoy, à la tête de cent fantassins espagnols et de trente cavaliers. Ixtlilxôchitl et Quauhtemoc lui donnèrent pour l'accompagner deux généraux qui avaient sous leurs ordres chacun dix mille guerriers des nations Aculhuas, Mexicaine et Tecpanèque. Tous se rendirent en droite ligne à la ville d'Espiritu-Santo, où ils trouvèrent un renfort d'Espagnols. Ils firent plusieurs expéditions dans l'intérieur, entre autres celle de Chamolán (ou Chamolla) (1), province fort considérable. La capitale, ville bien fortifiée, occupait le sommet d'une hauteur très-difficile à gravir; elle était environnée d'une mu-

(1) Probablement aujourd'hui Saint-Juan Chamula dans l'état de Chiapa (*Note de l'éd. mex.*)

raille de plus de trois toises de hauteur, construite moitié en pierres, moitié en grosses poutres. Les naturels de l'armée des Aculhuas et des Mexicains combattirent vigoureusement pendant deux jours; enfin l'ennemi, manquant de vivre, car il était bloqué, enleva tout ce qu'il possédait et prit la fuite le mieux qu'il put. Les assiégeants entrèrent dans la ville, tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, la pillèrent, firent un butin considérable, mais ils n'y trouvèrent que peu de vivres. Ils se rendirent ensuite à Chiapa et à Huehueytlan, où ils furent reçus en amis.

Le 5 février 1524 on expédia une autre armée contre les habitants de Mixtecapan et contre ceux de Tzapotecapan qui s'étaient insurgés de nouveau, et qui maltraitaient leurs voisins parce qu'ils étaient amis des Espagnols. Cortès renvoya donc Rodrigue Rangel, le même qui avait marché contre eux la première fois avec cent cinquante Espagnols. Ixtlilxôchitl lui donna vingt mille guerriers

et un de ses frères pour chef. Ils rencontrèrent en route les habitants de Tlaxcalan, qui leur fournirent cinq à six mille hommes de troupes auxiliaires. Quand on fut arrivé dans ces provinces, on somma plusieurs fois les Indiens de déposer les armes, mais sans succès; alors on leur fit la guerre, on en tua et on en prit un grand nombre, qui furent vendus comme esclaves.

Après les avoir châtiés, nos troupes revinrent à Mexico chargées de dépouilles, et les Espagnols richement pourvus d'or; car c'était un pays fort riche. Cette expédition acheva de soumettre tout le royaume aux capitales de Tezcoco, de Mexico et de Tlacopan. La puissance de ces trois villes s'étendait à quatre cents lieues à la ronde, depuis le grand lac de Tezcoco, jusqu'aux côtes des mers du Sud et du Nord, ainsi qu'on l'a vu. Outre les expéditions que nous avons racontées, on en fit encore beaucoup d'autres; mais, comme il ne s'est passé aucun événement important, je

nen parlerai pas ici pour éviter les longueurs. Ixtlilxôchitl, ses frères, ses parents et ses sujets prirent part à toutes ces conquêtes, qui leur coûtèrent bien des sacrifices, et ils firent des dépenses considérables pour entretenir et payer les Espagnols. On peut dire cela sans craindre de pécher contre la vérité; car il est notoire que, non-seulement ce prince aidait les chrétiens à servir la cause de Dieu et de l'empereur notre seigneur, tant en payant de sa personne qu'en fournissant des troupes, mais encore il nourrit les Espagnols, et il leur donna tout l'or, l'argent et les bijoux qu'il possédait dans les palais de ses pères, et même tous ceux qui étaient la propriété de ses frères ou de ses parents. Le roi Cacamatzin et Cohuanacoxtzin, ses deux frères, furent rachetés à ses frais, lui-même il employa une partie considérable de ses biens à approvisionner de vivres, à pourvoir aux récompenses et à la paye de ses soldats, à lever des troupes pour ces diverses expéditions, et

pour le siége de Mexico, qui coûtèrent la vie à une multitude immense d'Indiens, et à un nombre infini de chefs, de seigneurs et de nobles, ses parents.

Vers le milieu de l'an 1524, que les naturels nomment Chicuacen Tecpatl, *Pedernal* (rocher, numéro 6), frère Martin de Valence, vicaire du pape, et douze religieux de l'ordre de Saint-François, vinrent dans ce pays, et furent les premiers qui baptisèrent les naturels, et qui les convertirent à la loi évangélique. Aussitôt que Ixtlilxôchitl, Quauhtemoc, et les autres principaux chefs eurent appris leur arrivée, ils expédièrent des messagers pour leur procurer tout ce dont ils pourraient avoir besoin pendant le voyage. Dès que ces gens eurent rejoint les religieux, ils leur firent, de la part de Ixtlilxôchitl, des compliments de bienvenue, et ils les servirent pendant toute la route. Partout où ils passaient, les naturels les recevaient, en faisant toutes sortes de réjouissances et de fêtes. Cortès, Ixtlilxô-

chitl, les plus grands seigneurs du pays, les Espagnols, entre autres, le père Pedro de Gante, allèrent les recevoir à trois lieues de Tezcoco : on se livra à des danses et à des divertissements. Quand ils furent entrés dans la ville, les naturels leur donnèrent toute sorte de signes de respect, et leur firent divers présents avec beaucoup de joie. Le père Pedro de Gante demanda à Ixtlilxôchitl, des ornements et des tapisseries pour décorer les logements que devaient occuper les religieux; ils étaient situés dans les palais du roi Netzahualcoyotzin. Ce prince donna donc l'ordre aux majordomes, gardiens des tributs ou trésors de Netzahualcoyotzin, de donner tout ce qui serait nécessaire. Le père Pedro éleva un autel, y fit placer une image de Notre-Dame et un petit crucifix; c'était le soir de Saint-Antoine de Padoue (1). On chanta les vêpres pour la première fois dans ce pays. Le jour suivant il y eut une messe en musique,

(1) Le 12 janvier 1523 (*Note de l'édit. mex.*).

exécutée avec beaucoup de pompe; c'est la première que ces religieux célébrèrent à la Nouvelle-Espagne.

Cortès et tous les Espagnols y assistèrent avec Ixtlilxôchitl, les seigneurs, ses frères et ses parents, et ils y prêtèrent la plus grande attention. Ils se laissèrent aller à un attendrissement extrême, et pleurèrent de joie en voyant ce qu'ils avaient tant désiré, car ils étaient bien instruits des mystères de la messe. Le père Pedro de Gante leur avait expliqué la doctrine chrétienne le mieux qu'il avait pu, et par la grâce de Dieu, moyen le plus certain. Dès son arrivée il leur avait enseigné le mystère de la passion, la vie de N. S. Jésus-Christ et la loi évangélique; aussi, quand ils assistèrent à la première messe, étaient-ils bien instruits du sacrifice qui se célébrait. Ixtlilxôchitl versait un torrent de larmes, ce qui surprenait et édifiait les Espagnols présents. Le père Martin de Valence, ayant appris par le père Gante que ce prince,

les autres seigneurs, ses parents et ses sujets, étaient instruits dans la foi et désiraient le baptême, commença à baptiser les habitants de Tezcoco (1). C'est la première ville où s'introduisit l'Évangile. Ixtlilxôchitl fut le premier qui reçut le baptême des mains du père de Valence, sous le nom de don Fernand, en l'honneur du roi catholique. Cortès fut son parrain; son frère Coxhuanacotzin, qui vint ensuite, prit le nom de don Pedro. Plusieurs personnes prétendent qu'Alvarado, qui était alors à Tezcoco, lui servit de parrain. On administra ensuite le baptême à ses autres frères légitimes, don Pedro Tetlahuehuezquititzin, don

(1) La manière dont les religieux imposèrent des noms à cette multitude de néophites est assez curieuse : on les divisait par bandes, et tous les individus faisant partie d'une de ces division recevaient le même nom. Ce n'était pas la première fois qu'on employait un semblable moyen : en 1387, Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, étant devenu chrétien et roi de Pologne persuada à ses sujets d'abjurer à son exemple leur croyance nationale. Le peuple fut partagé par bandes : dans la première tous les hommes furent appelés Pierre et toutes les femmes Catherine; dans la seconde, Paul et Marguerite, ainsi de suite. Voyez E. Salverte, *Essai sur les noms d'hommes*, etc., t. 1er, p. 222 et 223.

Juan Quauchtloitactin, don Georges Yoyontzin; enfin à ses autres frères, fils naturels de son père; don Carlos Ahuaxpitzatzin, don Antonio Tlahuilolzin, don Francisco Mochiuhquecholtzomatzin, don Laurenzo de Luna, et à ses oncles, ses cousins et ses alliés.

La reine Tlacoxhuatzin, sa mère, qui était Mexicaine et très-endurcie dans son idolâtrie, refusa le baptême; elle s'était réfugiée dans un temple de la ville avec quelques seigneurs. Ixtlilxôchitl y alla pour la prier de se faire baptiser. Elle lui fit des reproches, l'accabla d'injures, et dit qu'elle ne le voulait pas; qu'il fallait qu'il eût perdu l'esprit pour renier si promptement ses dieux et la loi de ses pères. Ixtlilxôchitl voyant sa détermination, entra en fureur et la menaça de la faire brûler vive si elle ne consentait à recevoir le baptême (1).

(1) Cette conduite ne doit pas paraître étrange de la part d'un homme, le plus cruel bourreau de sa patrie, l'instru-

Il finit par lui donner nombre de bonnes raisons; il la convainquit et la conduisit à l'église avec les autres seigneurs pour qu'on les baptisât. Il brûla le temple où elle s'était retirée, et le détruisit de fond en comble. Cette reine fut la première femme qui reçut le baptême, et on lui imposa le nom de Marie; Cortès fut son parrain. Après elle on baptisa, sous le nom de Doña Beatrix, Papantzin, veuve de l'ancien gouverneur de Tlaltelolco, et épouse légitime d'Ixtlilxôchitl; elle reçut ce sacrement pour complaire à Cortès, qui fut son parrain, parce qu'elle était l'épouse de son intime et fidèle ami don Fernando Ixtlilxôchitl. Tous les principaux de la ville reçurent le baptême, ainsi que le peuple. Les religieux furent occupés quelques jours à cette cérémonie. Ixtlilxôchitl instruisit ses frères, ses parents et ses alliés dans la doctrine chrétienne, et cela avec beaucoup

ment de la tyrannie espagnole, l'élève de leur barbare école. Mahomet aurait-il fait pis ! (*Note de l'édit. mex.*)

d'habileté ; il leur enseigna les cérémonies et les termes en espagnol, choses bien différentes de celles usitées dans ce pays-ci. Il faisait de longs discours et de longs sermons, dans lesquels il leur apprenait des choses étonnantes, il les attendrissait par des entretiens si touchants et si saints, qu'on aurait dit d'un apôtre, si l'on peut s'exprimer ainsi.

La plupart des Indiens, habitués à leurs anciens usages, ne pouvaient pas se conformer à la mode espagnole de saluer, de témoigner leurs respects et à d'autres parties du cérémonial ; comme on peut le voir par cette dame de qualité, sœur d'Ixtlilxôchitl, qui, ayant été visiter le père Martin de Valence, et voulant lui faire la révérence suivant l'usage espagnol, ainsi que son frère le lui avait recommandé, salua comme un homme, en fléchissant un genou, ce qui fit bien rire les religieux. Mais elle leur dit avec beaucoup de bonne grâce, enfin telle qu'une dame de cour et une princesse : qu'elle leur faisait ses ex-

cuses si elle avait manqué en quelque chose, qu'elle avait mal compris ce que lui avait dit son frère; que comme elle avait vu plusieurs cavaliers saluer de cette manière, entre autres Cortès et les siens, elle avait pensé que c'était un usage commun aux hommes comme aux femmes, car dans le pays l'on ne saluait jamais qu'en baissant la tête. Il y eut au commencement plusieurs inadvertances de ce genre, tant de la part des naturels que des Espagnols, et tous en riaient beaucoup; mais à la fin, quoique ces usages fussent tout à fait nouveaux et étrangers, en peu de temps on s'y accoutuma très-facilement.

Déjà toutes les maisons de Mexico étaient terminées, il n'y en avait que quelques-unes appartenant aux Espagnols qui n'avaient pas encore été achevées. Ixtlilxôchitl prévint ses soldats de se tenir prêts pour une expédition projetée contre Ibueras (1), et de se

(1) Cortès en a laissé une relation manuscrite dont je possède une copie; elle sera publiée dans la suite de cette collection. Ibueras est l'ancien nom de la province de Honduras.

pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour la route. A la même époque Cortès expédia à l'empereur, en Espagne, une quantité d'or, de plumes, de manteaux, d'objets précieux, et un canon d'argent (1). Ixtlilxôchitl et les autres seigneurs le prièrent d'écrire en leur nom à sa majesté, et d'offrir leurs services, leurs royaumes et leurs vassaux. Cortès répondit qu'il se conformerait à leurs désirs; que sa majesté était très-reconnaissante de tout le bien qu'ils avaient fait en son nom, et surtout de ce qu'ils avaient reçu le baptème, et s'étaient convertis à la foi, ce qu'elle désirait pardessus tout. On ne sait si Cortès écrivit au nom de ces nobles Indiens, et en particulier d'Ixtlilxôchitl, par qui, après Dieu, ainsi qu'on l'a vu d'une manière évidente, la

(1) D'après Oviédo, lib. III, cap. 12 inédit. Il entra 24 quintaux et 2 arrobes d'or ou d'argent dans cette pièce : ils coûtèrent 24,000 marcs d'or à 5 pesos le marc. La fonte, la ciselure et le transport en Espagne s'élevèrent à 3,000 pesos. Le peso, calculé suivant sa valeur à l'époque de Charles-Quint, représente environ 11 francs de notre monnaie.

religion chrétienne s'est introduite dans ce pays. Il prétendit l'avoir fait ; néanmoins il est certain que jamais Ixtlilxôchitl ne reçut de lettre à ce sujet, et si le roi lui répondit, ce ne fut pas par l'entremise de Cortès, mais par les religieux franciscains. La réponse n'arriva qu'après sa mort, lorsque ses héritiers étaient très-jeunes, et surtout doña Anna et doña Luisa, ses filles légitimes, qui étaient toutes petites et sans parents. Il fut oublié, ses descendants tombèrent dans l'obscurité ; à peine ont-ils des habitations pour vivre ; et ces habitations, chaque jour on les leur enlève (1).

La même année, avant l'expédition de Ibueras, on tint dans la ville de Tezcoco un synode ou assemblée ecclésiastique, qui fut le premier dans la Nouvelle-Espagne. On y traita du mariage et d'autres affaires ; trente personnes instruites, cinq ecclésiastiques, dix-neuf religieux, six jurisconsultes au nombre

(1) Voilà les récompenses qu'obtiennent les serviteurs des tyrans (*Note de l'édit. mex.*).

desquels était Cortès, y furent réunis. Frère Martin de Valence le présida en qualité de vicaire du pape; mais comme on ne connaissait pas bien les cérémonies et les règles suivies dans l'union des infidèles, on décida qu'ils se marieraient à celle de leurs femmes qu'ils choisiraient (1). La séance ayant été levée, les religieux et les prêtres se répandirent dans tout le pays ; ils se fixèrent principalement dans les grandes villes, telles que Mexico, Tlacopan, Xochimilco, Tlaxcalan et les autres. On commença à bâtir à Tezcoco la première église qu'il y eut dans la Nouvelle-Espagne, et comme on y célébra la messe le jour de Saint-Antoine de Padoue, elle fut mise sous l'invocation de ce bienheureux, qui fut reconnu comme le protecteur de la ville. Cet édifice fut construit sur l'emplacement des palais du roi Nezahualcoyotzin, qui est aujourd'hui partagé en

(1) Comme on ne pouvait savoir quelle était la femme légitime de ceux qui en avaient plusieurs, on déclara qu'ils choisiraient celle qu'ils voudraient conserver.

plusieurs rues (1). La ville de Tezcoco et les résidences de Netzahualcoyotzin étaient de la plus grande richesse, surtout en objets sacrés ; bien que le possesseur n'eut pas le bonheur de les terminer suivant ses projets, car Dieu ne voulut pas le permettre. Ces édifices acquirent encore un plus haut degré de gloire, puisqu'ils devinrent le premier endroit où l'on établit la loi de l'Évangile, et où l'on célébra les mystères de la vie et de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ pour la rédemption du genre humain. Les demeures de *ces barbares* sont donc le premier endroit où l'on consacra l'hostie sainte. Les héritiers de ce prince, tombés dans la pauvreté et dépouillés de leurs biens patrimoniaux et de leurs souverainetés, n'ont pu conserver la propriété de ces monuments ; et l'enceinte, où pour la

(1) Ce fait est exact. Le palais était construit derrière le couvent ; le lac qui en baignait les murailles s'est retiré d'une lieue ; c'est dans cet endroit, que Cacamatzin fut pris en trahison d'après les ordres de Moctheuzoma. On l'emmena par une galerie souterraine qui donnait dans la cour (*Note de l'édit. mex.*).

première fois ces saints religieux célébrèrent la messe, a été ravie par les Espagnols et transformée en des ateliers exploités par ces conquérants (1).

L'époque de l'expédition de Ibueras étant arrivée (c'était au mois d'octobre), Ixtlilxôchitl voulut reconnaître le nombre de ses soldats; il passa en revue son armée dans la place de Otumpan, sa résidence. Il choisit entre tous vingt mille hommes de guerre, les plus braves, et qu'il avait pu bien connaître dans les guerres passées, ainsi que tous les chefs ses amis qui ne l'avaient pas quitté. Il laissa pour gouverner à sa place Alonzo Ioquinquani, un de ses serviteurs. Il lui confia le commandement de tout le royaume de Tezcoco, dont la moitié appartenait à son frère. Quoique Ixtlilxôchitl gouvernât la totalité, Cohuanacotzin

(1) Quels souvenirs douloureux ! Encore une circonstance qui prouve la tyrannie des Espagnols; a l'époque de la révolution de 1810, l'atroce commandant Eliaze employa les derniers vestiges de ces palais pour fortifier Tezcoco (*Note de l'édit. mex.*).

n'avait conservé que les tributs et les hommages ; il ne se mêlait en rien du gouvernement, quant à ce qui avait rapport à la guerre. Cette décision avait été arrêtée par Cortès, qui craignait que Cohuanacotzin ne s'insurgeât. Ixtlilxôchitl n'avait pas voulu laisser l'administration du royaume à aucun de ses frères, d'abord parce qu'ils étaient fort jeunes et qu'ils n'avaient pas voulu se soumettre aux Espagnols, qui les traitaient fort mal malgré leur rang ; secondement, dans la crainte que ceux-ci ne pussent avec succès les accuser de trahison comme ils avaient fait à l'égard de Cohuanacotzin, sous le règne du roi Cacama. Izquinquani (1) était un homme de jugement et de mœurs libérales. Ixtlilxôchitl institua Zoutecou et Cohuatecatl en qualité de gouverneurs de Mexico et de Tlacopan, avec les mêmes pouvoirs que Izquinquani. Toutes ces dispositions ayant été prises, et des gouverneurs mis

(1) C'est évidemment le même que Ioquincani. Le texte est rempli d'erreurs de ce genre.

à la tête du royaume des Aculhuas, des Mexicains et des Tecpanèques, qui comprenaient toutes ses possessions, ainsi qu'on l'a vu, car les rois Quauhtemoc et Tetlepanquetzatzin étant prisonniers, ne s'occupaient plus du gouvernement de leurs royaumes. Ixtlilxôchitl partit de Otumpan et se rendit à Chalco, où il attendit Cortès, qui laissa des lieutenants à Mexico, et se mit en marche avec toutes les troupes espagnoles qu'on put réunir. Elles étaient bien pourvues d'armes et de munitions : pour plus de sûreté il emmena avec lui le roi Quauhtemoc (1), ainsi que Cohuanacotzin, Tetlapanquetzatzin, Zihuacohuatzin, gouverneur et capitaine général des Mexicains, Tlatecatzin, Mexitzincontzin, princes très-puissants, et les plus grands seigneurs du pays. Il rejoignit Ixtlilxôchitl à Chalco, et tous deux se mirent en marche avec

(1) Malheureux! il t'enmenait pour te donner la mort ; il voulait se débarrasser de toi comme on le fait d'un fardeau pesant ; car jamais il ne te voyait sans que tu lui rappelasses le souvenir de l'usurpation de ton royaume (*Note de l'édit. mex.*).

leur armée, le plus promptement possible, car Cortès était très-inquiet des nouvelles qu'il avait reçues de Christophe de Olid. Une insurrection ayant eu lieu, il voulait y porter remède avant que les événements ne prissent une tournure plus inquiétante, et en même temps soumettre plusieurs provinces qui s'étaient mises en état de rébellion contre les Espagnols qui pillaient leurs biens et leur faisaient mille mauvais traitements.

Peu de jours après le départ de Cortès, les gouverneurs espagnols qu'il avait laissés à Mexico en son lieu et place, et qui se nommaient Alonzo de Estrada et Rodrigo de Albornos, découvrirent plusieurs complots tramés contre le gouvernement, si bien que la division se mit entre les Espagnols, et les naturels ne cessaient de leur côté de les maltraiter (1):

(1) Tel est le sens exacte de ce passage; mais je crois que le texte est altéré, et qu'au lieu de *los Españoles estaban encontrados los unos con los otros, y los naturales les hacian mil*

ils finirent par se soulever ouvertement, et tuèrent tous les chrétiens qu'ils rencontrèrent dans la ville. Sans les religieux qui tâchèrent de les apaiser, et qui supplièrent les Espagnols de ne pas maltraiter les habitants dans la crainte d'une révolte que ceux-ci pouvaient exécuter bien facilement, les massacres auraient été plus grands encore.

Les Mexicains étaient plongés dans la plus grande tristesse, ils se plaignaient de ce que Cortès avait presque enchaîné et emmené dans des pays si éloignés, leurs rois et leurs chefs; ils pensaient qu'il ne les avait conduits avec lui que pour les tuer en trahison, comme effectivement cela arriva. Les Espagnols étaient très-mal avec les religieux, qui prenaient parti pour les Indiens, si bien que peu s'en fallut

molestias... il faut lire après otros, *y a los naturales*, etc. C'est-à-dire : la division se mit entre les Espagnols, et ils ne cessèrent de maltraiter les naturels, qui finirent, etc.

qu'ils ne les chassassent de Mexico. Il arriva même un jour que, dans un sermon, un prédicateur leur reprochant leurs actes criminels, ils se révoltèrent contre ce religieux, et furent sur le point de le jeter à bas de sa chaire; mais la présence d'esprit et la prudence du saint frère Martin de Valence firent que ce prélat les apaisa, les ramena à l'amour de Dieu, et empêcha que ces *chrétiens*, ces Espagnols, ne se conduisissent comme des *barbares*.

Ixtlilxôchitl, les autres rois et les chefs, apprirent tout ce qui se passait par des messagers que l'on expédiait exprès chaque jour. Ce prince fit dire à Izquinquani, son gouverneur, que si les religieux étaient inquiétés par les Espagnols, ils se retirassent à Tezcoco, où ils seraient à l'abri des mauvais traitements de leurs compatriotes, et qu'on leur fournirait tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Il donna l'ordre de placer une garde nombreuse pour veiller jour et nuit à la sû-

reté de leurs personnes. Izquinquani suivit ces instructions avec toute l'exactitude possible.

Les religieux, ne pouvant supporter les méchancetés des Espagnols, se réfugièrent à Tezcoco, chez les autres prêtres qui s'y étaient établis avant eux; ils furent bien traités et bien servis par les habitants; on prétend qu'ils étaient quatre en tout; ils y résidèrent jusqu'à l'arrivée de Cortès et d'Ixtlilxôchitl. Cortès envoya à la ville de Espiritu-Santo, en qualité de gouverneurs, le facteur Gonzalo de Salazar, et le contrôleur Peralmindès Chirinos de Ubeda, avec pouvoir de suspendre et de punir Alonso de Estrada et Rodrigo de Albornoz, s'ils étaient coupables, et de prendre les rênes de l'administration. Quand les nouveaux gouverneurs furent arrivés à Mexico, les Espagnols, loin de se soumettre, se révoltèrent; des disputes et des dissensions très-vives s'élevèrent entre les officiers, et la guerre civile commença. Un grand nombre

d'Espagnols furent tués, et la ville fut sur le point d'être ruinée de fond en comble. Les Espagnols avaient fait beaucoup de mal aux naturels, mais ce fut encore pis dans cette révolution; les chrétiens leur faisaient mille mauvais traitements et pillaient leurs propriétés.

Les habitants de Huaxacac, de Zihuatlan et d'autres pays supportèrent de cruelles persécutions de la part des Espagnols qui habitaient chez eux, surtout de certains mineurs révoltés qui se répandaient dans le pays pour enlever les Indiens et les forcer de travailler aux mines. Péralmildès marcha contre eux à la tête de cent cavaliers espagnols, de deux cents fantassins, et de je ne sais combien de mille de naturels, Aculhuas et Mexicains, que le gouverneur pour Ixtlilxôchitl, fournit comme troupes auxiliaires. Les insurgés se fortifièrent sur des hauteurs. Péralmildès remarqua que leurs forces étaient considérables, il craignit de ne pouvoir les vaincre; cependant, ayant

appris qu'ils avaient d'immenses richesses et un très-grand serpent en or, il les tint bloqués pendant quarante jours; mais une nuit ils s'échappèrent avec leurs trésors sans qu'on s'en aperçût, et laissèrent les Espagnols tout honteux d'avoir été trompés. Ceux-ci firent leurs efforts pour les rejoindre à Zihuatlan. Jamais ils ne purent parvenir à soumettre ces insurgés; ils retournèrent ensuite à Mexico, où se passèrent des événements très-importants, dont je ne parlerai pas ici, parce qu'ils ne se rapportent pas à cette histoire. Ceux qui désirent les connaître n'ont qu'à lire la *Chronique des Indes* (1). On y trouvera une relation étendue des faits qui concernent les Espagnols; mon projet se réduit à écrire l'histoire des souverains de ce pays, et en partie de don Fernand Ixtlilxôchitl, de ses frères et de ses parents, parce que leurs faits héroïques sont, plus que ceux des autres, ensevelis dans

(1) Voyez aussi Chimalpain, t. 2, p. 120 (*Note de l'édit. mex.*).

l'oubli, et que personne ne se souvient d'eux ni des services qu'ils ont rendus aux Espagnols, ainsi qu'on l'a vu et qu'on le verra plus loin. Enfin grâce à l'administration de Alonso de Estrada et du châtiment qu'il infligea aux coupables, la ville de Mexico fut pacifiée, et les Espagnols furent soumis.

Il est évident, et c'est un fait connu de tout le monde, que Quauhtemoc et les autres seigneurs moururent innocents, que leur accusation fut calomnieuse, puisque jamais leurs sujets ne prirent les armes contre les Espagnols, jamais ils ne se révoltèrent; ils se plaignirent seulement des travaux dont on les accablait. Ceux-ci leur répondaient de les supporter pour l'amour de Dieu, de considérer les longs voyages qu'on faisait faire à leurs rois, et pendant lesquels ils mouraient de faim, de chaleur ou de froid, maux qu'ils supportaient avec autant de patience *que s'il les eussent endurés pour eux-mémes.* Il est certain que, sans l'amour que les naturels portaient à

leurs souverains, ainsi que je l'ai déjà dit, se voyant tyrannisés avec acharnement, ils n'auraient pas laissé un seul Espagnol en vie; ce qu'ils auraient pu faire très-facilement, car, à cette époque, les chrétiens n'avaient pour eux ni Tezcoco, ni Tlaxcalan, ni d'autres provinces dont Cortès s'empara par la suite; et même ils étaient divisés.

Ceux qui ont écrit ou qui ont dit que Quauhtemoc et les autres seigneurs furent mis à mort parce qu'ils avaient voulu massacrer les Espagnols, les calomnient, et il est certain qu'ils ne tiennent ces discours que pour excuser les crimes et les trahisons des Espagnols, sans qu'aucune relation, sans qu'aucun poëme ait jamais dit que ce fût vrai. Il n'existe pas d'histoire ni de *romances* (1) qui racontent ainsi ce fait, et tous les naturels

(1) Les Espagnols appellent ainsi des poëmes historiques dans lesquels ils racontent les faits les plus importants de leurs annales. Presque toutes les guerres des Maures sont écrites dans des *Romanceros*. Les Indiens avaient aussi des écrits de ce genre. Voyez à l'appendice la pièce sous le n. VIII.

de la Nouvelle-Espagne, historiens ou poëtes, disent d'une seule voix que c'est une calomnie, que la mort de ce prince est un acte de tyrannie infâme. Les ouvrages des historiens espagnols m'engagent à m'exprimer ainsi; mais je n'en suis pas surpris, ils n'ont écrit que ce que Cortès et les autres auteurs de cette barbarie leur avaient communiqué par des notes. Ceux qui sont venus par la suite ont suivi ces historiens sans s'assurer de l'exactitude des faits(1).

Cortès et ceux qui se rendaient à Ibueras étant arrivés à la ville de l'Espiritu-Santo, Ixtlilxôchitl et Quauhtemoc firent prévenir les souverains de Tabasco et Chicalanco qu'ils étaient arrivés, et que Cortès se dirigeait sur Ibueras. Ils leur ordonnèrent d'envoyer une peinture dans laquelle furent représentés toute la route, les villes et les villages par où il fal-

(1) La force de la vérité a pu seule donner à cet écrivain indien le courage de soutenir ces assertions avec tant de force en présence du vice-roi du Mexique, et d'un tribunal sous les yeux duquel il exposait ses jours (*Note de l'édit. mex.*).

lait passer, les rivières à traverser, et de lui expédier quelques marchands qui connussent les montagnes et le rivage, afin de servir de guides. Les souverains de Talasco et de Xicalanco ayant reçu les ordres de leurs rois, firent aussitôt représenter toute la route et les villes par où il fallait passer (1). Quand la peinture fut achevée, ils l'envoyèrent avec dix nobles très-savants afin de l'expliquer. Ces derniers étant arrivés pour s'acquitter du message dont ils avaient été chargés, on leur fit faire toute la route, depuis Xicalanco jusqu'à Nacoynito, et même jusqu'à Nicaragua. Ixtlilxôchilt examina la peinture avec les autres seigneurs; ils la firent voir à Cortès, qui en parut très-content, et remercia les habitants de Talasco et de Xicalanco; ceux-ci lui donnèrent avis que tous les villages par où on devait passer étaient abandonnés, parce

(1) Cette circonstance est confirmée dans la relation de Cortès dont j'ai parlé plus haut. Ce conquérant cite fréquemment cette carte, et se loue de son exactitude.

que les Espagnols les avaient pillés et brûlés ; qu'en conséquence les habitants avaient pris la fuite et s'étaient retirés dans les déserts. D'après ces avis on expédia sur la rivière de Tabasco des navires chargés de vivres, et l'on partit. Après avoir fait huit ou neuf lieues on traversa dans des barques une rivière très-grande, et l'on arriva à Tonalan. On parcourut ensuite une distance à peu près égale jusqu'à un cours d'eau nommé Quiyacuilco. Peu loin de là Cortès passa une rivière considérable qui força de construire un pont de bois de près de mille varas (1) de long près du bord de la mer. Les naturels chargés de ce travail s'en acquittèrent avec beaucoup d'adresse. L'armée fit ensuite trente ou quarante lieues ; elle franchit cinquante cours d'eau, qui forcèrent les naturels à faire un pareil nombre de ponts; puis on arriva dans la province de Copilco, et ensuite à une ville nommée Anaxaxucan,

(1) Cortès dit neuf cent trente-quatre pas : la vara ou aune de Castille, a trois pieds

qui est au delà et après laquelle il fallut gravir des montagnes très-escarpées ainsi qu'une très-grande rivière, nommée Quetzapalan. Alors on fit usage des vivres qui étaient à bord des grosses caravelles ou navires de transport; car cette grande rivière se jetait dans celle de Tabasco. Beaucoup de naturels amenèrent des canots qui servirent au passage de l'armée. On resta vingt jours à Zihuatlan; on se rendit ensuite à Chilapan, où l'on franchit encore une rivière sur un pont que l'on fit exprès. Chilapan, comme les autres villes, avait été brûlée et détruite par les Espagnols; elle était donc inhabitée. Deux hommes seulement y restaient, parce que les guides leur avaient donné avis de l'arrivée des Espagnols, de leur roi et de toute l'armée. Cette province dépendait de Tezcoco; l'armée passa un grand cours d'eau, nommé Chilapan. Conduite par ces deux hommes, elle se rendit à Otamoztepec. On fut deux jours à faire quatre ou cinq lieues, à cause de la difficulté du chemin et

de beaucoup de rivières qui donnèrent bien du mal à nos troupes. Elles s'y reposèrent six jours ; on y fit provision de vivres, et l'on y trouva une quantité considérable de maïs et de fruits. De là on se rendit en deux jours à Iztapan, avec autant de peine que dans les dernières marches. Les naturels ayant aperçu les Espagnols, prirent la fuite avec leurs femmes et leurs enfants, en emportant tout ce qu'ils purent; car ils avaient appris, par les habitants de Zihuatlan, comment on avait traité leurs voisins. Un grand nombre se noyèrent en passant la rivière. Ixtlilxôchitl les envoya appeler, et leur ordonna de retourner; il leur fit dire que l'on ne voulait point les maltraiter. Quand ceux-ci se furent assurés que c'était la vérité, et que leurs rois venaient avec l'armée, ils retournèrent avec leurs chefs en apportant des présents. Pendant huit jours que l'armée resta dans cette ville, ils fournirent tout ce dont on eut besoin. Cortès expédia de cet endroit trois Es-

pagnols qui se rendirent à Tabasco, en descendant la rivière sur des canots. Ixtlilxôchitl ordonna aux grosses caravelles d'aller l'attendre dans la baie de l'Ascension, afin que de cet endroit ces navires transportassent les vivres à Acalan, à travers un lac. D'autres canots, accompagnés d'une troupe considérable d'Indiens et de quelques Espagnols, descendirent la rivière pour soumettre quelques villes qui s'étaient insurgées.

On marcha ensuite contre Acalan; mais on n'y trouva que vingt prêtres indiens dans un temple, sur le bord d'une rivière. Les habitants s'étaient enfuis. A peu de distance de là on franchit un marais avec bien des difficultés, puis une lagune où l'on jeta un pont, enfin un second marais, et l'on parvint dans une forêt très-épaisse, composée d'arbres fort élevés, qui laissaient à peine apercevoir le ciel. L'armée y resta égarée pendant deux jours; le troisième elle arriva à Ahuetecpan. Les hommes mouraient de faim; ils s'y restaurè-

rent avec des fruits. Cette ville aussi était abandonnée. Cortès et Ixtlilxôchitl envoyèrent explorer une rivière en suivant le courant, pour voir si l'on trouverait des canots, et si les Espagnols pourraient continuer leur marche à la suite des troupes qui descendaient la rivière. Les éclaireurs, étant parvenus à des terres cultivées, pénétrèrent dans une grande lagune, où ils découvrirent des petites îles, des canots, et un grand nombre d'habitants, qui, les ayant vus, vinrent au-devant d'eux, et se mirent à rire immodérément en voyant la barbe et les habits des Espagnols qu'ils ne connaissaient pas.

Les gens d'Ixtlilxôchitl leur apprirent tout ce qui s'était passé. Ces Indiens, voyant qu'on ne venait pas leur faire de mal, chargèrent leurs canots de vivres, de miel et d'autres présents, et vinrent voir les rois et Cortès. Ils s'excusèrent d'avoir abandonné leurs villes, en disant qu'ils avaient appris à Zihuatuan que des Espagnols avaient pillé et brûlé un

grand nombre de villages. Ils donnèrent des nouvelles de ceux qui descendaient le fleuve. Ces derniers s'étaient rendus dans leur ville ; le frère du chef de ces Indiens les avait accompagnés avec une escorte pour les protéger contre les autres naturels. On les envoya chercher, et ils arrivèrent chargés de miel, de cacao et de vivres; ils apportèrent aussi un peu d'or. Les Indiens retournèrent chez eux. Tous ceux des autres villes et villages voisins vinrent aussi voir les rois et Cortès; ils offrirent leur amitié, et chacun d'eux donna l'or qu'il avait; mais ils en possédaient peu : ils suivaient en cela les ordres de Quauhtemoc et des autres chefs. Après avoir brûlé les idoles et les temples, et érigé des croix, on quitta la ville de Ahuatecpan. Deux religieux, au moyen des interprètes qu'ils conduisaient avec eux, expliquèrent aux habitants la loi de l'Évangile : Ixtlilxôchitl et les autres princes les instruisirent dans le même sens, et leur inculquèrent ces grandes vérités.

L'armée prit une route qui conduit droit à la province de Acalan; on passa une grande rivière au moyen des barques, et pendant trois jours on voyagea dans des forêts très-épaisses, où l'on souffrit extrêmement. Ixtlilxôchitl, Quauhtemoc, les autres princes et leurs vassaux étaient exténués de faim et de soif, ils ne vivaient que d'herbes. Les Espagnols avaient du maïs; mais ils aimaient mieux le donner à leurs chevaux qu'à l'armée. Trois jours après on arriva à une lagune de plus de cinq cents pas, et profonde de six brasses environ. Comme on n'avait pas de canots pour se rendre à l'autre bord, on construisit un pont immense avec une peine extrême. Ce travail fit courir de grands dangers aux naturels, à cause de la profondeur de l'eau. On y employa six jours entiers; les Indiens étaient accablés de misère et de faim : les rois mêmes et les chefs ne vivaient que d'herbes et de mauvais fruits sauvages; encore avaient-ils tant de mal à se les procurer,

qu'ils pouvaient à peine assouvir leur faim. Pour faire à leurs souverains un présent considérable, les sujets leur donnaient quelques grains de maïs qu'ils dérobaient aux chevaux des Espagnols; car ces gens faisaient plus de cas des bêtes que des rois et des principaux seigneurs. Ils n'emmenaient les animaux que par ostentation, et pour les montrer aux habitants de ces contrées, qui, ne les connaissant pas, désiraient les voir à cause de leur réputation qui s'était répandue. Ces animaux n'étaient d'aucune utilité pour faire la guerre, car le haut pays était trop montagneux, et les plaines étaient couvertes de marais et de lagunes; c'était un miracle qu'ils pussent s'en tirer : la marche les fatiguait plus que les piétons.

Il faudrait écrire un livre entier pour raconter tous les maux que souffrirent Ixtlilxôchitl, Quauhtemoc, Cohuanacotzin, les autres princes et leurs vassaux pendant la construction de ce pont, sans parler de ce qu'ils avaient

déjà éprouvé et qu'ils éprouvèrent par la suite. On peut donc concevoir que Quauhtemoc et les autres chefs eurent sujet d'être exaspérés, lorsque, accablés de travail, de misère, et mourant de faim, ils voyaient que les Espagnols n'en prenaient aucun soucis; et que, s'ils avaient pu les tuer tous, sans en excepter un seul, ils l'auraient fait très-volontiers. Jamais ils ne se plaignirent, jamais ils ne montrèrent de faiblesse; tout ce qu'on leur commandait, ils l'exécutaient de la meilleure grâce. Il leur était très-facile alors de massacrer les Espagnols sans courir aucun risque, ou bien de les abandonner pendant la nuit dans des endroits inconnus, et de retourner à Mexico, ce que ces étrangers n'auraient pu faire. Les rois n'auraient éprouvé aucune difficulté, car ils avaient leurs guides. Partout où ils seraient arrivés ils auraient été bien mieux reçus que les Espagnols, puisque les habitants des territoires qu'ils devaient traverser étaient leurs sujets. Ils pouvaient faire ce

qu'on leur reproche d'avoir projeté, c'est-à-dire soulever leurs royaumes et leurs vassaux contre les Espagnols; mais, quoique *barbares*, ils savaient bien que la véritable sagesse, que la loi de l'Évangile, et le salut de leur âme qu'ils désiraient si ardemment, les détournaient d'une telle conduite, et même ils aimaient, ils chérissaient les Espagnols, et ils préféraient souffrir la famine et les fatigues plutôt que de voir endurer ces maux aux chrétiens ou à leurs animaux; et ils se privaient eux-mêmes de nourriture pour les faire vivre. Ce pont fut la construction la plus surprenante du monde; les Espagnols étaient émerveillés du talent et de l'adresse des naturels. On passa, et à peu de distance de là on arriva à un marais effrayant, quoiqu'il ne fût pas très-étendu; les chevaux ne purent la franchir. Alors on ouvrit au milieu un canal qui se remplit d'eau, et les chevaux traversèrent à la nage. Quand on fut de l'autre côté on trouva plus

de cent habitants d'Acalan qui venaient au-devant de l'armée avec une grande quantité de vivres et des rafraîchissements. Ils avaient avec eux quatre Espagnols et des soldats qui s'étaient joints à eux, pour prévenir de notre arrivée le roi de la province d'Acalan, nommé Apochpelan. Ce prince apprit avec beaucoup de plaisir que les rois et les grands seigneurs dont ils relevaient, venaient visiter son pays avec les Espagnols. Il les attendait avec tous ses sujets : il expédia des envoyés chargés de présents pour Cortès, Ixtlilxôchitl, Cohuanacotzin, et chacun des autres seigneurs. Ces envoyés devaient les complimenter sur leur bonne arrivée. Apochpelan fit dire qu'il attendait l'armée depuis longtemps, car il avait été instruit de son approche par les habitants de Xicalanco; il fit savoir beaucoup d'autres choses. Cortès reçut un message semblable; toute l'armée fut remplie de joie de ces bonnes dispositions, et les envoyés retournèrent chez eux.

Le lendemain l'armée se mit en marche et se rendit à Tizapetlan, où elle fut fort bien reçue. Les habitants étaient remplis de joie; ils servirent les Espagnols, leur firent toute sorte de bons traitements, et fournirent tout ce qui leur était nécessaire. Après quatre ou cinq jours de repos on partit pour Teotilac (1), à deux lieues de la province d'Acalan. On arriva de bonne heure au bord d'une rivière considérable, la même qui coule à Cohuatzacoalco. On éleva une cabane en paille pour loger Cortès et les siens. Les rois en firent construire une autre avec les matériaux d'un grand temple *cùe*.

C'était à l'époque du canaval; comme les naturels avaient vu dans les années précédentes les Espagnols se livrer à des réjouissances, ils firent aussi des fêtes suivant leurs anciennes coutumes. Tout le jour et la nuit fu-

(1) Teotilac d'horrible mémoire, où Quauhtemoc et d'autres rois du continent mexicain furent mis à mort. Suivant le père P. Bétencourt, le prince mourut le 15 février 1525 (*Note de l'édit. mex.*).

rent passés en divertissements; mais c'était surtout parce qu'ils voyaient le terme des maux qu'ils avaient à souffrir et la fin de leur voyage. Cortès leur avait dit qu'une fois arrivé à Acalan on reviendrait sur ses pas. Tout le monde était donc fort joyeux, les rois se divertissaient et plaisantaient entre eux. Cohuanacotzin dit au roi Quauhtemoc, entre autres plaisanteries : « Seigneur, la pro-
» vince que nous allons conquérir sera pour
» moi, car vous savez que, suivant les consti-
» tutions de mon aïeul Nezahualcoyotzin, et en
» vertu des traités qu'il fit avec votre oncle
» Ixcohuatzin , ancêtre de votre altesse, la
» ville de Tezcoco et mes royaumes doivent
» avoir la suprématie en tout. » Le roi Quauhte-
moc lui répondit en criant : « Dans ce temps-
» là, seigneur, nos armées n'étaient pas con-
» duites par d'autres, alors il eût été bien que
» votre altesse obtînt le premier rang, car
» Tezcoco est notre ancienne patrie, et c'est
» de cette ville qu'est sortie toute notre mai-

» son; mais aujourd'hui que nous sommes » aidés par les fils du soleil, grâce au bien » qu'ils me veulent, la couronne m'appar- » tiendra. » Tetlepanquetpatzin, se mêlant à la conversation, s'écria : « Non, seigneur, puisqu'à présent tout va à rebours, elle est pour moi, car Tlacopan, et le royaume des Tecpanèques, qui est le dernier dans l'ordre, doit être aujourd'hui le premier ». Temilotzin, commandant des forces de Mexico, le plus grand seigneur du pays, et qui portait le titre de Tlacatecatl, s'écria : « Ah ! messeigneurs, comme vos majestés plaisantent sur la poule qu'emporte le loup ravissant, et qu'aucun chasseur ne pourra lui arracher, ou sur le petit poussin que le faucon perfide enlève en l'absence de son gardien, quoique sa mère le défende, comme l'a fait monseigneur le roi Quauhtemoc, qui a défendu sa patrie avec toute l'affection d'un bon père. Depuis lors la paix et la concorde, ces bons pasteurs des royaumes ont abandonné l'empire Chichimèque, et notre

orgueil et nos discordes nous ont livrés aux mains de ces étrangers pour nous faire souffrir tous les maux de ces longs et pénibles voyages, la famine, le froid et mille autres calamités. Nous sommes dépossédés de nos royaumes et de nos principautés, notre douce patrie nous oublie comme si nous étions ses ennemis; mais tous ces sacrifices doivent être regardés comme bien employés, puisque nos amis, les fils du soleil, nous ont apporté la vraie lumière, le salut de nos âmes et la vie éternelle dont nous étions si éloignés de pouvoir jouir. Nous étions plongés dans les vanités de ce monde et dans d'horribles ténèbres, nous obéissions à de faux dieux, nous sacrifions notre prochain, et, livrés à nos anciennes coutumes, nous nous précipitions dans l'abîme de l'enfer. O très-sages rois Nezahualcoyotl et Nezahualpilli, c'est vous à qui nous devons ces temps prospères et dignes de louanges que vous désiriez tant voir, vous qui avez combattu nos erreurs; ô trouvons-nous mille

fois heureux nous qui en jouissons ! Que nos travaux sont bien employés puisqu'ils nous procureront une double récompense; l'une dans cette vie, ce sera l'honneur et une renommée pure des désirs des richesses, l'autre dans la vie éternelle où est le Teotloquenahuaque, que les Castillans appellent Jésus-Christ! Ainsi, messeigneurs, consolez-vous, supportez ces maux avec patience, suivez l'exemple de ces fils du soleil qui traversent des mers immenses, font de si longs voyages, supportent de si grands maux pour le salut de nos âmes. Imitez Ixtlilxôchitl ; jamais vos majestés ne verront sur son visage de signes de tristesse, il est le premier au danger, et pour cette sainte religion il oublie sa patrie, ses amis, ses parents (1). Écoutez avec soin les docteurs chrétiens lorsqu'ils nous instruisent par la bouche des religieux, et vous verrez que ce que je vous ai dit est l'exacte vérité. » Ce seigneur tint encore d'autres discours qui at-

(1) C'est bien le fait d'un *coquin* (*Note de l'édit. mex.*).

tendrirent tous les assistants, et ils le remercièrent de ses bons avis. Les autres nobles qui étaient présents (il y en avait neuf en tout), parlèrent aussi, se réjouirent et chantèrent des poésies analogues à la conversation. Ces poésies, composées par d'anciens philosophes, prophétisaient tous les maux que les nôtres avaient vus et qu'ils éprouvaient encore. Cortès, voyant tous ces seigneurs si joyeux converser avec beaucoup d'intérêt et plaisanter entre eux, soupçonna quelque crime, car, ainsi que dit le proverbe, le voleur croit que tous les hommes sont voleurs(1). Il leur fit dire par les interprètes qu'il trouvait fort mal que des grands seigneurs plaisantassent ainsi (2), qu'il les priait de ne pas recommencer à l'avenir; ils lui répondirent qu'ils n'agissaient point ainsi dans l'intention de lui déplaire, mais pour prendre quelque divertissement et

(1) Piensa el ladron que todos son de su condicion.

(2) En carnaval, grands ou petits, tout le monde cherche à se faire des malices (*Note de l'édit. mex.*).

secouer leurs chagrins; que dans des circonstances comme celles où ils se trouvaient, il était bien que les princes se montrassent contents pour donner aux sujets le courage de supporter leurs peines, en voyant les chefs aussi satisfaits au milieu des privations, des persécutions et des maux de la guerre; que l'obéissance en pareille occasion, était de la plus grande importance; mais qu'enfin on cesserait de plaisanter puisque cela lui déplaisait.

Cortès fit ensuite appeler en secret un Indien, nommé Costemexi, qui prit ensuite le nom de Christophe: il était d'Ixtapalapan, ou suivant d'autres de Mexicaltzinco. Cortès avait la plus grande confiance en lui, parce que cet homme lui faisait de fréquents rapports sur ce qui se disait ou se passait dans l'armée (car il ne manque pas de brouillons dans ce monde et de langues qui coupent mieux qu'un rasoir). Il lui demanda quels étaient ces discours que les seigneurs tenaient

entre eux. On s'accorde à croire que lorsque Ixtlilxôchitl fit mettre à la torture Costemexi à Tezcoco pour lui faire déclarer ce qu'il avait dit à Cortès, et comment on avait pu faire mourir tant de rois et de seigneurs innocents, d'après ses faux rapports, il prétendit qu'il avait conté les faits ainsi que nous les avons rapportés et tels qu'ils s'étaient passés; qu'il avait représenté en peinture neuf personnes, *mais qu'il n'avait pas déclaré ce que Cortès prétendait avoir appris, c'est-à-dire qu'on voulait se soulever contre lui, et le tuer ainsi que tous les Espagnols.* Ceci résulte clairement des écrits des historiens, des peintures, des relations et de la confession de cet Indien, dont le témoignage calomnieux fut employé par Cortès pour faire périr ces princes innocents. La vérité est que ce conquérant inventa tous les faits qui leur furent reprochés pour se tirer d'une situation difficile, et pour détruire tous les souverains légitimes de ce pays.

Le lendemain, jour de mardi-gras, de l'année

1525, trois heures avant l'aube, tous les rois et les seigneurs furent arrêtés sans qu'aucun d'eux fût prévenu en particulier des mesures que l'on prenait à l'égard des autres. Personne n'en fut instruit, dans la crainte d'une révolte et que Cortès ou les siens ne fussent en danger, et tous ces princes furent pendus les uns après les autres ; d'abord le roi Quauhtemoc, puis Tletlepanquezatzin et ainsi de suite : Cohuanacotzin fut le dernier. Ixtlilxôchitl, ayant été averti du supplice des rois, et que l'on pendait son frère, sortit en toute hâte de ses logements, jeta de grands cris et marcha à la tête de son armée contre Cortès et les siens. Voyant le danger où il se trouvait, et qu'il ne lui restait plus d'autre ressource, il accourut en toute hâte sur le lieu du supplice et coupa la corde qui suspendait Cohuanacoxtzin au moment où il expirait (1); puis il supplia Ixtlilxôchitl de l'entendre, l'as-

(1) Ce passage est loin d'être clair, il paraîtrait d'après le exte que c'est Cortès qui coupa la corde; mais on croit générale-

surant qu'il était prêt à lui rendre compte de sa conduite, et que, s'il ne la trouvait pas de toute justice, il ferait ce qu'il voudrait. Toute l'armée allait être taillée en pièces; ce prince ordonna à ses troupes de se contenir, et il écouta attentivement Cortès. Celui-ci lui fit voir la peinture de Coxtemexi. Il lui dit que Quauhtemoc, Cohuanacoxtzin et les autres seigneurs voulaient le massacrer lui et tous les Espagnols; que le plus coupable était son frère Cohuanacoxtzin; qu'il avait d'abord eu soin qu'on ne le pendît pas avant qu'Ixtlilxôchitl ne fût éveillé, afin qu'il le condamnât lui-même; mais comme celui-ci tardait beaucoup et qu'il ne voulait pas le déranger de son sommeil, et craignant que l'armée ne se révoltât car il se faisait tard, il avait ordonné de l'exécuter le dernier (1). Cortès donna à Ixtlilxôchitl beaucoup d'autres raisons qui

ment que c'est Ixtlilxôchitl. M. de Bustamente est de cet avis. Voyez sa préface en tête de cette relation.

(1) Voici encore une de ces phrases, obscures si fréquentes dans cette relation. Je crois en avoir donné une interprétation

finirent par le calmer, quoique avec bien de la peine. Plusieurs souvenirs se présentaient à sa mémoire, et surtout la foi qu'il avait reçue ; il crut qu'en tenant une autre conduite tout serait perdu, que la propagation de l'Évangile serait arrêtée et qu'il naîtrait des guerres sans nombre. Prenant donc l'affaire du bon côté, il cacha le mieux qu'il put son ressentiment de cette trahison. Comme il était jour, Cortès et Ixtlilxôchitl, qui s'étaient réconciliés, se dirigèrent sur Iztancamac. Ixtlilxôchitl fit transporter sur un brancard son frère, dont le cou était meurtri par la corde avec laquelle on avait voulu le pendre, et il mourut peu de jours après d'une hémorragie causée par les chagrins et les souffrances.

assez satisfaisante, néanmoins je soumets le texte au lecteur : *Que el que mas culpa tenia era su hermano Cohuanocoxtzin, y que de industria no lo habia querido ahorcar antes, por si se ricordaba (ò despertaba) para que él propio sentenciase; y como viò que dormia tanto, por no darle pesadumbre, y porque no se alborotase la gente, que era ya tarde, lo habia mandado ahorcar el último.*

A un jour de marche avant d'arriver à Iztancamac, un jeune homme, fils de Apochpalan, chef de cette ville, se présenta à Ixtlilxôchitl, et vint lui faire des compliments de condoléance sur la mort des rois et des princes, que l'on avait déjà apprise dans tous les villages de l'Acalan, et comme pour cette raison son père ne voulait pas venir au-devant des Espagnols, ce jeune homme dit qu'il était mort. Ixtlilxôchitl le consola et l'envoya parler à Cortès, qui parut content de le voir, mais il ne voulut pas croire que son père fût mort, car il n'y avait que peu de jours que ce chef lui avait envoyé des messagers.

Ils arrivèrent à un village nommé Teotlycacac, où ils furent bien reçus et bien traités. Cortès contracta une amitié intime avec le chef de ce pays, et il le pria secrètement de lui dire s'il était vrai que Apochpalan fût mort. Celui-ci, l'ayant prié de garder le secret, lui apprit qu'il n'en était rien, et qu'il faisait courir ce bruit pour que Cortès ne vînt pas

sur ses terres, car le supplice des rois avait été très-mal vu dans tout le pays. Cortès lui rendit compte de ce qui l'avait engagé à prendre ce parti, il lui parla de beaucoup d'autres choses qui n'ont pas trait à cette histoire; puis il envoya chercher en secret le fils de Apochpalan, et il lui dit qu'il savait positivement que son père était vivant. Ce jeune homme le voyant si bien instruit, ne put nier la vérité, et lui dit pourquoi son père refusait de venir. Cortès et Ixtlilxôchitl le prièrent d'aller le chercher. Ce prince envoya plusieurs de ses soldats pour accompagner le fils de Apochpalan, et pour prier ce dernier de venir le trouver sans retard, lui et Cortès. Deux jours après ce chef se présenta; il se rendit d'abord à la demeure d'Ixtlilxôchitl : ce prince occupait des temples très-vastes qui sont en fort grand nombre dans cette ville. Ixtlilxôchitl reçut ses compliments de condoléance et pleura avec lui. Apochpalan fit des excuses de ce qu'il ne s'était pas présenté; il

dit que la cruauté que les Espagnols avaient exercée l'en avait empêché, et l'avait engagé à faire dire par son fils qu'il était mort. Il finit par demander pardon à Ixtlilxôchitl, qui reçut fort bien ses bonnes raisons, et pour céder à sa prière il se rendit avec lui à l'habitation de Cortès. Apochpalan dit à Cortès le motif pour lequel il avait envoyé dire qu'il ne pouvait venir; il lui offrit son amitié et le pria, ainsi qu'Ixtlilxôchitl, de se rendre avec lui à Iztancamac; c'était la capitale de sa province. Il promit qu'ils y seraient bien reçus et bien traités. Le lendemain on partit pour Iztancamac; l'armée fut logée dans les palais d'Apochpalan; on y célébra des fêtes et des réjouissances. Avant d'entrer dans la ville, Ixtlilxôchitl pria Apochpalan d'ordonner à ses architectes de faire son portrait dans un rocher très-élevé, voisin du chemin qui passe près de Iztancamac. Apochpalan suivit ses désirs, et ses architectes le représentèrent au naturel en scupltant le rocher, et avec les mêmes armes qu'il portait

alors. On dit qu'aujourd'hui on voit encore ce portrait, et les chants nationaux appuient cette opinion. Ixtlilxôchitl donna cet ordre, afin que sa mémoire passât à ses descendants, et que son souvenir fût éternel. Les architectes le représentèrent si bien, ainsi que je l'ai dit, que rien ne lui manquait. Ixtlilxôchitl alla voir ce portrait avec Apochpalan ; quand il y fut arrivé, il fut attendri et pleura, si l'on en croit les poésies. Apochpalan versa aussi des larmes, et tous les seigneurs les consolèrent. On resta quelques jours à Iztancamac, fort bien traité et bien servi; Cortès et Ixtlilxôchitl reçurent d'Apochpalan de nombreux présents, des tasses à chocolat très-curieuses, des *tecomates* (tapis indiens) de différents genres de travail, et beaucoup d'autres objets que fournit cette province, dont tous les habitants sont des marchands. Ixtlilxôchitl fit très-grand cas de ces présents; Cortès en reçut de semblables, mais il en fut médiorement satisfait, parce qu'il y avait peu d'or,

encore était-il mêlé avec du cuivre. Cette province est très-vaste ; les foires y sont nombreuses, la plus grande est celle de Nito, qui se tient dans un quartier de la capitale, ainsi nommé.

Quelques auteurs écrivent que la mort de Quauhtemoc eut lieu à Iztancamac ; mais les habitants de cette ville, les peintures, les poésies, les histoires du pays, qui me servent de documents pour cette relation, racontent le fait comme je l'ai rapporté ; enfin, quelque opinion que l'on suive, toujours est-il que les princes furent mis à mort dans la province d'Acalan, et que Cortès les fit mourir sans sujet, et seulement pour priver le pays de ses maîtres légitimes. Si ce conquérant avait bien connu les moyens que Dieu employa pour faire de lui ce qu'il a fait, il aurait dû conserver l'existence de ces princes comme ses propres yeux, les estimer comme des pierres précieuses, c'est ainsi qu'il aurait couronné dignement ses hauts faits ; mais il

chercha continuellement à faire mourir les chefs et même leurs descendants; il fit tous ses efforts pour obscurcir leur gloire, et pour la faire profiter à lui seul. Cependant, si l'on observe bien, on verra que, seul avec les siens, il lui aurait été impossible de conquérir ce pays; et, s'il l'a fait, il ne mérite pas de si grands éloges, puisqu'il trouva beaucoup plus d'amis que d'ennemis : encore ne peut-on pas donner à ceux-ci le titre d'ennemis, car ils furent provoqués par les Espagnols. Non-seulement ces derniers ont déjà enseveli dans l'oubli le souvenir des secours qu'ils ont tirés de Tezcoco, de Tlaxcalan et d'autres villes; mais encore ils ont tellement diminué dans leurs chroniques le mérite des vaincus, que c'est une honte. Leurs récits sont tout à fait opposés à la vérité et à la raison. Ils ne suivent pas en cela cette règle qui prescrit d'accroître les forces du vaincu pour augmenter l'honneur et la renommée du vainqueur; ce qui tourne au profit de la gloire, de l'honneur et

de la réputation du héros : s'ils avaient fait ainsi, ils auraient assurément plus de renommée qu'ils n'en ont. Certes, Cortès et les autres conquérants auraient fait une grande chose en introduisant l'Évangile dans le Nouveau-Monde, s'ils n'avaient commis les cruautés et les méfaits rapportés dans cette histoire et dans bien d'autres. Aussi Dieu a-t-il permis qu'il ne restât d'eux qu'un faible souvenir ; et la plupart ont fait une mauvaise fin. Quauhtemoc et les autres princes qui moururent avec lui dans la connaissance de Dieu et dans la foi, après avoir perdu leurs royaumes et leurs biens périssables, obtiendront de Dieu, si je ne me trompe, le royaume des cieux, qui est éternel, et plus important pour nous que les honneurs, les richesses et les autres biens de ce monde. Plaise au Seigneur qu'un grand nombre de places, destinées d'abord aux premiers Espagnols qui arrivèrent dans ce pays, ne soient pas remplies par ces malheureux naturels et par quelques-

uns de ceux qui vivent aujourd'hui et dont la misère est extrême. J'ai lu bien des auteurs qui parlent des tyrannies et des cruautés exercées chez d'autres nations; mais quand bien même on les réunirait toutes, elles ne seraient pas comparables aux persécutions et à l'esclavage des naturels. Aussi plusieurs disent-ils qu'ils préféreraient être esclaves à la chaîne que d'être traités comme ils le sont, car au moins ces mêmes Espagnols, qui les tyrannisent si cruellement, auraient pitié d'eux pour ne pas perdre leur argent. Leur misère est arrivée à ce point, que, si l'un d'eux se heurte, tombe ou se blesse, les Espagnols en sont si joyeux qu'on ne peut l'être davantage. Non contents de cela, ils les accablent de toutes les malédictions qui leur viennent à l'esprit. Un Indien meurt-il, ils disent que le diable aurait déjà dû les prendre tous. J'en parle, parce que cela arrive à chaque moment, parce que à chaque instant je l'entends dire : mais puisque Dieu le sait, que sa majesté en est in-

struite, rendons-leur-en des actions de grâces.

Les Espagnols partirent ensuite de Iztancamac, et se rendirent à Mazatlan. Ils furent trois jours en route, franchirent deux marais et une lagune; quelques soldats d'Ixtlilxôchitl qui marchaient en avant, en emmenant avec eux un espion de Mazatlan, furent attaqués par un nombre égal d'ennemis qui s'emparèrent de l'homme qu'ils tenaient prisonnier. Les nôtres, irrités, se battirent vaillamment, et finirent par reprendre l'habitant de Mazatlan. Le chef ennemi reçut un coup de sabre sur le bras, il fut fait prisonnier et conduit à Ixtlilxôchitl pour servir de guide. Quand on fut arrivé au village, on ne trouva personne; tous les habitants s'étaient enfuis en apprenant l'approche des Espagnols, et avec quelle vaillance les Aculhuas combattaient. Ixtlilxôchitl envoya chercher le chef de Mazatlan, qui était enfant, ainsi qu'un marchand de Acalan; cet homme conduisit l'armée à Tiacac, qui est à un jour de marche de Mazatlan. Les

nôtres y furent bien reçus, bien traités; cependant les habitants, qui s'étaient tous enfuis sur une colline du voisinage, ne voulurent point absolument retourner chez eux. On alla passer la nuit à Xuncahuitl, place très-forte, bien peuplée et bien fournie de provisions; on y prit des vivres pour cinq jours, au bout desquels on arriva à Tiacac. Les autres villages avaient été abandonnés, parce que, suivant le rapport des historiens, dès qu'on avait eu connaissance dans tout le pays de la mort cruelle que Cortès avait fait souffrir aux rois et aux princes, l'épouvante s'était répandue de tout côté, surtout quand l'on eut appris qu'Ixtlilxôchitl et les Aculhuas soutenaient Cortès et les siens. Les habitants de ces différents pays l'ayant su, avaient imité ceux de la province de Quatzacoalco et des pays dont nous avons parlé. La tyrannie des Espagnols qui les parcouraient fut telle, qu'il n'y resta ni hommes ni femmes. Les naturels abandonnèrent leurs demeures,

épouvantés des cruautés des Espagnols, surtout lorsqu'ils virent qu'ils se conduisaient ainsi, même avec les personnes les plus puissantes.

On marcha quatre jours dans un pays désert; le cinquième, après avoir franchi une hauteur nommée Teteyztacan, l'on arriva à un grand lac, au milieu duquel est la capitale de la province de Tiacac. Aussitôt que l'on fut parvenu à un village entouré d'un grand nombre de cultures, quelques laboureurs vinrent voir les Espagnols; ils s'embarquèrent dans des canots, et arrivèrent sur le lac pour gagner le village. L'armée souffrit extraordinairement, les soldats étaient obligés de marcher dans l'eau jusqu'au genou; il tombait une pluie très-forte, inconvénient que que l'on avait souffert pendant presque tout le voyage. Ces gens conduisaient avec eux un homme dont nos guides s'emparèrent sur la route; on lui ordonna d'aller prévenir Canec; c'était un seigneur qui gouvernait

cette province, de lui dire, de la part d'Ixtlilxôchitl, que ce prince allait le voir avec les enfants du soleil, qui avaient la même intention, et qui étaient les ambassadeurs du plus grand roi du monde. Cet homme étant parti, Ixtlilxôchitl établit son camp, le fortifia, et Cortès fit de même après qu'ils eurent choisi l'endroit le plus favorable; car cette province était tout à fait inconnue et indépendante du royaume des Chichimèques (1). Le messager revint à minuit avec deux nobles qui étaient au service de Canec. Ils se présentèrent à Ixtlilxôchitl, le complimentèrent sur sa bonne arrivée; puis ils s'informèrent de son histoire, demandèrent ce que c'était que les fils du soleil, et la cause de leur voyage. Ce prince leur rendit compte de tout, et il envoya chercher Canec, en lui faisant dire qu'il désirait le voir : il leur donna deux chefs en otage, et Cortès un Espagnol. Le lendemain Canec se présenta avec trente

(1) Voyez à l'appendice la note sous le n. IX.

personnes de marque ; il conduisait avec lui l'Espagnol et les deux chefs, et il apportait des présents pour Ixtlilxôchitl et pour Cortès. Il parut très-content de voir les Espagnols. Ixtlilxôchitl lui exposa clairement le motif de leur voyage, et lui parla sur la religion : ce chef indien ayant témoigné le désir d'entendre la messe, on la célébra devant lui. Les religieux l'instruisirent sur le saint sacrifice et sur les mystères de la foi, et il promit de renverser ses idoles. Il demanda qu'on lui donnât une croix pour la planter dans sa ville. Après plusieurs discours semblables, comme c'était l'heure de prendre le repas, il fit présent aux nôtres de pain, de poules, de miel et de poissons. Il offrit ensuite d'être l'allié et le vassal de l'empereur, et il conduisit Cortès, Ixtlilxôchitl et plusieurs Espagnols dans sa ville où il brûla les idoles, et l'on partit.

Comme il était tard, Cortès et Ixtlilxôchitl se mirent en marche avec des guides pour sui-

vre les traces des Espagnols et des naturels qu'ils avaient envoyés en avant, et l'on eut bientôt de leurs nouvelles. Toute l'armée arriva dans la ville, car la lagune était tout à fait à sec; l'on campa dans une plaine des environs, où l'on passa la nuit. Le lendemain on continua la marche au travers des plaines, où l'on tua un grand nombre de daims qui abondent dans ce pays, puis l'on trouva des chasseurs qui portaient un lion qu'ils avaient tué. On s'empara d'eux, et ils servirent de guides avec des habitants de Tiacac, jusqu'à un grand lac très-profond; la ville où se rendait l'armée était sur la rive opposée; en voyant les Espagnols, les habitants commencèrent à abandonner leurs maisons; ils emmenèrent leurs enfants et leurs femmes, et se chargèrent de ce qu'ils possédaient. On en prit deux qui s'enfuyaient dans un canot avec une jeune fille. Ces gens conduisirent les nôtres à une lieue de là, dans un endroit par où l'armée pouvait pénétrer dans la ville; quand elle y

fut entrée, on se pourvut de toutes les provisions nécessaires, on mangea et on attendit quatre jours Amoan, le chef de Tlezean : c'est le nom de cette ville; mais il ne se présenta ni lui ni ses sujets. Nos troupes se remirent en marche après avoir pris des vivres pour six jours; la première nuit elles allèrent dormir à une maison du chef de Tlezean, à six lieues de cette ville, et l'on y séjourna un jour. L'on y célébra la fête de Notre-Dame (1). L'on pêcha dans une rivière où il y avait de bons poissons; le lendemain on continua le voyage, et l'on tua des cerfs du pays; ensuite, après avoir traversé une plaine très-difficile et un défilé de plus de quatre lieues de montées et de descentes, à l'extrémité duquel est la ville (*où l'on allait*), l'armée fut surprise par la nuit. On y dormit, on s'y reposa le lendemain, et le second jour on partit pour un petit village appartenant à Amoan, et qui se nommait Axuncapuyn. On parvint à Taxaytetl, où l'on

(1) C'était le vendredi-saint (*Note de l'édit. mex.*).

passa la nuit; cette ville dépendait aussi d'Amoan; on y trouva beaucoup de rafraîchissements et de vivres, et quelques hommes à qui on communiqua le motif du voyage.

L'armée partit le lendemain; à deux lieues de cette ville elle arriva à une montagne fort élevée. Il fallait faire plus de huit lieues pour gagner le sommet. On employa deux jours pour la gravir, et l'on souffrit extraordinairement de la pluie, de la faim et de la misère. Plus de soixante chevaux tombèrent dans des précipices, un neveu de Cortès fit une chute d'un rocher, et se rompit une jambe dans quatre endroits différents : les naturels le retirèrent avec une peine extrême de l'abîme où il était. Après avoir passé cette montagne, on trouva une rivière fort grande et fort rapide. Ixtlilxôchitl envoya des éclaireurs pour reconnaître s'il y avait un gué; au bout de quelques instants ils revinrent dire qu'ils avaient découvert un rocher que la nature avait disposé de façon que l'on pouvait passer par-des-

sus comme sur un pont, avec la plus grande facilité. Les Espagnols, qui étaient au désespoir, en conçurent une plus grande joie, c'était la semaine sainte, tous s'étaient confessés et préparés à la mort. On établit des poutres afin de joindre le rocher à l'autre rivage; on passa et l'on alla dormir dans une ville voisine, nommée Teoxoic. Il y avait peu de monde et encore moins de vivres, dont nos gens avaient le plus grand besoin, surtout les Indiens.

Depuis que l'on avait consommé les vivres pris à Taxytetl, pendant tous les jours de souffrance qu'ils avaient passés, ils ne s'étaient nourris que d'herbes. Les habitants du dernier village où l'on était entré dirent qu'à une journée de marche de là on entrerait dans une province nommée Tahuican, où l'on trouverait beaucoup de vivres et tout ce dont on aurait besoin, mais qu'elle était du côté opposé. Ixtlilxôchitl envoya plus de mille Aculhuas, ses sujets, et quelques Espagnols,

pour en rapporter des vivres; ces gens y allèrent plusieurs fois, et ils approvisionnèrent l'armée, mais avec bien du mal. Des Espagnols et des Aculhuas furent aussi expédiés dans la province de Azuculin. Ils arrivèrent à une maison où ils trouvèrent sept hommes et une femme qui leur apprirent que jusques à Azuculin la route était unie et très-bonne. Un homme, natif d'Acalan, donna des informations plus complètes sur tout ce qui avait rapport à ce voyage. Quelques jours après l'armée partit pour Azuculin, mais sans guides, car celui d'Acalan et les autres s'étaient enfuis pendant la nuit. Après trois jours d'une marche difficile on arriva à Azuculin, qui était tout à fait abandonné, l'on n'y trouva point de vivres, et l'on souffrit extrêmement de la famine. Pendant plus de huit jours les nôtres cherchèrent des guides pour les conduire à Nito, mais on n'en put prendre aucun. Ayant bien examiné la peinture qu'ils avaient pour leur indiquer la route,

ils virent que l'on y avait représenté quelques villages soumis à la province de Tunia ; ils se mirent en marche et rencontrèrent un jeune homme qu'ils prirent. Celui-ci les conduisit à travers les montagnes à un petit village que l'on atteignit après deux jours de route, mais ils n'y trouvèrent qu'un vieillard qui les conduisit en deux jours à une ville où l'on s'empara de quatre hommes, les seuls que l'on y rencontra, tous les habitants s'étant enfuis. Ixtlilxôchitl leur demanda s'ils connaissaient Nito, et quelle était la distance; ils répondirent qu'il y avait deux jours de marche; mais, pour plus de certitude, il en fit mettre deux en liberté, et il leur ordonna d'aller chercher quelques habitants pour certifier ce qu'ils avaient avancé. Instruits par les maux qu'ils avaient soufferts, ces deux Indiens partirent et ramenèrent quelques femmes de Nito, qui donnèrent des informations sur cette ville et sur des Espagnols qui y étaient. Cortès, peu satisfait de cette nouvelle,

envoya plusieurs des siens pour s'informer s'il y avait en effet quelques chrétiens dans cette ville. Ses gens s'y rendirent, prirent quelques hommes, et vinrent rendre compte à Cortès de leur mission. Celui-ci écrivit à un capitaine, nommé Jean Nieto, de lui envoyer des barques pour traverser la rivière, et il se mit en route avec l'armée. On employa cinq jours, tant pour la route que pour passer la rivière et beaucoup d'autres cours d'eau que l'on rencontra dans la province de Tuina. Les Aculhuas souffrirent la famine et de grandes privations. On trouva encore moins de vivres à Nito qu'autre part. Les Espagnols qui y résidaient étaient malades ou mourants de faim. Ixtlilxôchitl divisa ses soldats en deux bandes, il en envoya une chercher des herbes pour vivre, l'autre fut expédiée dans les villages voisins pour voir s'il y avait des provisions; mais cela fut impossible, ils furent forcés de soutenir des combats terribles contre les habitants. Dans

les deux voyages que le second corps d'armée fit pendant que l'on était à Nito, on rapporta quelques vivres après avoir marché par une route très-difficile. Cortès, ayant considéré ces circonstances et les maux que souffrait l'armée, pria Ixtlilxôchitl de se rendre avec lui à la baie Saint-André sur trois navires qu'il avait fait préparer. Environ soixante Aculhuas les plus adroits et les plus courageux furent choisis pour cette expédition. L'armée devait se rendre à Naco, avec Gonzalo de Sandoval, et les autres Espagnols, afin de mettre la paix entre les chrétiens qui étaient divisés. Cette ville fut choisie pour lieu de réunion, elle était éloignée de trois jours de marche.

Cortès partit; en quelques jours il arriva dans un golfe de plus de trente lieues, suivant les auteurs espagnols. Cortès et Ixtlilxôchitl débarquèrent chacun avec trente soldats. Ils se rendirent dans un village abandonné et détruit, où ils prirent une certaine quantité de maïs et de *chile* (poivre), puis ils se rem-

barquèrent. Ils continuèrent leur voyage, essuyèrent une tempête; et un soldat d'Ixtlilxôchitl, qui était de Tezcoco, et qui montait un des canots, se noya. Quand ils furent arrivés à une rivière, ils laissèrent leurs barques et leurs brigantins avec des Espagnols et des naturels; les autres suivirent Cortès et Ixtlilxôchitl. Bientôt ceux-ci arrivèrent à un village abandonné, puis ils gravirent des montagnes boisées avec beaucoup de peine, et parvinrent dans un pays cultivé. Ils trouvèrent, dans une cabane, un homme et trois femmes. Plus loin ils gagnèrent un hameau désert, où il y avait un grand nombre de poules et d'autres oiseaux; mais on n'y vit ni maïs, ni sel, ce que l'on cherchait. Il y avait quelques moments qu'ils s'étaient établis dans une maison, lorsque les habitants, qui ne se méfiaient de rien, rentrèrent chez eux; on les fit prisonniers. Ils conduisirent les nôtres par un chemin très-difficile, leur firent passer un grand nombre de montagnes, beaucoup de rivières

qui en descendent, et les menèrent près d'une ville; mais comme la population était nombreuse, les nôtres n'osèrent pas y entrer. Ils couchèrent dans les environs, exposés à de fortes averses, à des orages et aux mousquites. A la pointe du jour ils entrèrent dans la ville; les habitants dormaient encore. La maison du chef était remplie de gens qui reposaient. Les Espagnols tombèrent sur eux, tuèrent quinze personnes, parmi lesquelles était le chef; ils s'emparèrent d'un pareil nombre d'Indiens, et de plus de vingt femmes. Comment de pareilles cruautés n'auraient-elles pas fait fuir les habitants de leurs villes? Les prisonniers les conduisirent dans une autre place plus grande encore, où ils disaient qu'il y avait du maïs et tout ce dont on avait besoin, et qu'on n'avait pas trouvé dans la première. On prit en route huit chasseurs et quelques bûcherons, puis l'on arriva dans une plaine où l'on se reposa. On y parvint à minuit, après avoir passé un fleuve avec beau-

coup de mal. Les habitants, ayant aperçu les Espagnols, rassemblèrent leurs guerriers, allumèrent des feux et jouèrent des instruments. Ixtlilxôchitl dit à Cortès qu'avant d'attendre davantage il fallait entrer dans la ville, la prendre sans retard ou partir à l'instant, car le danger était imminent. Cortès fut de cet avis. On pénétra dans la ville, une multitude d'habitants furent tués, et les nôtres se fortifièrent dans la place. La population prit la fuite, et à la pointe du jour il ne resta plus personne. Aussitôt les maisons furent mises au pillage; on y trouva une quantité d'étoffes, du coton, du maïs, du sel et divers objets, ainsi que beaucoup de fruits, des poules, d'autres oiseaux, du *chile* et du cacao.

Les navires étaient à environ trois journées de marche de là, et la route pour s'y rendre très-difficile; mais comme la ville est traversée par une rivière qui descend à l'endroit où étaient les bâtiments, on envoya dire à ceux

qui les montaient de venir chercher les vivres avec leurs navires. Cortès fit faire des radeaux par les naturels de Tezcoco, opération qui s'exécuta avec beaucoup de difficultés et de dangers, car les naturels lançaient une grêle de pierres et de flèches. Il n'y eut personne de tué ; mais Ixtlilxôchitl, Cortès, et beaucoup d'autres furent blessés. Les gens qui étaient sur terre ne coururent aucun danger. Les brigantins, et des barques appartenant à des villes et à des villages que l'on trouva sur le bord de la rivière, furent chargés de vivres. Vingt-quatre heures après on arriva dans le golfe, tout le monde s'embarqua et on retourna à Nito. Les historiens rapportent que ce voyage dura trente-cinq jours. Les Espagnols, l'armée d'Ixtlilxôchitl, et tous ceux qui étaient restés avec Gonzalez, partirent pour la baie de Saint-André. On colonisa le port, on y laissa quelques troupes, et vingt jours après on se rendit à celui de Honduras. On navigua quatre jours, puis on prit terre.

Le lendemain Ixtlilxôchitl expédia, avec un Espagnol que Cortès lui avait donné, deux de ses soldats pour se rendre à deux villes, nommées Chiapaxina et Papayca, qui étaient à une journée de marche de l'endroit où l'on vaait débarqué. C'étaient les capitales de la province. Ils instruisirent les chefs de son arrivée, et leur firent dire de venir traiter avec lui de certaines affaires. Ceux-ci apprirent cette nouvelle avec beaucoup de plaisir ; ils envoyèrent des messagers avec ceux d'Ixtlilxôchitl, pour complimenter ce prince sur sa bonne arrivée; puis ils firent appeler leurs souverains, et cinq jours après ils expédièrent deux seigneurs de la part de leurs caciques avec une grande quantité de poules, de maïs et de vivres. Ces envoyés étaient chargés de s'informer de ce que voulait Ixtlilxôchitl, du motif du voyage de Cortès, et pourquoi on faisait appeler leurs maîtres. Ils firent des excuses de ce qu'ils ne se présentaient pas, disant qu'ils n'osaient le faire à cause des Espagnols qui avaient commis contre eux mille

mauvais traitements, qui venaient enlever leurs sujets, et qui les emmenaient de force sur leurs vaisseaux. Ixtlilxôchitl dit à Cortès, par l'entremise de son interprète Marina, tout ce que ces princes avaient fait répondre. Ce chef le pria de les tranquilliser, et de dire aux envoyés d'engager leurs maîtres à venir pour traiter de leur tranquillité. Ixtlilxôchitl les renvoya donc expliquer plus en détail le sujet de son voyage, et prier leurs chefs de venir sans la moindre crainte; que les Espagnols ne leur feraient aucun mal, qu'ils étaient ses amis; de lui envoyer des vivres pour son armée qui souffrait beaucoup de la famine, et de lui expédier des ouvriers et des bûcherons pour couper une forêt que Cortès disait qu'il était à propos d'abattre. Aussitôt que ces chefs eurent connaissance du message d'Ixtlilxôchitl, ils réunirent le plus de monde qu'ils purent, se présentèrent avec beaucoup de vivres, et abattirent la forêt.

Après ces pourparlers et beaucoup d'autres

événements, Cortès reçut des nouvelles des auditeurs (*oidores*) de Cuba, qui lui apprenaient que des révoltes avaient eu lieu à Mexico. Trois ou quatre fois il voulut partir sur ses bâtiments; mais les mauvais temps l'en empêchèrent. Il prit le parti d'envoyer Martin Dorantès à Panuco avec des lettres. Il était accompagné de grands seigneurs et de nobles de Tezcoco, de Mexico et de Tacuba, qu'Ixtlilxôchitl expédia à la prière de Cortès. Ce général donnait l'ordre à ses gouverneurs de faire tous leurs efforts pour calmer les dissensions, qui auraient fini par occasionner une révolution dans le pays, et des guerres nombreuses. Martin Dorantès, et les nobles envoyés par Ixtlilxôchitl, arrivèrent après bien des fatigues. Cortès avait expédié avec cet officier une partie de ses troupes pour battre le pays, ainsi que Hernando de Saavedra, à la tête de soixante Espagnols. Chichinquatzin était de l'expédition. Ils parcoururent une grande étendue de pays, des villes et des vil-

lages très-riches, situés dans une vallée. Chichinquatzin se conduisit avec tant d'adresse, que, sans peines et sans recourir à son collègue, il attira un grand nombre de villes à notre parti. Vingt chefs se présentèrent à Ixtlilxôchitl, et offrirent à Cortès et aux Espagnols leur amitié, leurs personnes et leurs sujets. Ils fournirent tous les vivres nécessaires à l'armée d'Ixtlilxôchitl et aux chrétiens.

Les chefs des provinces de Papayca et de Chiapaxina se soumirent; ils vinrent voir Ixtlilxôchitl, mais ce ne fut plus avec la même amitié que la première fois, car ils avaient sur le cœur la conduite des Espagnols envers eux. Ixtlilxôchitl leur avait fait dire de se soumettre; ils avaient refusé d'écouter ses messagers; alors ce prince avait sans retard envoyé des soldats qui s'étaient emparés d'eux par ruse. Ils étaient trois; le premier se nommait Chicueytl, le second Pochotl et le troisième Mendexeto.

Quand ils furent entre ses mains, il les

livra à Cortès. Des auteurs prétendent que celui-ci les fit mettre aux fers, et leur dit qu'il ne leur rendrait la liberté que lorsqu'ils se seraient soumis, et qu'ils auraient repeuplé les villages. Alors ils envoyèrent dire à leurs vassaux de revenir dans leurs habitations, de déposer les armes s'ils voulaient les voir encore libres. Les habitants de Chiapaxina, ayant appris dans quelle position difficile se trouvaient leurs maîtres, se soumirent sans plus tarder, repeuplèrent leurs villes, et promirent à Ixtlilxôchitl, que, s'il rendait la liberté à leurs chefs, jamais ils ne se révolteraient, et qu'ils seraient toujours les alliés de Cortès et des Espagnols.

Les habitants de Papayca refusèrent de mettre bas les armes. Ixtlilxôchitl envoya un certain nombre de ses sujets avec quelques Espagnols expédiés par Cortès. Une nuit on surprit la ville, et l'on s'empara de trois gouverneurs ou tuteurs du chef du pays, qui était très-jeune. Ces trois personnages avaient

usurpé le pouvoir ; le plus puissant se nommait Pizacura.

On s'empara d'eux avec presque tout le butin et on les conduisit à Truxillo ; c'est ainsi que Cortès avait nommé la ville où il résidait. Pizacura se disculpa en disant qu'il n'était pour rien dans la révolte, que Matzal en était le chef, que si on voulait lui rendre la liberté il le livrerait aux chrétiens. On le délivra, mais il ne tint pas sa promesse. Ixtlilxôchitl donna l'ordre d'arrêter Matzal ; on le lui amena et il le remit entre les mains de Cortès qui le fit pendre. On prétend que ce chef voulait se soumettre, mais que ses sujets n'y consentirent pas. L'armée se dirigea aussitôt sur Papayca, que l'on mit à feu et à sang. Pizacura fut repris avec le jeune homme qui était le souverain légitime. Le résultat de cette expédition fut la pacification du pays (1).

Cortès donna l'ordre de se préparer à partir

(1) Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant (*Note de l'éd. mex.*).

pour la province de Hueytlato et de Nicaragua. Quand il fut sur son départ, les historiens prétendent qu'un de ses cousins, nommé Fr. Diego Altamirano, vint lui donner avis de tout ce qui s'était passé à Mexico, et que l'on était sur le point de perdre cette ville à cause des querelles intestines qui divisaient les Espagnols Ce rapport engagea Cortès à prier Ixtlilxôchitl d'envoyer une partie de son armée dans la direction du Quauhtemalan, pour ouvrir le chemin par où il avait l'intention de passer. Ixtlilxôchitl expédia sans retard un certain nombre d'Aculhuas et des naturels des environs de Honduras pour exécuter ce travail; mais Cortès ayant fait savoir par un courrier qu'il partirait par mer, les gens d'Ixtlilxôchitl ne se rendirent pas à leur destination. Ils revinrent par la même route qu'ils avaient suivie quelques jours avant, sans attendre la plus grande partie de l'armée et Christophe de Sandoval, qui étaient à Naco, d'après les ordres de Cortès et d'Ixtlilxôchitl.

Quelques auteurs disent que ce prince partit avec ceux qui allaient préparer la route. Néanmoins l'opinion générale est qu'il resta toujours avec Cortès, et par conséquent il ne voyagea pas par terre.

Ixtlilxôchitl donna l'ordre à toutes les villes, les bourgs et les villages de faire trouver sur la route ce dont on pourrait avoir besoin. Cette nouvelle combla de joie les naturels, qui attendaient avec impatience le moment où ils pourraient revoir leur souverain, car il avait survécu seul à tous les rois, aux princes et aux grands seigneurs qui avaient accompagné Cortès. Quand on eut bien établi l'administration des deux villes que Cortès avait fondées, c'est-à-dire Truxillo et la Natividad, les navires étant préparés et bien approvisionnés, Cortès partit avec vingt Espagnols, et Ixtlilxôchitl avec deux cents de ses guerriers et beaucoup de chefs du pays. On quitta le port de Truxillo la huitième année de Toxtli, le 16 du mois de tozoztzintli, qui

répond au 15 avril 1526. Les mauvais temps les portèrent à Cuba, où l'on dit qu'ils restèrent dix jours. De cet endroit ils arrivèrent en sept jours à Chalchichuecan (1). Ils y débarquèrent et y restèrent huit jours. Ixtlilxôchitl fit parvenir à Mexico, à Tezcoco, à Tacuba et dans d'autres endroits, la nouvelle de son arrivée, et il envoya une relation de tous les voyages qu'il avait faits et de tous les maux qu'il avait endurés. Les habitants se réjouirent unanimement de son arrivée, qui fut pour eux un grand sujet de consolation, mais ils furent fort affligés d'apprendre que la mort de leurs rois et de leurs princes était certaine.

Ixtlilxôchitl et Cortès partirent pour Mexico ; pendant tout le voyage on leur fit des réceptions solennelles; les chefs venaient au-devant d'eux; non-seulement ceux des pays du voisinage, mais même ceux qui demeuraient

(1) Où est aujourd'hui le château de Saint-Juan de Ulua (*Note de l'éd. mex.*).

à cinquante, soixante et quatre-vingts lieues de distance, arrivaient avec de riches présents destinés à Ixtlilxôchitl, car ils n'avaient plus d'autre objet de leurs respects. Ils offrirent aussi des présents à Cortès et aux siens. Partout où passait Ixtlilxôchitl, les chefs le consolaient et pleuraient avec lui sur ses malheurs, sur la mort de leurs rois et de leurs princes, et, ainsi que le racontent les poésies, leur douleur présentait un spectacle affligeant. On aurait dit des fils privés de leurs parents, car la perte de leurs princes était aussi cruelle pour eux. Quatorze jours après ils arrivèrent à Tezcoco, leur chère patrie. Leurs parents et les habitants firent les plus grandes réjouissances. Cortès entra dans la ville avec les siens. De là il se rendit à Mexico, où il fut fort bien reçu. Telle est la fin du long voyage d'Ixtlilxôchitl à Ibueras (1), voyage qui fut de plus de cinq cents lieues. Les

(1) L'auteur aurait pu dire, le long, l'inutile et le dispendieux voyage (*Note de l'édit. mex.*).

auteurs espagnols, et particulièrement Gomara, concordent avec moi sur les époques et les endroits dont j'ai parlé dans mon histoire; mais je n'ai rien dit des conquérants ni des conquêtes, parce que je ne traite pas cette matière. Beaucoup d'écrivains espagnols ont conservé la mémoire de leurs compatriotes et de leurs actes, sans parler d'Ixtlilxôchitl et de ses sujets : les peintures qui me servent pour cette histoire ne font aucune mention de ces prétendues conquêtes, et ne parlent des conquérants que dans les circonstances où j'en ai parlé moi-même.

Excepté Topiltzin, dernier souverain des Toltèques, qui, aux rapports des historiens, suivit la même route qu'Ixtlilxôchitl, aucun prince de ce monde n'a enduré autant de maux que ce dernier. Xolotl voyagea beaucoup, à la vérité, cependant il ne souffrit jamais autant que ce prince; son aïeul Nezahualcoyotzin, comme on l'a vu, supporta de cruels malheurs, il fit des voyages qui durèrent de

longues années, mais c'était dans sa patrie, dans son royaume. Je crois donc qu'on doit regarder en tout Ixtlilxôchitl comme un second Topiltzin, prince qui fut errant, malheureux, qui vit la ruine de son empire, puisque c'est sous son règne qu'arriva la destruction de la monarchie Toltèque, qui avait duré cinq cent soixante-deux ans. Ixtlilxôchitl eut le même sort, et l'empire Chichimèque méridional finit avec lui, après une existence aussi longue.

Outre l'expédition dont nous avons parlé, il y en eut plusieurs dans différents endroits, telles que celles de Colima, de Hueymolan, de Tlapalan et d'autres, mais je ne les raconterai pas pour éviter les longueurs. Tlapalan est une province au delà d'Ibueras, ainsi que les poésies et les peintures nous l'apprennent. Ixtlilxôchitl s'y rendit en personne, et il fournit aux chrétiens des armées considérables, si l'on en croit l'histoire, les relations nombreuses de don Alonzo Axâyaca et d'autres

auteurs qui sont entre mes mains. Indépendamment de ce que j'ai puisé dans ces écrits, j'ai entendu beaucoup de vieillards en raisonner, car il en existe encore qui en ont fait partie. On prétend que la meilleure armée qui partit de Tezcoco pour les provinces dont nous avons parlé était composée de cinq mille guerriers qu'Ixtlilxôchitl avait pourvus de tous les objets nécessaires, soit en habillement, soit en vivres. Il leur fit aussi distribuer de larges récompenses, suivant l'ancien usage. Il dépensa une grande partie de sa fortune, son trésor, celui de ses frères, de ses parents, tous les tributs et revenus royaux qui étaient dans les caisses de son père ou de son aïeul, et qu'il recevait chaque jour de ses sujets, ainsi que des autres royaumes ou provinces soumis aux trois capitales de l'empire. Tout son or, toutes ses pierres précieuses, toutes les richesses des princes, ses parents et ses amis, furent employés à faire des présents à Cortès et aux autres chrétiens qui le harce-

laient de leurs demandes, tant leur avarice et leur cupidité étaient *affamées*. Ils avaient les yeux de la convoitise ; plus ils voyaient, plus on leur donnait, plus ils demandaient, et jamais ils n'en avaient assez, ainsi qu'on le reconnaît clairement dans divers écrits de plusieurs auteurs. Les malheureux Indiens, non-seulement partageaient avec les chrétiens leur part de butin, mais ils leur abandonnaient tout pour les contenter ; et pourtant les premiers qui vinrent dans ce pays attribuent à eux seuls l'honneur des victoires, lorsque l'on sait positivement que les naturels étaient toujours les premiers dans toutes les occasions difficiles. Les historiens cependant les représentent comme des gens sans courage (*como gente de pan y naranjia*), ou pour mieux dire, de la plus grande lâcheté (*carne de vaca*). En résumé, les sacrifices d'Ixtlilxôchitl pour la conquête, la conversion de ce pays et le service qu'il a rendu à Dieu et à sa majesté furent immenses, ainsi qu'on l'a vu.

Le roi de Tezcoco fut dépouillé de tout, il n'obtint aucun dédommagement; aujourd'hui ses descendants n'ont plus de ressources qu'en Dieu et dans la clémence de Philippe III, notre maître.

Ixtlilxôchitl fut extrêmement peiné d'apprendre ce qui s'était passé depuis son départ jusqu'à son retour. La conduite des trois gouverneurs ou vice-rois, Izquincuani de Tezcoco, Mexicaltecuhtli de Mexico, Contectl de Tlacopan, et des autres provinces sujettes, l'affligèrent sensiblement. Il sut tout le mal qu'ils avaient fait, et suivant le rapport des historiens, comment, à l'instigation des Espagnols, ils avaient mis à mort un nombre considérable de riches et de nobles qui habitaient dans leur gouvernement. Plusieurs étaient frères ou parents d'Ixtlilxôchitl, et ils servaient les Espagnols comme s'ils eussent été leurs esclaves. D'autres, abandonnant leurs biens et leur patrie, se cachaient ou fuyaient en terre étrangère, dans la crainte

de perdre la vie comme les autres que l'on avait mis à mort sous de légers prétextes ; ou bien, plutôt que de s'abaisser à servir ces misérables qui avaient été leurs sujets, ils préféraient s'exiler. Ces gouverneurs avaient en effet si mal administré, que, non contents de tant de tyrannies, ils avaient fini par piller le peu qui restait dans les villes d'Ixtlilxôchitl et de ses parents; ils avaient dissipé les revenus de l'état, perçus pendant le temps de l'expédition d'Ibueras, et vexé les naturels de toutes les manières. Ils avaient construit à Mexico des habitations pour les Espagnols, et leur avaient fait don de terrains appartenant à Ixtlilxôchitl. On a vu des chefs indiens qui, pour un bonnet et même pour des souliers et d'autres objets de moindre prix, faisaient des donations de ce genre, et d'autres beaucoup plus considérables encore pour un habit de drap. Les choses en vinrent à un tel point qu'Ixtlilxôchitl fut indigné contre ces tyrans, qu'il avait institués gouverneurs. Ces gen-

apprirent indirectement son arrivée, car il ne leur en donna pas avis pour voir jusqu'où irait leur impudence. Chaque jour les nobles et les principaux personnages venaient se plaindre amèrement à Ixtlilxôchitl, disant qu'on les faisait contribuer, qu'on les forçait de servir les Espagnols. Ces plaintes étaient dirigées surtout contre Izquincuani, le plus puissant des trois gouverneurs. Ce chef les appelait *piltzintli*, ce qui veut dire *bambins*, et il leur adressait d'autres paroles injurieuses, disant que leur règne était passé, qu'eux, les gouverneurs et les Espagnols, étaient les souverains du pays, comme le prétendaient Cortès et les siens. Ixtlilxôchitl en fut profondément affligé.

Le roi de Tezcoco fit convoquer aussitôt tous les nobles et les principaux habitants qui étaient restés. Quand ils furent réunis, il leur ordonna à chacun de prendre son *huacatl* (ce sont des espèces de paniers, soit en bois, soit en cuir d'animaux), et de transporter des

matériaux à Mexico pour construire l'église de Saint-François, qui en est la cathédrale. Ce prince, comme étant leur chef, remplit de pierres un grand huacalt fait en peau de tigre, et il partit pour cette capitale à la tête des plus grands personnages, chargés de pierres, de chaux et de sable ; d'autres traînaient des pièces de charpente.

Il les animait et leur disait de montrer de la patience et du courage, sous les yeux même des traîtres ; que bien que le travail qu'ils faisaient fût au-dessous d'eux, ils sauraient l'exécuter seuls sans l'aide des rebelles. Il engagea le peuple à suivre son exemple et à marcher courageusement sur ses traces pour servir Dieu en lui élevant une église ; disant que c'était aux chefs à donner l'exemple ; que puisqu'il avait été le premier à recevoir le baptême, puisqu'il avait marché au premier rang dans les batailles livrées pour la cause divine ou pour l'intérêt de sa majesté, il soutiendrait les chrétiens qui

le protégeraient tant que Dieu lui donnerait vie. On a vu que pour montrer l'exemple à ses sujets, il s'était conduit de même à l'époque de la reconstruction de Mexico. Les naturels, voyant le zèle et le courage de ce prince extraordinaire, arrivèrent fort gaiement à Mexico, quoiqu'accablés sous leurs charges qui étaient fort pesantes, doubles des fardeaux ordinaires et si lourdes, que des paysans n'auraient pu les porter. Ils se rendirent droit à l'emplacement qu'Ixtlilxôchitl avait désigné plusieurs années avant pour les églises de Saint-Joseph, de Saint-François, et pour la cathédrale. Ils se mirent à l'ouvrage. Déjà les habitants avaient presque terminé la maison des religieux; on disait alors la messe au pied d'une croix fort élevée, qui est tombée il n'y a que quelques années.

Quand la nouvelle église de Saint-François fut achevée, Ixtlilxôchitl, voyant que l'ouvrage avançait beaucoup, retourna à Tezcoco et laissa la plupart des grands seigneurs.

Son intention était, en se rendant dans cette ville, de leur faire parvenir tous les matériaux et autres objets nécessaires; cependant il avait travaillé quelque temps à Mexico, et quoique grand général et souverain du pays entier, on le vit se faire maçon.

Pendant tout le temps que ce prince resta dans cette capitale, les gouverneurs ne vinrent pas le voir, ne lui fournirent aucun secours, et persévérèrent dans leur folle conduite, toujours pour complaire aux Espagnols. Ixtlilxôchitl s'en réjouissait, parce que ces gens lui fournissaient une meilleure occasion de les punir suivant leurs fautes. Quand il fut à Tezcoco, il fit les envois nécessaires, et fournit aux religieux tout ce dont ils avaient besoin, ce qui les consola. Ils se trouvaient charmés de sa bonne société, car ils avaient souffert des persécutions cruelles et bien des tourments de la part des Espagnols, tout cela pour protéger les naturels, dont les maux excitaient leur compassion. Les Mexi-

cains disent même (et aujourd'hui encore il existe des témoins de ces faits), que la chose arriva au point qu'Ixtlilxôchitl avait choisi des troupes pour garder les religieux, jour et nuit, dans la crainte des Espagnols. On ne pourrait pas le croire; mais cela est vrai, et voilà pourquoi j'en parle.

Quant aux autres méfaits que les Espagnols commirent lorsqu'ils vinrent dans ce pays, il serait trop long de les raconter. Si quelqu'un me dit qu'étant partie dans la cause je m'éloigne de l'équité, je répondrai que je ne dis rien en comparaison de ce que je pourrais dire ; et si les historiens espagnols n'en ont pas parlé, c'est parce que ceux qui leur ont communiqué des relations étaient les auteurs mêmes de ces faits; que, pour leur honneur, ils se sont tus ; et si quelqu'un avait élevé la voix on ne l'aurait pas cru. Les religieux, premiers fondateurs de la foi évangélique, n'ont pas conservé la mémoire de ces insolences, parce que c'étaient de vrais servi-

teurs de Dieu, des saints; tous étaient des saints, à voir leur vie édifiante et digne de louanges. Ils recevaient ces injures pour l'amour de Dieu; ils n'en tenaient pas compte. Tout ce que je dis, les nouveaux religieux qui viendront après eux à Saint-François le sauront bien. Le souvenir en est conservé dans des écrits, ceux qui ne les liront pas, on le leur racontera. Enfin, soit que ce fût à cause des Espagnols, soit que ce fût dans la crainte d'autres personnes, c'est un fait avéré, que l'on trouve représenté dans nos peintures, et que l'on a raconté par écrit, qu'à cette époque un grand nombre de naturels veillaient et montaient la garde dans les endroits où résidaient les religieux, à Tezcoco, à Mexico, à Tlacopan, à Xochimilco et à Tlaxacalan; et qu'ils faisaient sentinelle la nuit comme s'ils eussent été en pays ennemi. On verra par cela combien est véridique l'accusation que les Espagnols ont intentée contre les princes Quauhtemoc, Cohuanacotzin, Tetlepanquetzatzin, en disant

qu'ils voulaient s'insurger dans les provinces d'Ibueras ou d'Acalan, ce qui n'est qu'un rapport maladroit, puisque ces princes ne gouvernaient plus. Le pouvoir était entre les mains de gens du peuple, de coquins dévoués aux Espagnols, soumis à leurs ordres, et qui méprisaient leurs maîtres légitimes, ce qui fut cause d'un grand nombre de cruautés.

CONCLUSION.

Telle est la treizième relation de don Fernand de Alva, qui confirme tout ce que j'ai dit dans mon avant-propos, et qui déchire le voile qui couvrait de nombreux mystères d'iniquités commises par les Espagnols. Elle nous découvre en même temps l'orgueil, la cruauté, l'ingratitude de ces conquérants, la perversité du dernier roi de Tezcoco, que Dieu a commencé à châtier dans ce monde en le rendant un objet de mépris pour ces bandits qu'il protégea avec amour, en foulant aux pieds

les lois de la justice et ses devoirs envers sa patrie, et comme citoyen et comme roi. Il a vu son peuple livré à l'esclavage, il a vu dépeupler son royaume, dissiper ses richesses; enfin il a vu s'éteindre dans sa personne la dynastie d'Alculhuacan. Ce prince fanatique a voulu colorer sa conduite perfide, et lui donner une teinte d'honnêteté, en se déclarant le protecteur d'une religion qui réprouvait sa manière d'agir. C'est ainsi qu'agissent les tyrans qui croyent apaiser la Divinité en l'obsédant par des cérémonies extérieures. Lorsqu'ils se voyent au bord du tombeau, ils prétendent traiter avec elle en lui offrant des dons et des sacrifices qu'elle abhorre. Dieu n'exige qu'un cœur vertueux, sincèrement repenti, qu'Ixtlilxôchitl n'eut jamais; lui dont l'existence fut un tissu de crimes. Quel mérite d'avoir détruit l'empire mexicain et celui de Tezcoco! quelle gloire d'être le fléau de son peuple! Veuille le ciel que ce tableau soit toujours présent à

la vue de ceux qui, pour leur agrandissement personnel, violent les lois, compromettent l'indépendance et la liberté du peuple mexicain, en préparant à nos ennemis, par leurs injustices, une conquête qui serait plus honteuse que celle de 1521 !

Mexico, le 23 décembre 1829, à neuf heures du matin, au moment où cette capitale recouvrait sa liberté qu'une faction lui avait fait perdre.

DE BUSTAMANTE.

APPENDICE.

NOTE

SUR ECHEVARRIA Y VEYTIA.

Quand Boturini arriva en Espagne, après avoir été dépouillé de tout ce qu'il possédait, D. Mariano Echevarria y Veytia l'accueillit dans sa maison, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Boturini lui communiqua les connaissances qu'il avait acquises. Veytia, de retour au Mexique où il était fixé, parvint à obtenir de l'audience royale la permission de consulter tous les documents originaux qui avaient appartenu à Boturini et qu'on y avait conservés. Ce fut sur ces documents qu'il composa son ouvrage encore inédit, ouvrage le plus complet que nous ayons sur l'ancien Mexique. J'en possède une copie que j'espère pouvoir publier un jour. En voici le titre :

Historia del origen de las gentes que poblaron la America septentrional que llaman la Nueva-España, con noticia de los primeros que establecieron la monarquia que en ella florecio de la nacion Tolteca. Su autor el licenciado D. Mariano Hernandez de Echevarria y Veytia, natural de la ciudad de la Puebla de los Angeles. Histoire de l'origine des nations qui ont peuplé l'Amérique septentrionale, que l'on nomme la Nouvelle-Espagne, avec une notice sur les premiers fondateurs de la monarchie Toltèque, qui fleurit dans cette contrée, par le licencié D. Mariano Hernandez de Echevarria y Veytia, natif de la ville de Puebla de los Angeles.

II.

SUPPLIQUE

ADRESSÉE PAR L'ARCHEVÊQUE DE MEXICO
A CHARLES V, EN FAVEUR DES MACEÜALES.

NOUVELLE-ESPAGNE. — 1554.

TRÈS-PUISSANT seigneur, je me suis cru obligé de faire savoir à votre altesse l'extrême misère de ces pauvres malheureux que l'on nomme ici *Maceüales*, fait notoire dans toute cette contrée, et qui est certifié par les témoins le révérend père *Maestro* (1) Pedro de Peña, et les révérends pères augustins et franciscains.

J'ai trouvé ici un grand nombre d'ordonnances très-pieuses et très-justes en faveur des naturels de ce pays, et ayant rapport aux bons traitements que l'on

(1) On donne ce titre à divers gradués.

doit exercer à leur égard, ou aux tributs, aux corvées et à d'autres prestations personnelles. Néanmoins lesdits Maceüales et journaliers sont soumis à des tailles si excessives par leurs caciques, par les gouverneurs et les principaux nobles indiens, qu'on ne peut les comparer à aucune qui soit prélevée dans toute cette contrée, soit par les religieux, soit par les corrégidors chargés de la perception. Cette taxe est le double de celle qu'ils payent à votre majesté et aux commanderies, et même on dit qu'elle est quatre fois plus forte. Cela provient de ce que les tributs que chaque province doit payer sont perçus par les caciques, les gouverneurs et les nobles. Si un village est taxé à mille pesos, lesdits caciques, gouverneurs ou nobles, en prélèvent deux, trois et quatre qu'ils détournent à leur profit. Quant à ce qui revient aux religieux, lorsque les Maceüales doivent fournir six poules, les caciques et autres en exigent soixante de ces pauvres gens; enfin, quelqu'objet qu'ils aient à percevoir, ils profitent de cette occasion pour exiger beaucoup plus qu'ils ne le devraient, et cela dans leur intérêt. C'est ainsi que nous l'ont rapporté les pères gardiens, la semaine passée, dans un couvent de Saint-Thomas où nous étions, nous assurant que ces Indiens n'étaient jamais plus satisfaits que lorsque les religieux leur demandaient quelque chose, afin de se faire un titre de ces demandes pour piller les Maceüales.

Quant aux prestations personnelles, les caciques, les gouverneurs et les nobles soumettent tous lesdits Maceüales, à qui sa majesté a accordé la liberté avec

justice et sainte compassion, à un abaissement et une servitude plus cruelle que celle des esclaves qui sont à Alger. D'abord, en les forçant de travailler à leur profit dans des cultures communes qu'ils ont établies au détriment de l'état ; ensuite, en se faisant bâtir des maisons, en les forçant de transporter des fardeaux ; enfin, en les employant à toutes sortes d'ouvrages. Ces pauvres misérables sont si esclaves et si soumis, qu'ils ne sauraient faire aucune résistance. Cependant, quelques-uns commencent à sentir le poids de cette servitude, et ils se plaignent devant cette audience royale des vexations qu'ils éprouvent ; mais cela est très-rare, encore n'y a-t-il que ceux qui habitent aux environs de Mexico, et qui deviennent très-rusés.

Un autre mal vient se joindre au premier, et il est nécessaire d'y apporter remède, c'est celui-ci · en Espagne personne ne peut jouir de la qualité d'*hidalgo* ni être exempt d'impôts, si ce n'est par privilége royal ; dans ce pays-ci on a fait et l'on fait chaque jour tant de nobles (*principales*) qui, comme les hidalgos en Espagne, sont exempts d'impôts, que, dans bien des endroits il y en a déjà beaucoup plus que de ceux qui le sont par leur naissance.

On devient noble de deux manières : l'une en se faisant marchand ; beaucoup embrassent cette profession. On est aussi noble lorsqu'on a une fortune raisonnable ; il est vrai que quelques-uns de ces nobles payent des tributs à votre majesté ou aux commanderies ; mais pour les autres charges de la communauté, telles que prestations en nature,

culture des terres et autres services publics, ils n'y contribuent ni de leurs deniers ni de leurs personnes.

Il existe un autre moyen plus généralement employé pour devenir noble : tous ceux que l'on élève dans les monastères ou qui servent les religieux sont exempts, ainsi que leurs frères et leurs pères, de tous tributs et de services personnels, soit envers le roi, soit pour la commanderie ou pour la communauté : tout retombe sur les pauvres Maceüales. Non-seulement leurs tributs sont augmentés, mais encore les corvées; puisque outre qu'ils servent leurs nobles qui sont hidalgos de naissance, ils servent encore les hidalgos et les nobles qui le sont devenus par les moyens indiqués ci-dessus, car lorsqu'un Indien devient noble, il ne travaille plus à la terre et les Maceüales seuls sont obligés de la cultiver.

Un corrégidor fort riche, jouissant d'un grand crédit dans le pays, et fort zélé pour le bien des Maceüales, m'a certifié qu'il avait eu dans sa juridiction trois mille tributaires, dont mille étaient devenus nobles de la manière que nous venons d'indiquer. Il faisait peser les impôts sur les deux mille qui ne l'étaient pas, en apportant à cet abus tout le remède qui était en son pouvoir. Il en résulte ce mal considérable, survenu chez les habitants de Sodome : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ abundancia panis et otium.* Comme il existe un grand nombre de fainéants qui ne veulent pas même travailler pour eux, on voit dans ce pays les plus hor-

ribles vices, des incestes sans exemples, des crimes abominables; la luxure y est très-fréquente, la bigamie et même des mariages triples, de telle sorte que les religieux ont toutes les peines du monde à s'y reconnaître (1). Cette oisiveté fait que la terre est inculte, que la famine règne dans ce pays, quoique les années passées aient été très-favorables, que la saison actuelle soit encore meilleure, et que le grain de cette année soit déjà récolté, la fanègue de farine vaut vingt-sept réaux. Je l'ai payée ce prix, elle coûtait autrefois un demi-réal et moins. On paye un porc six à sept ducats et davantage, ils valaient autrefois six ou sept réaux. Toutes les douceurs dont jouissent les hidalgos dont nous avons parlé sont au détriment desdits Macéüales, soit comme tributs, soit comme services personnels, ainsi que je l'ai dit. Le corrégidor, cité plus haut, m'a dit qu'il y avait des pays où les Macéüales étaient occupés pendant six mois de l'année à travailler pour l'état, pour les caciques et les nobles : il y en a même où ils travaillent pendant neuf mois; il ne leur reste que trois mois de travail pour soutenir leurs familles et payer les tributs. Le nombre de ces nobles et de ces hidalgos croît dans une si grande proportion, qu'il est nécessaire d'y apporter remède. Puisqu'en vertu des ordonnances de sa majesté dont j'ai parlé, ces Macéüales sont exemptés de ce qu'ils doivent à sa majesté et aux commanderies, à plus forte raison doit-on les affranchir de ces cruelles tyrannies et de

(1) C'est-à-dire reconnaître quelle est la femme légitime.

l'oppression exercée par les caciques et par leurs nobles. Ce que je dis est si notoire, on en parle tant dans ce pays, qu'il n'y a point de fait qui soit plus avéré. Le pire de tout cela c'est que ces dits Macéüales sont si misérables et si soumis à leurs caciques et aux nobles, qu'ils n'osent rien leur refuser. Les corrégidors et les religieux qui ont des rapports avec eux prétendent que ce mal est sans remède, cependant j'ai causé avec certaines personnes qui m'ont assuré que dans leurs gouvernements elles y avaient remédié, et l'on assure qu'on l'a fait dans les provinces de Guaxaca ou de Mechuacan, n'importe laquelle. Enfin, toujours est-il qu'ainsi que je l'ai dit, leurs impositions sont le double et le triple de ce qu'ils payent à votre majesté et aux commanderies. Que Dieu, notre Seigneur, accorde la prospérité à votre majesté et à ses états pendant de longues années employées à son saint service.

Mexico, le 30 novembre 1554.

Le chapelain et serviteur de votre altesse,

A. Archieps. Mexicanus (1).

(1) L'archevêque de Mexico était alors don Fr. Alonzo de Montufar, de l'ordre de Saint-Dominique. Il occupa le siége archiépiscopal de 1550 à 1569, époque où il mourut.

III.

PÉTITION

ADRESSÉE A CHARLES V PAR PLUSIEURS CHEFS MEXICAINS.

MEXICO. — 1532.

A S. M. C. I.

Nous, bourgeois et habitants de la ville de Mexico-Temixtitan, sujets et serviteurs de votre majesté, nous baisons vos mains et vos pieds royaux comme à notre souverain roi et maître. Nous vous faisons savoir la misère et le besoin qui nous oppriment; et en particulier, nous soussignés, nous vous exposons l'opprobre où nous sommes réduits sous les yeux de nos compatriotes. Nous descendons d'aïeux qui

gouvernaient autrefois ce pays et y exerçaient la toute puissance, et pourtant nous sommes les plus pauvres de la contrée, et nous n'avons pas pour nous nourrir un morceau de pain qui soit notre propriété.

En conséquence nous vous supplions, sire, de prendre notre malheureux état en considération, et de vous souvenir de ce que nos ancêtres et nous-mêmes nous avons fait, ce que nous espérons encore faire, dans l'intérêt de votre majesté. Veuillez donc compatir à notre malheur, interroger votre conscience royale, ordonner que l'on pourvoye à nos besoins, et que l'on nous traite comme tous vos sujets espagnols qui habitent ce pays; de telle façon cependant que les grâces que vous voudrez bien nous concéder ne soient pas au détriment des Espagnols, mais bien à la charge de votre majesté. Nous vous prions d'ordonner, en cas que nous ayons des tributs à payer, que ce ne soit qu'à votre personne royale, et cela en considération de notre conduite passée, de notre qualité et des faibles moyens pécuniaires dont jouissent les naturels, ainsi que nous le demandons aux membres de votre audience royale en présence du président et des auditeurs de votre majesté, à qui nous remettons cette pétition. Afin que votre majesté connaisse nos noms, nos qualités, que nous ne demandons que ce qui fut la propriété de nos auteurs, et pour qu'elle puisse récompenser chacun de nous comme il le mérite, voici qui nous sommes :

Moi, don Martin Neca Hualteculuchi, je suis fils de Montezuma, qui, comme cela est notoire, se

soumit aux ordres de votre majesté, se reconnut votre vassal, et en qualité de souverain remit entre vos mains cette ville et son territoire. Deux fois jai été baiser les pieds de votre majesté et implorer ses faveurs ; la première fois votre majesté m'accorda par lettres deux villages qui appartenaient à mon père comme biens patrimoniaux, et qui étaient indépendants de la souveraineté générale, on les nomme Caqualpa et Xiquixilco ; mais comme personne ne soutint mes droits, les lettres de votre majesté n'ont point eu d'effet. Je supplie donc votre majesté, ces villages étant de peu d'importance, de vouloir bien m'en accorder la possession, afin que je puisse pourvoir à mes besoins. Daignez, sire, me secourir dans cette circonstance et m'honorer de vos odres.

Moi, don Juan Coadhurichil, je suis petit-fils d'un ancien souverain de Mexico, oncle de Montezuma, et qui se nommait Alinicoci ; mon aïeul fit don à sa fille, ma mère, d'un village nommé Chiaxa, qui est dans les environs de Mexico, du côté de Xilutepèque. Je possédais aussi à l'époque de l'arrivée des Espagnols un village nommé Tlahuitomisco, qui avait appartenu à mon père et à mon aïeul. Lorsque le marquis (1) partit pour l'Espagne, je l'accompagnai, j'allai baiser les mains de votre majesté. Des ordres verbaux de votre majesté prescrivirent d'accorder certaines faveurs, tant à moi qu'à tous ceux qui étaient arrivés de ce pays-ci, mais d'autres

(1) Fernand Cortès, marquis del Valle.

affaires survinrent qui en empêchèrent l'exécution, et nos pétitions, à ce sujet, furent sans effet à cause des circonstances. Je supplie votre majesté de vouloir bien m'accorder les deux villages susdits, puisqu'ils appartenaient à mes pères. J'ai servi votre majesté dans la conquête du Goatemala, et je n'ai pas de quoi me nourrir, quoique je sois un des plus grands seigneurs de la Nouvelle-Espagne. Veuillez donc, sire, me faire la grâce de disposer en ma faveur des deux villages susdits.

Moi, don Diego Huanichil, je suis seigneur d'un village nommé Ecatepeque, éloigné de trois lieues de Mexico; et quoique j'en aie la souveraineté, ce village, faisant partie d'une commanderie, Christoval de Valderrama en perçoit les tributs et les revenus, ayant épousé doña Léonore, fille de Montezuma. Je suis aussi petit-fils de Ahuicòci susnommé, ancien souverain de Mexico avant Montezuma. Trois petits hameaux, nommés Ticayuca, Tulcuayuca et Asayuca dépendaient de Ecatepeque; que votre majesté veuille donc me faire la faveur de me les accorder, ou tout au moins le village de Ecatepeque, puisque je les possédais, et que je suis fils de l'ancien souverain. Quant à ma personne, j'ai servi votre majesté : j'ai fait la campagne de Honduras avec le marquis, et j'ai souffert de grands maux dans cette expédition.

Moi, don Diego Tehuezquiti, je suis aussi petit-fils d'un ancien souverain de Mexico, nommé Teucocicacin, prédécesseur de Avicoci son frère, tous deux oncles de Montezuma. J'ai été pareillement à Hon-

duras avec le marquis. Je prie votre majesté de m'accorder un village qui est à Mezquiqui, et un autre domaine situé dans la province de Chalco : on le nomme Xucuyaltepethl. Ils appartenaient à mon père et à mes ayeux, et j'en fus dépouillé à l'arrivée des Espagnols; et comme ces villages (1). . . . . .
. . . . . .
mes ancêtres les avaient conquis les armes à la main, on me les enlève (2). . . . . .

Moi, don Pablo, aujourd'hui en vertu d'ordres de l'audience royale, je suis *Tucultècle* et gouverneur de Mexico, pour ce qui concerne les naturels. Les petits hameaux de Yztepec et de Utlalpaque appartenaient à mon père quand les Espagnols vinrent dans ce pays; il en avait fait la conquête, et je n'ai pas de pain. Depuis l'arrivée des Espagnols j'ai servi votre majesté, et je la sers encore aujourd'hui de tout mon pouvoir dans mon emploi de gouverneur de Mexico, comme c'est un fait avéré.

Moi, don Hernando de Tapia, je suis fils de feu de Tapia, et ancien *Tucotècle*, gouverneur de Mexico, sous le marquis del Valle. Depuis sa mort, j'ai continué de servir votre majesté. Mon père possédait deux petits villages, nommés Oztuma et Alaviztla qui lui avaient été laissés par le marquis. Lorsque celui-ci retourna en Espagne; le trésorier Alonzo d'Estrada les lui enleva. Mon père a servi votre majesté avec loyauté; il a fait les expéditions

(1) Ici l'original est déchiré.
(2) L'original est encore déchiré dans cet endroit.

des provinces de Panuco, de Tutepeque, et celle de Honduras avec le marquis. Il a fait partie dernièrement d'une expédition commandée par Nuño de Guzman, pendant laquelle il fut blessé d'une flèche, et il en mourut. Il marchait toujours comme chef des naturels, attendu sa qualité. Mon père possédait aussi le village de Oxitipa, qu'il faisait administrer par un chef de Mexico, nommé Bartolomé; celui-ci l'a gardé; je supplie votre majesté d'accorder audit chef ce village, qui est de peu d'importance, et de me laisser les autres.

La ville, la banlieue et les environs de Temixtitan-Mexico avaient, sous leur dépendance, d'autres villes et d'autres villages dans un grand nombre d'endroits, ce sont les villages de Sucunusco, Metuxco, Xaltuca et Acacca, qui est aujourd'hui détruit. Ils avaient été colonisés par les Mexicains, et peuplés par des esclaves qui leur appartenaient, et que l'on y avait envoyés à cet effet. Ils payaient tribut à la ville de Mexico; ces tributs étaient employés aux besoins publics. Mexico possédait aussi Nihalco, Tlacuba, Coatepec, Matalcingo, Cuyoacan, et beaucoup d'autres pays dont elle est dépouillée aujourd'hui, à cela près de quelques lieux des environs de la ville. La plupart de ces territoires étant sur le bord de l'eau, sont souvent inondés; l'administration de Mexico a ordonné qu'ils seraient transformés en terrains non cultivés, et en pâturages pour les troupeaux des Espagnols. Ceux-ci ont fait abattre plus de cent maisons de laboureurs, ce qui nous a occasionné des pertes considérables. Nous l'avons fait savoir au président

et aux auditeurs de votre majesté qui ont défendu de nous en déposséder avant d'avoir connaissance de votre volonté royale. Nous supplions votre majesté de nous rendre justice, et de se souvenir de nous, de cette ville et de ses habitants, car Mexico étant peuplé d'Espagnols, nous sommes plus pauvres que les naturels des autres villes et villages où il n'y en a pas.

Mexico était autrefois la capitale, toutes les autres en dépendaient; nous ne rappelons pas cela au souvenir de votre majesté, dans l'intention de demander et d'obtenir ce qui n'est pas juste ou ce qui pourrait être préjudiciable aux Espagnols, puisque nous sommes, aussi bien qu'eux, sujets et serviteurs de votre majesté; mais afin que votre majesté interroge sa conscience royale et veuille bien nous accorder les grâces que nous implorons, puisque nous ne demandons rien qui ne soit juste et raisonnable. Si nous avons tardé de le faire jusqu'aujourd'hui, c'est parce que nous ignorions par quelle personne et comment faire parvenir notre supplique à votre majesté. Nous vous prions, sire, si votre majesté nous accorde ces faveurs, de faire en sorte que ses ordres soient exécutés, et que le président et les auditeurs ne puissent y mettre empêchement; car les ordonnances de votre majesté ne sont mises à exécution que difficilement, et nous le considérerons comme une faveur signalée.

Le dix-huitième jour du mois de juin 1532, en présence des très-révérends, le président et les auditeurs réunis à cet effet, sont comparus don Pablo, gouverneur de Mexico, don Juan, don Martin,

nobles indiens, habitant la dite ville et Hernando de Tapia, lesquels ont présenté cette pétition qu'ils ont faite. Ils ont demandé aux dits seigneurs président et auditeurs d'en prendre connaissance et de donner leur avis, afin que votre majesté puisse agir comme elle l'entendra.

Le président et les auditeurs certifient que don Martin passe pour être fils de Mutizuma et d'une des femmes qu'il possédait en grand nombre. Don Juan et don Diégo sont ses neveux, suivant le rapport de tous les Indiens, et ils sont regardés comme tels. Les autres sont des gens de distinction, ainsi qu'ils le disent.

Il nous semble que votre majesté doit pourvoir à leur subsistance : ce qu'ils demandent est peu de chose; on peut le leur donner, pour qu'ils soient seigneurs comme tant d'autres, qu'ils n'aient à payer que les tributs qui sont dus à votre personne royale. Elle peut aussi faire en sorte que les villages n'aient à payer que des impositions très-modiques; elle peut donner à don Diégo les villages qu'il demande, pourvu que ce soit ceux qui suffiront à fournir à son entretien, suivant l'avis de cette audience. Votre majesté, en accordant ces grâces, satisferait sensiblement la nation indienne; et il peut en résulter que tous les naturels se convertissent à notre foi. Un grand nombre de chefs seraient encouragés à servir votre majesté, dans l'espoir d'obtenir des faveurs pareilles, surtout si ces biens étaient héréditaires de fils en fils. Ce sera un moyen de procurer la tranquillité générale. Les licenciés

Eps; Santi-Dominici (1), Salmeron, Alonzo Maldonado, Ceinos, Quiroga.

(1) L'évêque de Saint-Domingue, don Sébastien Ramirez de Fuenreal, nommé par Charles V, président de l'audience royale du Mexique en 1530.

N. B. Les noms propres contenus dans cette pétition, sont écrits de la manière la plus irrégulière; c'est ainsi que l'on trouve par exemple le même personnage cité sous les noms d'Alinicoci, d'Hahuicoci et d'Avicoci. Nous avons mieux aimés les laisser tels quels que de nous exposer à commettre d'autres erreurs.

IV.

EXTRAIT

DU

CATALOGUE DE MUÑOS.

Tomes. Fueillets.

I. Dix-huit pièces choisies du musée de Boturini. Rapports de don Juan Palafox au comte de Salvatierra. Un mémoire par don Carlos de Siguença y Gongora; et les lettres du pèré Jean-Marie de Salvatierra. 339

II. Théâtre des vertus politiques, par don Carlos de Siguença y Gongora. Vie et Martyr des enfants de Tlaxcala. Relation

Tomes. Feuillets.

du Nouveau-Mexique, par le père Geronimo de Zarate. Lettre du père Silvestre Velez Escalante. Restauration du Nouveau-Mexique, par Diego de Vargas Zapata. 391

III. Rapport de frère Alonso de Posadas sur le Nouveau-Mexique. Relation abrégée de la manière dont fut peuplée la Nouvelle-Espagne. Calendrier indien. Poésies de Netzahualcoyotzin, empereur de Tezcoco. Voyages des Indiens et journal du Nouveau-Mexique. 326

IV. Relation de don Fernando de Alva Ixtlilxôchitl.

Ces relations commencent à la création du monde et traitent de l'origine des Indiens. Histoire des Toltèques jusqu'à leur destruction. Histoire des Chichimèques jusqu'à l'arrivée des Espagnols et l'entrée de ceux-ci dans Tezcoco. Histoire générale de la Nouvelle-Espagne. Conduite de Nuño de Guzman, président de la Nouvelle-Espagne. Généalogie de Montezuma. Expédition contre les Chichimèques. 406

V et VI. Histoire de la conquête du nouveau

Tomes. Feuillets.

royaume de Galice, par don Matias de la Mota Padilla. 1036

VII et VIII. Matériaux pour une chronique de la province de Méchoacan, par Fr. Pableau-Beaumont.

Le premier vol. contient 325 f. et le deuxième 324

IX et XI. Chronique de la province de Mechoacan, le premier vol. a 362 f., le deuxième 314, le troisième 413. Ils sont ornés de cartes et de dessins colorés.

XII. Chronique mexicaine, par don Fernando de Alva Tezozomoc. Elle est divisée en cent dix chapitres, et finit à l'arrivée de Tlilan Calqui, ambassadeur de Montezuma à Mexico. 416

XIII. Histoire des Chichimèques, par don Fernando de Alva Ixtlilxôchitl. 320

XIV. Mémoires sur la ville de Mexico, tirés de divers auteurs, manuscrits et imprimés. 309

XV. Mémoires pour l'histoire de la province de Sinaloa, par divers religieux de la compagnie de Jésus. 477

Tomes.	Feuillets.
XVI et XVII. Histoire de la province de Sonora, par un jésuite anonyme, le premier volume contient Il n'est pas dit combien en a le second.	315
XVIII. Lettres sur l'histoire des provinces de Sinaloa et Sonora.	300
XIX et XX. Documents pour l'histoire de la Nouvelle-Biscaye, tirés presque tous des archives des jésuites, le premier volume a 365 f. et le second	242
XXI. Seize lettres écrites par les missionnaires de la Californie.	
XXII et XXIII. Notice sur la Nouvelle-Californie, par Fr. François Palou, le premier volume contient On ne dit pas combien en a le second.	32
XXIV. Diverses relations de voyages, savoir :	
Voyage de Fr. Francisco Garces, en 1777.	
Id. d'Antonio Barbastro, en 1781.	
Id. de Pedro Font, en 1775.	
Id. de J.-M. Alegre, en 1771.	
Id. de J.-A. Vildosola, en 1780.	
Id. de J.-B. de Anza, en 1773.	
8.	18

Tomes. Feuillets.

Voyage de la frégate Santiago dans la mer du Sud, en 1775.
Id. de don Bernardo Varca.
Id. de don M. Gallo.
Id. de J.-M. Romero.
Lettres du capitaine don Pedro Tages, en 1782.
Journal de Vildosola et Diego Pegran. 317

XXV et XXVI. Documents pour l'histoire du Nouveau-Mexique, deux vol. 372

XXVII et XXVIII. Documents pour l'histoire du Texas, le premier volume contient 330 f. et le second 266

XXIX. Mémoires sur la province de Coahuila et sur le golfe du Mexique. 340

XXX. Documents pour l'histoire de Tampico et du nouveau royaume de Léon. 216

XXXI. Notices et mémoires sur diverses villes du Mexique. 315

XXXII. Mémoires religieux sur la nation indienne, tirés de divers auteurs, par Fr.-J.-D. de la Vega. 168

V.

COMPTE-RENDU

DU

PROCÈS DE BOTURINI.

Conseil des Indes, le 27 avril 1790.

Le 12 de juin 1745, le marquis de la Encenada remit au conseil un mémoire de don Lorenzo Boturini Benaduci, afin que le tribunal après en avoir pris connaissance pût informer votre majesté des actes auxquels il a rapport.

Boturini expose qu'il est à sa connaissance que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, comte de Fuenclara, a remis au conseil les actes faits contre lui. Il demande à être puni s'il résulte de ces actes qu'il soit coupable ; que si au contraire le vice-roi a outrepassé ses pouvoirs, s'il a occasionné des dommages à l'exposant ; et si ledit exposant a rendu des services à votre majesté, elle veuille bien le satisfaire, l'indemniser, et lui faire restituer les papiers ayant rapport à son musée ; collection à laquelle il a employé

neuf ans, et qui lui a occasionné des dépenses considérables. Boturini a déposé aussi différents documents relatifs à la noblesse de sa famille, ainsi que son arbre généalogique, depuis l'année 828 jusqu'en 1730. En outre son Aperçu de l'Histoire générale de l'Amérique, ouvrage ayant rapport à toutes les branches du service royal Les recherches que lui causèrent ses travaux, et le malheur d'avoir été fait prisonnier par les Anglais, ont absorbé tout son avoir. Il supplie que l'on donne les ordres pour couronner solennellement Notre-Dame de Guadalupe de Mexico, projet qui lui avait attiré tous ses malheurs.

Le conseil, se conformant aux ordres qu'il a reçus, a reconnu qu'il résultait ce qui suit des lettres du dit vice-roi, en date du 28 juin 1743, accompagnées de documents, savoir : Boturini ayant obtenu un bref de la sainte église du Vatican pour pouvoir couronner l'image de Guadalupe d'une couronne impériale d'or et de pierreries, avait expédié des circulaires à plusieurs corporations et à des particuliers, en demandant des dons pour les dépenses à faire. Le vice-roi en ayant eu connaissance au moment où il alla prendre l'administration de son gouvernement, recueillit des informations sur la personne de Boturini, et donna l'ordre de saisir les brefs qu'il possédait, ainsi que les souscriptions qu'il avait reçues pour le couronnement Il résulta, de ces informations, que Boturini était étranger, qu'il était venu aux Indes sans autorisation, que son intention était de faire fabriquer une couronne avec les insignes de l'église du Vatican et du comte Sforce, comme le bref le

prescrivait. L'archevêque s'opposa à l'exécution, quoique l'audience du gouvernement l'eût permise ; en conséquence il fut arrêté et conduit au palais du gouvernement. On le força de remettre le bref et les autres papiers, ainsi que les aumônes qu'il avait recueillies ; il se conforma aux ordres donnés à cet égard, et avoua tout sincèrement.

Le conseil prit également connaissance du contenu de deux lettres qui lui furent adressées par Boturini, en date du 16 avril 1743. Il disait que sa dévotion à la sainte image l'avait porté à en écrire l'histoire ; qu'il avait des documents réunis à cet effet, des notes historiques, des cartes, des hiéroglyphes et autres pièces fort utiles ; que le même principe de piété l'avait engagé à solliciter le couronnement solennel de cette image. Il fournit plusieurs écrits en latin et en espagnol pour prouver les travaux qu'il avait entrepris.

En conséquence des faits exposés, et attendu que le formulaire contenait la défense d'avoir ou d'exposer dans le temple de Notre-Dame les armes du chapitre de Saint-Pierre et de la maison de Sforce ; quand même l'audience aurait eu des pouvoirs pour accorder l'exécution du bref, elle aurait dû empêcher la publication de ce bref. Le conseil décida qu'on écrirait une lettre au vice-roi, ce qui eut lieu le 2 du mois d'avril 1744, en approuvant toute sa conduite dans cette affaire, et qu'on lui enjoindrait de faire, à huis-clos et en secret, une vive mercuriale aux membres de l'audience pour avoir permis légèrement l'exécution du bref et de son formulaire, sans l'avoir soumis

au conseil, et même sans avoir permis que le procureur fiscal de ladite audience en prît connaissance ; pour avoir souffert, qu'en vertu de ce bref, Boturini envoyât des circulaires, et qu'il recueillît de l'or, de l'argent et des pierreries, quoiqu'il fût étranger, voyageur, et sans permission de circuler ni de s'établir dans les Indes ; toutes circonstances, dont ils auraient dû rendre compte. Le vice-roi reçut l'ordre de leur dire que ne l'ayant pas fait, ils ont manqué à leur devoir ; qu'ils auraient mérité un châtiment bien plus sévère, qu'on ne leur infligerait pas pour cette fois, en considération de leur caractère personnel, et parce qu'il s'agissait d'une œuvre pie ; de leur recommander dorénavant de ne laisser passer aucun bref sans qu'il eût été soumis au conseil.

Quant à ce qui concerne Boturini, comme il résulte de ses démarches qu'il n'était mu que par un zèle et par une dévotion toute particulière pour Notre-Dame ; qu'on voyait par ses ouvrages que c'était un homme savant et adonné aux travaux de l'histoire, ce qui pouvait être fort utile ; le conseil décida provisoirement qu'il laisserait au vice-roi le soin de transporter sa personne en Espagne avec les actes qui avaient été faits, et d'ordonner que ses papiers seraient mis en dépôt dans toutes les formes voulues par la loi, et d'envoyer un catalogue, ou un court résumé de ses papiers fait par un sujet intelligent.

Postérieurement le conseil reçut une lettre du vice-roi, en date du 15 octobre 1743, dans laquelle il disait que l'affaire de Boturini était peu avancée ;

qu'on ne trouvait pas positivement une mauvaise intention qui pût le faire accuser de délit; qu'en conséquence, se conformant à l'opinion de l'auditeur commissaire, il transmettait à sa majesté les actes de la procédure, en ayant soin de les faire enregistrer sur le journal du capitaine du navire.

A la réception de cette lettre, Boturini était déjà arrivé; il avait été pris par les Anglais avec le navire *la Concordia;* mais, ayant obtenu sa liberté à Gibraltar, il était venu à Cadix, et s'était rendu volontairement à la Casa de Contractacion. Il présenta sans retard un mémoire au conseil, dans lequel il exposa les vexations que le vice-roi avait exercées à son égard, et il l'accompagna d'un manuscrit intitulé : *Aperçu d'une histoire de l'Amérique*. Il demandait l'autorisation de l'imprimer.

Il résulta, des actes et d'autres papiers présentés par Boturini, que c'était un gentilhomme italien très-connu, homme de lettres et d'une érudition très-particulière. Etant à Vienne à suivre ses études, il avait été obligé de sortir des états de l'empereur à cause des guerres d'Italie. Après avoir quitté Milan, sa patrie, il était allé à Lisbonne, où on avait voulu le nommer précepteur des infants. Il refusa cet honneur, et se rendit en Espagne avec une recommandation qui lui avait été donnée par l'infant don Manuel pour don Josef Patiño. Il trouva dans ce pays-ci l'occasion de passer aux Indes comme chargé de pouvoirs de la comtesse de Santibañez, fille aînée d'une descendante de Montezuma, pour percevoir les rentes échues d'une concession qui lui avait été

faite sur des maisons de Mexico. Il partit en 1735 sans éprouver aucun empêchement pour s'embarquer, et ignorant tout à fait le besoin qu'il avait d'une permission. Pendant son séjour au Mexique, il alla visiter le sanctuaire de Guadalupe, il y fut inspiré du désir de s'assurer de l'apparition de l'image; il se procura la copie de plusieurs documents et de manuscrits inédits, qui avait rapport non-seulement à son premier objet, mais aussi à différentes parties de l'histoire antique de ces peuples. Il fit des dessins dans quarante volumes, grands, moyens et petits. Frappé du miracle de l'apparition, il forma le projet de faire couronner l'image du diadème que l'on a l'habitude de placer en Italie à celle que l'on considère comme miraculeuse. Il écrivit à Rome pour s'informer du cérémonial : on lui envoya en réponse un bref accompagné du cérémonial suivi dans de pareilles occasions. Il le présenta à l'audience, obtint l'autorisation, et commença de bonne foi à le communiquer aux prélats, aux tribunaux et aux dévots de Notre-Dame, en les suppliant de concourir à son œuvre par des aumônes. Il en avait déjà recueilli plusieurs, lorsque le vice-roi, étant arrivé, donna l'ordre de suspendre ses démarches. Ce dernier envoya des circulaires dans les tribunaux avec ordre de déposer les lettres que Boturini avait écrites, et il lui fit demander les dépêches de Rome et les aumônes qu'il avait reçues. Boturini obéit en tout point. Le procès fut transmis au procureur fiscal pour qu'il suivît cette affaire devant don Josef de Rojas, ministre de l'audience, commis pour connaî-

tre de ce procès. Sur la demande du fiscal, les biens de Boturini furent saisis, déposés dans la maison du gouvernement, et séquestrés sans qu'on le fît prévenir et sans qu'on l'entendît. Puis comme il n'avait pas consenti à faire un inventaire de ses papiers lorsqu'on les lui eut enlevés de chez lui, il fut conduit à la prison publique et renfermé dans un cachot à côté de deux malfaiteurs. Ensuite, accompagné de la force armée on le força de se rendre au palais royal pour établir l'inventaire de ses papiers, ce qu'il fit en protestant en vertu de l'appel qu'il avait présenté au conseil suprême. Peu de jours après il fut conduit à la Vera-Crux, et embarqué à bord du navire sur lequel il fut fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté, il se présenta au président, qui, n'ayant ni registre ni la connaissance d'aucun antécédent, lui accorda sa liberté. Il se rendit à Madrid, où, en vertu de ses demandes et de ses papiers, le conseil le reconnut comme s'étant présenté librement.

Toutes ses demandes se rapportaient à trois objets principaux : 1° aux persécutions qu'il avait éprouvées pour avoir voulu faire couronner la sainte image de Notre-Dame de Guadalupe; 2° au désir d'écrire l'histoire générale ancienne de la Nouvelle-Espagne; 3° il demandait que le couronnement de l'image fût fait le plus promptement possible.

Quant au premier point, le conseil fut d'avis que si à la vérité le vice-roi avait eu des causes pour procéder contre Boturini, néanmoins celui-ci avait jusqu'ici justifié de sa sincérité, que l'on ne pouvait inculper, et sa bonne foi méritait que son innocence

fût proclamée, et qu'on lui rendît l'honneur et la bonne opinion publique.

Quant au deuxième, que l'esprit et les connaissances du susdit étant reconnus, il pouvait écrire l'histoire d'après l'aperçu général qu'il avait présenté, et qui avait mérité l'autorisation qu'il avait reçue de le faire imprimer, toutefois après avoir été soumis à un examen le plus rigoureux; que l'œuvre principal serait de la plus grande importance et utilité; que, pour exécuter ces projets, il serait bien digne de votre majesté d'ordonner de former à Mexico une académie particulière pour l'histoire de la Nouvelle-Espagne, comme celle que l'on a formée à Madrid, et que des personnes se chargeassent de travailler à cet ouvrage sur les documents recueillis par Boturini et sur tous ceux que l'on pourrait se procurer; d'accorder à Boturini la récompense que votre majesté jugera à propos, non-seulement pour la peine et les dépenses qu'il a supportées pour recueillir des matériaux si utiles, mais aussi pour l'indemniser en partie des pertes et des dommages qu'il a soufferts relativement à ses intérêts, à son honneur et à son crédit.

Quant au troisième point qui a rapport au couronnement solennel et public, le tribunal est d'avis de ne pas le permettre; cette nouveauté éclatante n'étant pas nécessaire dans un sanctuaire aussi célèbre dans tout le monde, d'autant plus que votre majesté, pour donner plus d'éclat au culte, a ordonné la construction d'une église collégiale; qu'en conséquence il était convenable de supprimer les

lettres expédiées à cet effet par l'église du Vatican, afin que l'imprudente tolérance de l'audience de la Nouvelle-Espagne à les admettre ne soit pas autorisée.

Le conseil ayant pris la décision ci-dessus, il arriva une nouvelle lettre du vice-roi, en date du 26 août 1744, portant avis de la réception des ordonnances données le 2 avril précédent. Afin de s'y conformer, il avait pris les dispositions nécessaires pour faire recueillir tous les livres, les peintures et les papiers de Boturini, et pour qu'on les déposât dans les archives du gouvernement, confiées aux soins de don Josef Corraez, ce qui avait eu lieu après qu'un inventaire en forme eut été fait par don Patricio Antonio Lopez, interprète général de l'audience royale et des autres tribunaux de la Nouvelle-Espagne. Le vice-roi envoya une copie dudit inventaire ; le conseil en ayant pris connaissance, insista sur la fondation de l'académie mentionnée, dont devait faire partie le susnommé interprète Lopez.

Eu égard à cette décision, sa majesté prit la résolution suivante : J'adopte l'opinion du conseil sur le premier et le troisième point ; je m'oppose à la formation de l'académie proposée ; j'ordonne que Boturini retournera à Mexico ; je le nomme historiographe de mes royaumes des Indes, avec les appointements de mille pesos par an, afin qu'il écrive l'histoire générale qu'il propose. Tous ses documents, ses papiers, sans qu'il en manque aucun, lui seront rendus dans le plus bref délai et sans la moindre réplique. Aussitôt qu'il aura écrit l'histoire, et avant d'en don-

ner connaissance ou de la publier, on en enverra en Espagne trois exemplaires, afin qu'après avoir été examinée par le conseil, on lui donne l'autorisation de publier ou que l'on fasse les corrections nécessaires.

J'ordonne qu'il soit ainsi fait. Le 19 décembre 1746.

Des lettres correspondantes à ce décret, avec le titre d'historiographe des Indes, furent expédiées en date du 1er juin de l'année suivante 1747.

Dans le mois d'avril 1749, Boturini présenta son 1er volume de l'*Histoire générale de l'Amérique septentrionale*, sous le titre de *Chronologie des principales nations de cette contrée*. Il demandait l'autorisation de l'imprimer, ce qui lui fut accordé, après censure du fiscal don Josef Borrull et du père Pedro Tresneda. Néanmoins, Boturini étant mort à Madrid avant d'avoir pu suivre l'impression de cet ouvrage comme il devait le faire, le conseil ordonna que l'on s'assurerait de tous les papiers relatifs à l'histoire, et qu'ils seraient transmis à la secrétairerie du tribunal.

Les exécuteurs testamentaires dirent, d'un commun accord, qu'ils étaient prêts à se conformer aux ordres qui avaient été donnés aussitôt que l'inventaire aurait été établi, persuadés que le conseil accorderait à ce que pourrait prétendre sur les papiers la sœur héritière du défunt, ou tout autre intéressé. En conséquence, ils certifièrent que l'on ne trouvait que le manuscrit in-folio du premier volume de l'histoire, avec les autorisations qui s'y rapportent; le volume in-quarto de l'Aperçu, imprimé, le brevet

d'historiographe, et l'autorisation pour retourner aux Indes.

Le procureur fiscal, à qui ces papiers furent remis, proposa d'envoyer le volume de l'histoire à l'académie historique, afin qu'elle prononçât sur son utilité, et qu'elle dît quelle devait être la rétribution à accorder aux héritiers de l'auteur ; que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne recevrait l'ordre de chercher un sujet capable de continuer l'ouvrage, et qui connût les idiômes, les symboles, les peintures ; que la même personne serait chargée d'apprécier, à leur juste valeur, les papiers du défunt. Néanmoins, le 6 octobre, le conseil décida que les livres et les papiers trouvés seraient envoyés à la secrétairerie de la Nouvelle-Espagne, ce qui fut fait.

Au moment où les papiers devaient être déposés, les exécuteurs testamentaires dirent que Boturini avait déclaré, dans son acte de dernière volonté, qu'une chapellenie serait fondée en faveur de don Cayetano, fils de doña Rosa de la Parra, dans la maison de laquelle il est mort, au moyen de deniers prélevés sur ses biens et sur ses appointements arriérés ; que les biens qu'il avait laissés étaient très-peu considérables, et ses dettes assez importantes ; qu'ils rappelaient le service que le défunt avait rendu en réunissant un si grand nombre de documents de cette importance, et en écrivant le premier volume de l'histoire ; qu'il n'avait rien touché de la solde payable à Mexico, où il ne s'était pas rendu, la somme de mille pesos étant trop modique pour pouvoir y vivre, et pour subvenir aux

dépenses des interprètes et des copistes, ainsi qu'il l'avait représenté par voie de requête (*por la via reservada*); qu'en conséquence il avait continué son travail ici, sans toucher ses appointements. Ils conclurent par demander au tribunal d'estimer ce qui était dû à Boturini pour ses travaux et pour la récompense de ses services antérieurs, ainsi que la valeur du musée déposé à Mexico; et que tout fût délivré à Madrid en faveur de l'héritière testamentaire, qui profiterait aussi du produit de l'impression du premier volume de l'histoire.

La demande retourna au procureur fiscal, qui répondit, le 6 mars 1756, qu'il ne trouvait pas d'inconvénient à ce que le bénéfice de l'impression du volume fût abandonné à la légataire. Quant aux appointements, la consignation en ayant été faite dans les caisses de Mexico, il pensait qu'il était nécessaire de recourir à votre majesté pour qu'elle voulût bien donner des ordres afin d'établir la valeur du musée.

On ne donna pas de suite à cet acte jusqu'en 1769, époque où, en considération de la demande des exécuteurs testamentaires, le rapporteur agrégé (*relator agregado*), s'étant joint à un rapporteur nommé par l'académie historique, présenta différents projets sur la méthode à adopter pour écrire l'histoire des Indes.

Le 25 septembre 1764, le conseil lui fit parvenir une instruction par laquelle il lui prescrivait, en vertu d'une ordonnance royale donnée à la suite d'une décision du conseil du 26 juin 1762, d'observer qu'on le prévenait qu'il ne toucherait le dernier tiers

de ses appointements, qu'après qu'il aurait présenté le travail d'une année.

Le 5 de novembre 1765, l'académie représenta que, depuis qu'elle avait reçu l'instruction, la rédaction du travail avançait proportionnellement; qu'on s'occupait à réunir des faits particuliers, mais qu'il était nécessaire de demander aux Indes des notes sur l'état actuel, conformément aux décisions prises dans trois assemblées, décisions que l'académie communiqua pour que l'on expédiât les circulaires nécessaires à cet effet.

Le procureur fiscal répondit, par une lettre du 8 février 1766, que les notes demandées se réduisaient en substance à ce qui avait été prévu par l'instruction; que néanmoins il pensait qu'il ne fallait pas demander ces notes avant d'avoir recherché avec soin dans les archives du conseil et dans d'autres, laissant au tribunal à juger sur l'ensemble des faits; l'affaire resta dans cet état sans que l'on prît une décision.

Le 13 mars de la même année, le bailli, don Julian de Arriaga, remit, pour l'information du conseil, une décision de ladite académie, dans laquelle il était dit qu'elle n'avait pas négligé de remplir ses obligations d'historiographe des Indes; que beaucoup de manuscrits avaient été recueillis à cet effet; qu'une commission de personnes capables avait été formée pour extraire, mettre en ordre, rectifier des notes, en attendant celles ayant rapport à l'état actuel, et que l'académie avait demandées; que les documents de Boturini, déposés à Mexico, lui se-

raient très-utiles. Enfin elle demandait que l'on donnât des ordres au vice-roi de la Nouvelle-Espagne pour qu'ils fussent confiés à l'académie, qu'ils y seraient conservés avec soin, et tenus à la disposition de sa majesté.

Le conseil ordonna, le 7 juillet 1767, de remettre à un rapporteur cette demande avec la précédente de l'académie, et les autres demandes incidentes. Il est certain que l'affaire fut décidée le 7 de mai ; mais on ne conserva pas de notes sur le résultat. Plus tard, la procédure fut égarée par suite du changement et de la mort du rapporteur. Enfin, on la retrouva dans une armoire du tribunal, parmi plusieurs dossiers d'ajournement du défunt licencié, don Louis Peñaranda. En vertu d'une décision du 1^er^ décembre dernier, elle fut remise au rapporteur actuel pour qu'il en rendît compte ainsi qu'il l'a fait.

Le conseil, réfléchissant sur tout ce qui a été dit, et considérant les retards que le procès de Boturini et celui intenté par l'académie, ont éprouvés par toutes les causes mentionnées ; attendu que les circonstances sont changées, et que votre majesté a chargé une personne distinguée de l'*Histoire générale de l'Amérique*, que l'on avait d'abord confiée aux soins de l'académie, est d'avis que cette affaire peut se terminer ainsi sans qu'il y ait besoin d'une ordonnance ; que le premier volume de l'histoire de Boturini étant approuvé, votre majesté peut en autoriser l'impression aux frais du trésor royal, en en chargeant une personne capable. Quant au musée de Boturini, votre majesté est priée d'ordonner au vice-roi, et

à l'audience de Mexico, d'en soigner la conservation et de chercher des personnes instruites pour rendre un compte suffisant de leur contenu et des documents qu'ils renferment. Enfin, de voir si l'on doit entreprendre la continuation du travail de Boturini, et d'exposer jusqu'à quel point la personne chargée de l'histoire générale peut en tirer parti.

Quant à ce qui touche aux demandes des exécuteurs testamentaires du défunt Boturini, et à l'exécution de ses dernières volontés, votre majesté est priée de vouloir bien ordonner que l'on nomme un défenseur de la succession, afin d'en prendre soin suivant les circonstances.

Nota. Ci-inclus une copie de l'ordonnance royale, qui prescrit de préparer la publication de quelques écrits de Veytia, composés sur les papiers de Boturini, et peut-être sur le premier volume de cet auteur dont le conseil autorisa l'impression; de plus la minute d'une autre ordonnance du vice-roi de la Nouvelle-Espagne qui prescrit de rassembler, les documents dudit Boturini, et de remettre des copies de ceux qui ont paru les plus utiles à l'histoire. Comme les deux ordonnances coïncident avec ce que l'on propose, on a jugé à propos de les réunir ici. — Le 4 mai 1790.

VI.

EXTRAIT

DES CHAPITRES XCVI ET XCVII

DE L'HISTOIRE DES CONQUÊTES DE FERNAND CORTÈS

PAR FRANCISCO LOPEZ DE GOMARA.

Le roi Moteuhsoma avait un palais où l'on voyait un grand nombre de beaux logements, des salles soutenues par des colonnes de jaspe d'un seul morceau, et qui donnaient sur un jardin très-vaste (1).

(1) Ce palais était construit sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Saint-François; on conserve encore dans le jardin de ce couvent un arbre qui, d'après le père Bétancourt, était au milieu de celui de Moteusoma; c'est une espèce de daphnos ou olivier sauvage que les Mexicains nomment *acevuche*. Le père provincial Meneses ordonna de le couper en

Il y avait dans ce palais plus de dix étangs : les uns d'eau salée, destinés aux oiseaux de mer ; d'autres d'eau douce pour les oiseaux des rivières et des lacs. Ceux-ci étaient remplis d'une multitude de petits poissons dont se nourrissent les oiseaux pêcheurs. On vidait ces étangs autant qu'il est nécessaire, on prenait ce soin pour conserver le plumage de ces volatiles dans toute leur propreté. On y voyait un si grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, que les curieux en étaient émerveillés. On fournissait à chaque oiseau la nourriture dont il se nourrissait en liberté ; s'il mangeait des végétaux, on lui en donnait ; si c'était du grain, on le pourvoyait de maïs ou *ceutli*, de haricots (*frijoles*), de fèves et autres produits semblables ; s'il vivait de poisson, c'était du poisson qu'on lui donnait ; ils en trouvaient aussi dans les étangs, ainsi que d'autres substances que l'eau produit. Chaque jour ces oiseaux consommaient dix arrobes de poissons que l'on pêchait dans le lac de Mexico. Il y en avait à qui l'on donnait des mouches et d'autres petits insectes.

1821 ; mais les religieux s'y opposèrent, en disant que la règle de l'ordre leur défend de couper un arbre sans une décision du discrétoire (1). Cette opposition n'eut aucun résultat ; car on avait déjà commencé à couper le haut de cet arbre. Les religieux eurent le soin d'y greffer un olivier qui réussit parfaitement, et qui donne aujourd'hui un très-beau branchage.

(1) On nomme ainsi l'assemblée des supérieurs des ordres monastiques et le lieu où ils se réunissent.

Trois cents personnes étaient employées au service de ces animaux, tant pour les soigner que pour curer les étangs, pour pêcher, distribuer la nourriture et les nettoyer. D'autres gardaient les œufs, ou prenaient soin des petits aussitôt qu'ils étaient éclos ; ils soignaient ceux qui étaient malades. Enfin, certaines personnes étaient employées à plumer ces volatiles, car c'était surtout pour leur plumage qu'on les entretenait. On en faisait des manteaux précieux, des tapis, des rondaches, des panaches, des chasse-mouches et beaucoup d'autres objets, garnis d'or et d'argent, avec la plus grande perfection.

Il y avait aussi un autre édifice à plusieurs étages, divisé en logements, qui portait le nom de *Maison des Oiseaux*, non pas qu'ils y fussent plus nombreux que dans le premier palais dont nous avons parlé, mais parce que les oiseaux y étaient plus grands, c'étaient des oies grises (*anzaras pardas*), des blanches et d'autres plus petites que celles d'Espagne ; beaucoup de herons gris, des oies de grande taille (*anzarones*), des corneilles, une grande quantité de perroquets, des grues, des aras et un autre genre de volatiles, que l'on dit être des faisans des bois. Les Espagnols étaient émerveillés d'en voir une si grande variété, et surtout les immenses cages de bois dans lesquelles étaient renfermés toutes sortes d'animaux féroces que le souverain gardait suivant l'usage de ses ancêtres.

Il existait aussi dans ce palais un grand nombre de salles très-élevées, dans lesquelles étaient renfermés des hommes, des femmes et des enfants blancs

de naissance, et dont tout le corps était couvert de poiles. Ces êtres étant fort rares, on les conservait par curiosité. On y voyait aussi des nains, des bossus, des gens estropiés, contrefaits, des monstres que Moteuhsoma entretenait pour son plaisir, et qui le servaient dans son appartement. On prétend que ces gens-là avaient été estropiés dans leur enfance pour servir aux plaisirs du roi. Chaque espèce de nains avait son logement particulier.

Dans des salles basses des cages en fortes poutres contenaient des lions, des tigres de la grande espèce, des onces, des loups, enfin chaque espèce de quadrupèdes : tout cela par magnificence et pour suivre les anciens usages, ainsi que je l'ai dit. On nourrissait ces animaux avec des cerfs du pays (*venados*), des coqs d'Inde, des chiens et du gibier; très-souvent, lorsque les souverains condamnaient quelqu'un à mort, soit pour adultère ou pour haute trahison, on livrait le coupable à ces animaux, qui le dévoraient tout vif. Dans d'autres pièces on voyait de grands vases remplis d'eau et de terre, où étaient des serpents énormes de la grosseur de la cuisse, des crocodiles que l'on nomme caïmans ou lézards d'eau, des lézards du pays, nommés *iguanas*, d'autres plus petits, différentes espèces de reptiles, des serpents d'eau et de terre, dont la vue seule était épouvantable.

Dans une partie de la cour étaient toutes sortes d'oiseaux de proie renfermés dans des cages faites avec des barreaux de bois dur, des éperviers, des milans, des buses, des vautours, dix ou douze es-

pèces de faucons, un grand nombre d'aigles, dont cinquante plus grands que les nôtres. Certains mangeaient d'un seul coup un coq de ce pays, quoiqu'ils fussent plus gros qu'un paon d'Espagne. Chaque espèce d'oiseau était séparée. On leur donnait tous les jours cinq cents coqs d'Inde ; les trois cents hommes, dont nous avons parlé plus haut, ainsi qu'un grand nombre de chasseurs, étaient constamment occupés à pourvoir à leurs besoins. Beaucoup de ces oiseaux étaient inconnus aux Espagnols : cependant ils prétendaient que tous étaient bons pour chasser, et, pour preuve, ils faisaient voir leurs ongles et leurs serres.

On nourrissait les serpents et les autres reptiles avec le sang des personnes sacrifiées, et même on leur en donnait les chairs, que certains lézards mangent avec beaucoup de plaisir. Les Espagnols ne furent pas témoins de ce fait ; mais ils virent le sol humecté de sang, comme celui d'une boucherie, et qui répandait une odeur infecte. La foule des hommes qui allaient et venaient dans ce palais était extraordinaire. Les Espagnols voyaient avec plaisir cette variété d'animaux féroces et de serpents venimeux; mais ils ne pouvaient entendre les sifflements épouvantables des vipères, les rugissements des lions, les tristes hurlements du loup, les cris plaintifs des onces, des tigres et des autres animaux affamés ou qui rugissaient de ne pouvoir assouvir leur rage. La nuit on entendait un bruit, un tumulte infernal, c'était véritablement la demeure du démon, et cela devait être ainsi, car, dans une pièce de cent trente pieds de long et de cinquante de large, on avait con-

struit une espèce de chapelle revêtue de grosses plaques d'or et d'argent, ornées de perles, d'agathe, de cornaline, d'émeraude, de rubis, de topaze et d'autres pierres précieuses : Montezuma y adressait ses prières au démon, ce qui avait toujours lieu pendant la nuit (1).

(1) Cette pièce était le trésor pour lequel le roi Quauhtimotzin fut mis à la question.

VII.

NOTE

SUR LE GUATEMALA.

A L'ÉPOQUE de l'arrivée des Espagnols, le Guatemala était possédé par les Toltèques. Ces Indiens avaient quitté la ville de Toula pour venir s'établir dans cette contrée, sous la conduite de Nimaquiche, leur cinquième roi, qui mourut pendant le voyage. Il eut pour successeur son fils Acxopil, fondateur de l'empire d'Otlatlan, nommé Atlatlan par les auteurs du Guatemala. Vers la fin de ses jours, Acxopil divisa son empire en trois royaumes, garda pour lui celui des Quiches, céda celui des Kachiquèles à son fils aîné, Gutemal, qui donna son nom au Guatemala. Acxiquat, son troisième fils, eut celui de Zutugiles. Mais ces deux derniers royaumes se regar-

dèrent toujours comme ressortissant de l'empire des Quiches.

Lors de l'expédition de Cortès, ce pays était gouverné par Kicab V, surnommé Tanub, fils de Kicab IV, et le quinzième roi depuis Acxopil. Dès que ce prince eut appris que les Espagnols approchaient de ses frontières, il s'occupa à rassembler une armée pour leur résister; il demanda du secours à tous ses vassaux, leur représentant que le danger qui le menaçait était commun à tous. Senacam, roi du Guatemala, qui crut l'occasion favorable pour se rendre indépendant, lui fit dire qu'il était l'ami des Espagnols et qu'il ne pouvait fournir de secours contre eux. Le roi des Zutugiles répondit fièrement qu'il n'avait besoin de personne pour défendre son territoire, et que Kicab n'avait qu'à faire comme lui. Il parvint cependant à réunir une armée considérable, et il allait se mettre en campagne quand la mort le surprit. Son fils Tecumumam lui succéda.

Il marcha en toute hâte contre les Espagnols qui faisaient le siége de Quetzaltenaco, et quoiqu'il eût une armée de trente-deux mille hommes il fut complétement défait dans différentes occasions, comme on le verra plus bas. A la dernière affaire, où les Indiens combattaient avec la plus grande valeur, Tecumumam attaqua le général espagnol et blessa son cheval, mais au même instant ce malheureux prince tomba percé d'un coup de lance. Presque tous les principaux chefs eurent bientôt le même sort.

Chignaviucelut, son fils et son successeur, fut

obligé de faire la paix avec les Espagnols, mais Alvarado ordonna de le pendre quelques jours après sous prétexte qu'il songeait à se révolter.

L'histoire de l'ancien Guatemala a été écrite par le fils et le petit-fils de ce dernier roi. Le chroniqueur Fuentes, cité par Juarros, avait vu leurs manuscrits. Tous deux s'accordent en général avec Ixtlilxôchitl. Cependant ils ne font aucune mention des deux chefs, qui, suivant ce dernier, auraient été brûlés. Voyez Juarros, Historia de Guatamala. Guatemala, J. Beteta, 1808 — 1818, deux vol. in-4°, tratado IV, cap. I y sig., et tratado VI, cap. II y sig., et la chronique inédite de Fuentes dont je possède un exemplaire manuscrit.

VIII.

NOTE

SUR LES POÉSIES AZTÈQUES.

Les Mexicains avaient un grand nombre de poésies : les unes étaient des hymnes en l'honneur des dieux, d'autres des chants historiques ou lyriques. On les chantait en s'accompagnant de deux instruments, nommés *teponaztli* et *tlapahuehuetl*, et en dansant des espèces de rondes. Boturini rapporte qu'un poëte célèbre, ayant été condamné à mort, composa une complainte si touchante, que tous les assistants fondirent en larmes, et le prince lui accorda sa grâce.

Les anciens auteurs indigènes citent fréquemment des chants historiques, comme étant connus de tout le monde. Mais ils ne nous sont pas parvenus; et, malgré tous ses soins, Boturini ne put recueillir

que la traduction de deux chants du roi Netzahualcoyotl. Il en fait mention à la page 8 du *Catalogue de son musée indien*.

On peut voir, § XV de son *Aperçu de l'Histoire de l'Amérique septentrionale*, ce qu'il dit de la poésie des Mexicains. Il paraît qu'ils continuèrent longtemps après la conquête à composer des vers dans leur langue nationale; car je trouve, page 49 de son *Catalogue*, une comédie en vers sur l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe.

Je me suis procuré en Espagne une copie de la traduction en vers espagnols d'un 3e poëme de Netzahualcoyotl, que Boturini paraît avoir eu entre ses mains, quoiqu'il n'en fasse pas mention. La traduction est d'Ixtlilxôchitl, auteur de la *Relation de la conquête du Mexique*, contenue dans ce volume : elle est donc ici à sa place sous tous les rapports. Je crois d'ailleurs rendre un service à la littérature, en sauvant de l'oubli ce dernier reste de la poésie aztèque. La version espagnole étant inédite et assez rare, j'ai jugé à propos de la placer en regard du français.

STANCES.

ESTANCIA PRIMERA

Un rato cantar quiero
Pues la ocasion, y el tiempo se ofrece.
Ser admitido espero,
Mi intento lo merece,
Y comienzo mi canto,
Aunque fuera mejor llamarle llanto.

II.

Y tu querido amigo
Goza la amenidad de aquestas flores,
Alegrate conmigo;
Desechemos de penas los temores,
Que el gusto trae medida,
Por ser al fin con fin la mala vida.

III.

Io tocare cantando
El musico instrumento sonoroso,
Tu de flores gozando
Danza, y festeja à Dios que es poderoso.
O gozemos de esta gloria,
Por que la humana vida es transitoria.

IV.

De Ocblchacan pusiste
En esta noble corte; y siendo tuyo;
Tus sillas, y quisiste
Vestirlas: donde arguyo,
Que con grandeza tanta
Et imperio se aumenta, y se levanta.

STANCE PREMIÈRE.

Je veux chanter un instant ;
Puisque l'occasion se présente et que j'en ai le loisir.
J'espère qu'on m'écoutera favorablement ;
Mon intention mérite cette faveur.
Je commence mon chant
Ou pour mieux dire mes gémissements.

II.

Et toi, cher ami,
Sois sensible à la beauté de ces fleurs :
Réjouissons-nous ensemble,
Bannissons les soucis que cause la terreur,
Si le plaisir est mesuré
Une triste existence a son terme.

III.

Je ferai résonner en chantant
L'instrument sonore et harmonieux,
Toi, en jouissant des fleurs,
Danse et célèbre le Dieu puissant.
Profitons de la gloire présente ;
Puisque la vie est passagère.

IV.

D'Ocblchacan tu as choisi
La noble cour pour te fixer. Quand tu l'as possédé (*Ocblchacan*),
Tu as voulu que tes trônes
Fussent ornés de riches tapisseries, d'où je conclus
Que dans une vaste proportion
L'empire s'augmentera et croîtra en renommée.

V.

Oyoyotzin prudente
Famoso rey, y singular monarca,
Goza del bien presente,
Que lo presente lo florido abarca,
Porque vendra algun dia
Que busques este gusto, y alegria.

VI.

Entonces tu Fortuna
Te ha de quitar el cetro de la mano,
Ha de menguar tu luna,
No te veras tan fuerte, y tan ufano.
Entonces tus criados
De todo bien veran desamparados.

VII.

Y en tan triste suceso
Tus nobles descendientes de tu nido,
De principes el peso,
Los que de nobles padres han nacido,
Faltando tu cabeza,
Gustaran la amargura de pobreza.

VIII.

Y traeran à la memoria
Quien fuiste en pompa de todos embidiada
Tus triunfos y victoria,
Y con la gloria, y magestad pasada,
Contegando pesares.
De lagrimas harán crecidos mares.

V.

Prudent Oyoyotzin,
Roi célèbre, monarque sans riva
Jouis du bonheur présent,
Puisque le printemps te l'offre ; saisis-le,
Un jour viendra
Où tu chercheras le plaisir et la gaieté

VI.

Alors ta destinée
T'arrachera le sceptre de la main,
La lune de ton bonheur (*ta lune*) diminuera,
Tu ne seras plus ni si vaillant, ni si glorieux,
Alors tes serviteurs
Seront dépouillés de tout bien.

VII.

Dans de si tristes circonstances
Les seigneurs de ta race (*sortis de ton nid*),
Qui font la force des princes,
Ceux qui sont d'une noble naissance
Abandonneront ta capitale
Et goûteront l'amertume de la pauvreté.

VIII.

Ils conserveront le souvenir
De ta grandeur passée, objet de l'envie de tous,
De tes victoires, de tes triomphes.
A ta gloire, à ta majesté disparue
Comparant leurs malheurs,
De leurs larmes ils formeront des mers grossies.

IX.

Y estos tus descendientes
Que te sirben de pluma, y de corona
De te viendose ausentes,
De Culhuacan estrañaran la cuna,
Y tenidos por tales con sus desdichas
Creceran sus males.

X.

Y de esta grandeza rara,
Digna de mil coronas, y blasones
Será la fama avara,
Solo se acordaran en las naciones,
Lo bien que governaron
Las tres cabezas que el imperio honrraron.

XI.

En Mexico famosa
Moctezuma, valor de pecho Indiano,
A Aculhuacan dichosa
De Netzahualcoyotl rigiò ta mano,
Acatlapan la fuerte
Totoquil huastli le saliò por suerte.

XII.

Y ningun olvido temo
De lo bien que tu regno dispusiste,
Estando en el supremo
Lugar que de la mano recibiste,
De quel señor del mundo
Factor de aquestas cosas sin segundo.

IX.

Ces descendants
Qui te servent de parures (*de plumes*) et de couronnes,
Se voyant privés de toi
Émigreront à Culhuacan comme des étrangers.
Et regardés comme tels à cause de leurs malheurs,
Leurs maux n'en seront que plus cruels.

X.

Cette race puissante
Digne de mille couronnes et de mille honneurs
Sera négligée par la renommée,
Les nations ne garderont le souvenir
Que de ceux qui gouvernèrent avec justice
Les trois capitales qui honorent l'empire.

XI.

Dans la célèbre Mexico
Moctezuma, la bravoure indienne par excellence ;
Dans l'heureuse Culhuacan,
Netzahualcoyotl qui gouverne ;
A Acataplan la forte
Totoquil que cette ville doit à la fortune.

XII.

Mais je ne crains pas que l'on oublie
La bonne administration de ton règne,
Tandis que tu occupais
Ce trône où tu fus placé par la main
Du maître du monde,
Auteur de merveilles sans égal.

XIII.

Y goza pues muy gustoso
O Nezahualcoyotl lo que agora tienes,
Con flores de este hermoso
Jardin, corona tus ilustres sienes,
Oye mi canto, y lira
Que à darte gustos, y placeres tira.

XIV.

Y los gustos de esta vida,
Sus riquezas, y mandos son prestados,
Son sustancia fingida,
Con apariencias solo matizados,
Y es tan gran verdad esta
Que à una pregunta me has de dar respuesta.

XV.

¿ Y que es de Cihuapan
Y Quautzinte Comtzin el valiente
Y Conahuatzin;
Que es de toda esa gente ?
Sus voces; agora acaso!
Ya estan en la otra vida, este es el caso.

XVI.

¡ Ojalà los que agora
Juntos los tiene del amor el hilo,
Que amistad atezora,
Vieramos de la muerte el duro filo
Por que no ay bien seguro
Que siempre trae mudanza à lo futuro.

XIII.

Jouis donc dans le plus parfait bonheur,
Netzahualcoyotl, de ce que tu possèdes encore :
Jouis des fleurs de cet agréable
Jardin, couronne ton front illustre,
Écoute mon chant qu'accompagne la lyre,
Et dont le but est de te plaire.

XIV.

Les plaisirs de cette vie,
Les victoires, les honneurs ne nous sont que prêtés ;
Ce sont de faux biens
Revêtus seulement d'une apparence de réalité ;
C'est une si grande vérité
Que tu ne peux te dispenser de répondre à cette question.

XV.

Qu'est devenu Cihuapan,
Quautzinte-Comtzint le vaillant,
Et Conahuatzin ?
Que reste-t-il d'eux tous ?
La réputation, et encore peut-être !
Ils sont passés dans l'autre vie, cela seul est certain.

XVI.

Dieu veuille que nous,
Que retient encore le lien fragile de l'amour (*le fil de l'amour*),
Qui thésaurisons l'amitié,
Nous voyions le glaive cruel de la mort ;
Puisqu'il n'y a pas de bonheur assuré,
Et que la fortune est toujours inconstante.

IX.

NOTE

SUR LES ITZAES.

La nation dont parle Ixtlilxôchitl, page 209 de sa *Relation*, était celle des Itzaes qui parlaient la langue maya. Ils habitaient plus communément le Yucathan, qu'ils quittèrent effrayés, à ce qu'ont prétendu quelques auteurs, par une prophétie qui leur annonçait l'arrivée des Espagnols; ou, comme cela me paraît plus vraisemblable, à la suite d'une querelle survenue entre leur cacique, et un autre chef dont il avait enlevé la femme. (Voyez *Cogalludo historia del Yucathan*. Madrid, 1688, f°; lib. 1, cap. XV; et lib. 9, cap. XII; et *Villagutierrez historia de la conquista del Itza*.

Madrid, 1701, f°; liv. 1, chap. VI.) Les Itzaes s'établirent dans une île au milieu d'un lac qui était pour eux une retraite inexpugnable. Cet événement eut lieu environ cent ans avant l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire au commencement du quinzième siècle. Leur chef portait le titre de Caneck (Villagutierrez, liv. 1, chap. VIII). Leur capitale était divisée en vingt-deux quartiers qui obéissaient à autant de caciques; il y avait quatre villes moins considérables dans les autres îles du lac; et les cinq prises ensemble pouvaient contenir vingt-cinq mille habitants. La plus grande était à environ trois lieues de la terre ferme, elle contenait dix-neuf temples. Les habitants portaient des chemises de coton sans manches, et teintes de diverses couleurs (Villagutierrez, liv. 7, chap. III). Les Indiens nommaient ce lac Chaltuna, la ville principale, Tayasal ou Taiza. Et l'endroit où ils avaient leurs champs en terre ferme Zinibican.

Les Itzaes étaient dans l'usage de joindre à leur nom celui de leur mère qu'ils faisaient suivre du nom de leur père. Leur principale idole se nommait Hobo; elle était de cuivre et creuse en dedans. On y plaçait les victimes qui devaient être sacrifiées, puis on allumait un grand feu; et l'on dansait à l'entour, en chantant les louanges du dieu, jusqu'à ce que la victime fût consumée. Les Itzaes regardaient deux autres idoles qu'ils nommaient Pakok et Hexchunchan, comme les dieux qui présidaient à la guerre. Ils les portaient avec eux quand ils allaient combattre les Chinamitas, leurs voisins,

03736-8

contre lesquels ils étaient constamment en guerre (Villagutierrez, liv. 8, chap. XI). Les Iztaes résistèrent longtemps aux Espagnols : plusieurs fois ils les repoussèrent. Ce ne fut qu'en 1696, que D. Martin de Ursua les soumit entièrement après avoir pris d'assaut leur capitale.

FIN DE L'APPENDICE.

E837
T321v
v.8